LiRE magazine

NOUVEAUTÉS

Carole Martinez, Patrick Modiano, Antoine Compagnon, Mona Chollet, Riad Sattouf, Romain Lucazeau, Naomi Klein, Yuval Noah Harari...

TOUT CE QUE NEW YORK DOIT AUX ROMANCIÈRES

- Edith Wharton, Susan Sontag, Joan Didion, Maya Angelou, Dorothy Parker...
- Les drôles de dames de la « chick-lit »

N° 534/OCTOBRE 2024/WWW.LIRE.FR
L 19817 - 534 S - F: 7,90 € - RD

VISITE PRIVÉE

Valérie Perrin nous ouvre ses portes

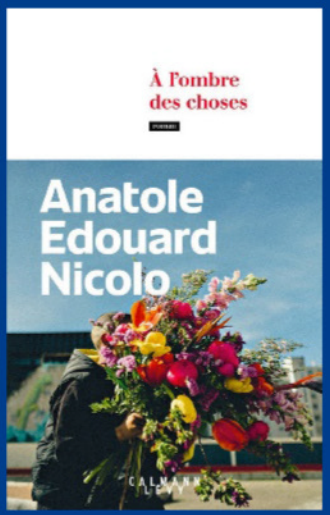
ENTRETIEN

JÉRÔME GARCIN « La littérature a été coupable de collaborationnisme »

Fondation LA POSTE

Prix Envoyé par La Poste, révélateur de nouveaux talents littéraires depuis 10 ans.

Le prix *Envoyé par La Poste* récompense un manuscrit adressé par courrier à un éditeur et révèle chaque année de nouveaux talents littéraires.



Lauréat 2024

Anatole Edouard Nicolo,
À l'ombre des choses

PRIX ENVOYÉ PAR LA POSTE
Fondation LA POSTE
10 ANS
2014-2024
ÉDITION 2024

La Poste – SA au capital de 5 857 785 892 € – 356 000 000 RCS Paris – Siège social : 9, rue du Colonel Pierre Avia 75015 Paris.

N° 534 - OCTOBRE 2024
LIRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
JÉRÔME GARCIN

36
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
VALÉRIE PERRIN

40
LE DOSSIER
NEW YORK A UN VISAGE DE FEMME

50
LE PORTRAIT
ROMAIN LUCAZEAU

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Jérôme Garcin

13 **L'ACTUALITÉ**

36 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Valérie Perrin

40 **LE DOSSIER**
New York vu par les romancières américaines

50 **LE PORTRAIT**
Romain Lucazeau

54 **L'ENQUÊTE**
Yuval Noah Harari, le fabuleux destin d'un historien du futur

59 **LE CAHIER CRITIQUE**
60 • Événement : Patrick Modiano
66 • Littérature française
73 • Polars
78 • Littérature étrangère
84 • Science-fiction/Romance
85 • Jeunesse
90 • Bande dessinée/Manga
92 • Classiques/Études littéraires/Poésie
94 • Essais/Documents

62 **LES EXTRAITS**
62 • *Fort Alamo,* de Fabrice Caro
74 • *La Règle du crime,* de Colson Whitehead
86 • *L'Arabe du Futur. Moi, Fadi, le frère volé (1986-1994),* de Riad Sattouf

102 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Antoine Duléry

LA CHRONIQUE DE
39 **Stéphanie Hochet** Au café littéraire
58 **Bernard Quiriny** Le cabinet de curiosités
101 **Pascal Ory** Mot de tête
113 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR
OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

CRÉDIT COUVERTURE : BENOÎT AUPOIX

Ce numéro comporte un encart Dékuple diffusé à l'ensemble des abonnés France et un encart Mouans-Sartoux diffusé sur une sélection de départements.

FRANCK FERVILLE POUR LIRE MAGAZINE - F SARAH MORVAN VESSELY POUR LIRE MAGAZINE - REEPIK - ÉRIC GARAULT POUR LIRE MAGAZINE

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 499 400 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger
Rédacteur en chef
Alexis Brocas
Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs
Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Sébastien Cordin
Iconographie
Janick Blanchard
Chroniqueurs
Stéphanie Hochet, Pascal Ory, Bernard Quiriny, Éric-Emmanuel Schmitt.
Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Frédérique Anne, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Hélène Gestern, Aude Giger, Ève Guerra, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Xavier Le Clerc, Éric Libiot, Marylin Maeso, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Patricia Reznikov, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez.
Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr
Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes
Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.
Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)
Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

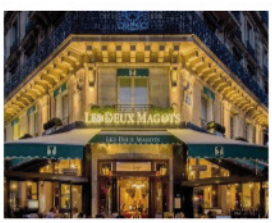
SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements Lire Magazine
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy-les-Moulineaux.
Boutique abonnements
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement
1 an, 10 numéros, 55 € (France métropolitaine)

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

La littérature est une affaire de lieux et, donc, pour partie de villes. La mythologie de ces dernières doit d'ailleurs beaucoup aux mots choisis par les auteurs pour les décrire – juste réponse à l'identité de ces décors pour faire jaillir les mots. Ainsi, Dorothy Parker écrivait-elle : *« Si vous voulez mon avis : à New York vous ne faites qu'exister ici, on vit. »* Cette citation sera l'illustration de notre dossier du mois, consacré à la Grosse Pomme vue par les écrivaines américaines. Dans cette promenade littéraire, vous croiserez entre autres Edith Wharton, Susan Sontag, Siri Hustvedt, Maya Angelou, Candace Bushnell et tant d'autres. Traversons l'Atlantique et retrouvons Paris. Mais pas n'importe quand – à savoir la période de l'Occupation. Que se passait-il alors, dans la très centralisée République des lettres ? C'est ce que propose le petit essai, synthétique et passionnant, de Jérôme Garcin, *Des Mots et des actes*. Qui nous rappelle qu'il y a eu des écrivains collabos, des écrivains résistants, et d'autres plus difficiles à classer. En connaissant les faits, peut-on (doit-on ?) lire de la même manière Chardonne et Mauriac ? Céline et Jean Prévost ? Éléments de réponse dans notre grand entretien. Enfin, il ne faut pas oublier des cités plus modestes. Ainsi, vous ne connaissez pas forcément Gueugnon (Saône-et-Loire) – malgré ses forges et son club de foot (nous nous sommes rendus sur place) –, mais vous allez bientôt avoir envie de la découvrir grâce au nouveau (et formidable) roman de Valérie Perrin, *Tata*. Après *Changer l'eau des fleurs*, celle qui est lue dans le monde entier (mais que Saint-Germain-des-Prés regarde parfois un peu de haut…) signe une de ces grandes fresques populaires, fédératrices et ambitieuses que le public va plébisciter. Et ce sera, en l'espèce, mérité. Gare à *Tata* ! ■



Prix des Deux-Magots, 91e édition

➔ Qui succédera à Guy Boley avec *À ma sœur et unique* au palmarès du prix des Deux-Magots ? Présidé par Étienne de Montety, le jury de la célèbre distinction, remise dans le fameux établissement du 6e arrondissement, a communiqué une sélection de huit titres, que voici : *Le Mal joli* d'Emma Becker (Albin Michel), *Un autre m'attend ailleurs* de Christophe Bigot (La Martinière), *Ces féroces soldats* de Joël Egloff (Buchet-Chastel), *Sister Ship* d'Élisabeth Filhol (P.O.L), *Aucun respect* d'Emmanuelle Lambert (Stock), *La Face nord* de Jean-Pierre Montal (Séguier), *On n'est plus des gens normaux* de Justin Morin (La Manufacture de Livres) et *Bande de héros* de Philippe Ridet (Équateurs). Verdict le 7 octobre ! ■
lesdeuxmagots.fr

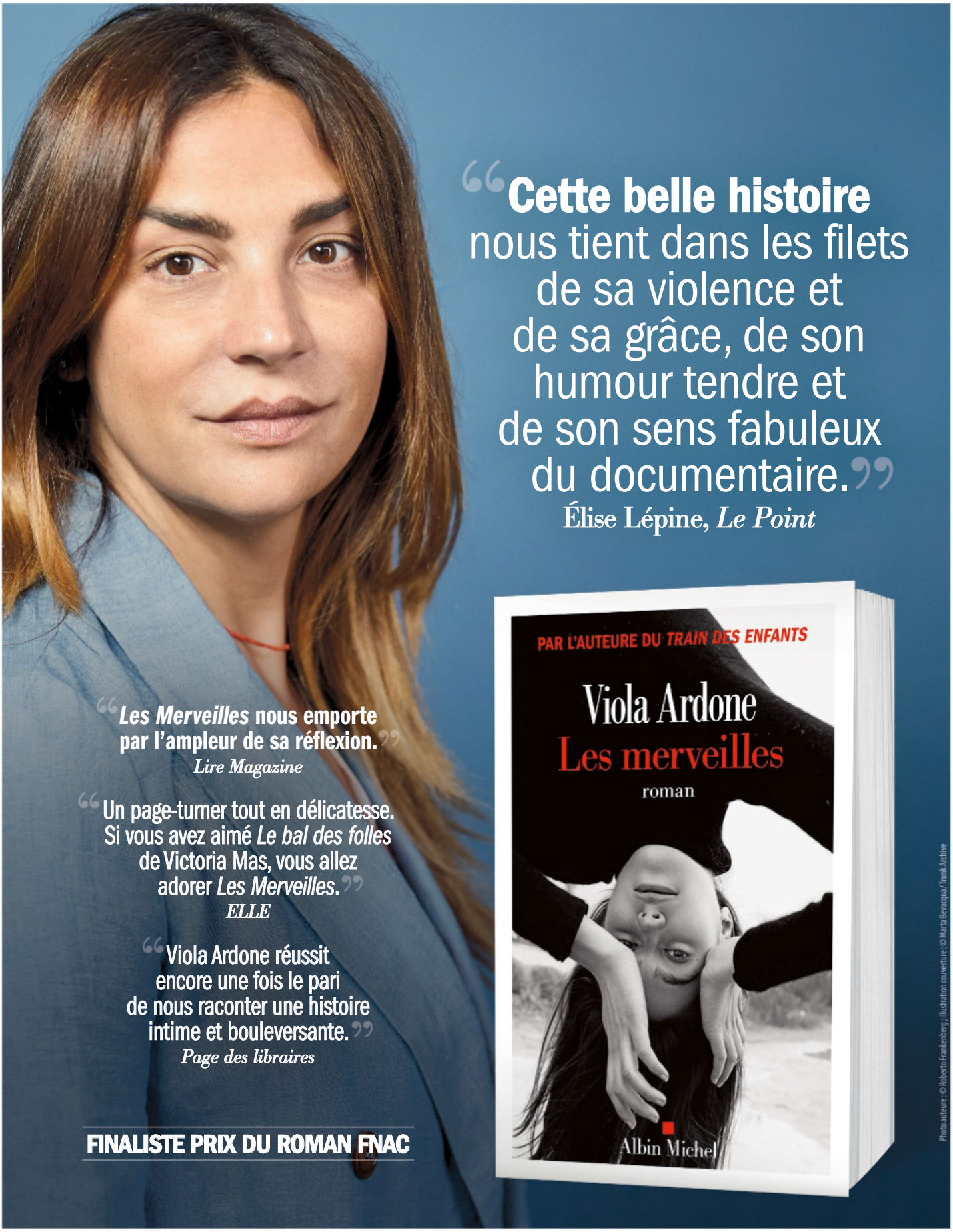
Lire Magazine sur iPad !
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15, rue de la Fontaine-au-Roi, 75011 Paris
- **Par courrier électronique :** redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine
- **Instagram**
www.instagram.com/lire.magazine/
- **X :** https://x.com/magazinelire

TRI FACILE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - DR



LA RENTRÉE LITTÉRAIRE ■ **ALBIN MICHEL**

JÉRÔME GARCIN

« *On ne doit jamais s'empêcher de lire les écrivains collaborationnistes* »

Le Masque et la Plume. C'est non seulement le nom de l'une des plus célèbres émissions radiophoniques, que Jérôme Garcin a animée de 1989 à 2023, mais cela pourrait être également le sous-titre de son nouveau livre, *Des mots et des actes*. À savoir, d'un côté, le visage des individus sur la scène littéraire ; de l'autre, les mots laissés sur le papier. Le tout, dans une période ô combien trouble et troublée : celle de l'Occupation. Avant de devenir le passeur de culture que l'on connaît, Jérôme Garcin était un jeune lecteur passionné, qui dévorait Paul Claudel, Jean Giraudoux ou Paul Morand, sur « *la politique exclusive des textes* ». Mais, en khâgne, la découverte de Jean Prévost (à qui il consacrera un essai lui valant le prix Médicis de cette catégorie) vint bouleverser ses repères. Il propose ainsi un formidable portrait, en de brefs chapitres, de la réalité de la République des lettres lors de la Seconde Guerre mondiale, avec son lot de paroles et d'écrits, notamment antisémites, quand il ne s'agissait pas d'actions politiques pures et simples, avec leur « postérité ».

Garcin rappelle, entre autres, le procès Brasillach (lequel comparait les juifs à des « *chimpanzés chapardeurs et lubriques* »), la correspondance ordurière entre Jacques Chardonne et Paul Morand, et le cynisme absolu d'un Bernard Grasset. Concernant le cas Louis-Ferdinand Céline, on trouve un entretien de jeunesse de Garcin, alors « timoré », avec sa veuve Lucette et l'avocat-biographe François Gibault, mais aussi des courriers ahurissants adressés par l'auteur de *Bagatelles pour un massacre* à Gaston Gallimard… Que penser, au fond, d'un Ramon Fernandez ? D'un Marcel Jouhandeau ? D'un Roger Nimier ? Outre Jean Prévost, on croise au fil de ces pages des figures plus complexes, à l'image de Jules Roy, ou de véritables héros comme Jacques Lusseyran, ce poète résistant aveugle auquel Jérôme Garcin consacra le magnifique *Le Voyant*.

> *DES MOTS ET DES ACTES* ENTEND COMPOSER AVANT TOUT L'INSTANTANÉ D'UNE ÉPOQUE

Bien sûr, d'autres noms auraient pu être cités, le passé de tel ou tel monstre des lettres aurait pu être développé, mais l'objet, habile dans sa construction et par son sens de la vulgarisation, entend composer avant tout un instantané de cette époque. En se gardant bien, surtout, de toute vérité absolue autour de certaines questions. Peut-on aimer objectivement l'œuvre d'un individu dont on réprouve la vie, les avis et les agissements ? Doit-on oublier la sincérité de son jugement littéraire lorsqu'on apprend la réalité sur l'homme ? Faut-il nier par principe le statut de grand écrivain à une crapule ? Comment juger sans connaître ni ressentir le contexte précis d'une époque, d'une société ? On en revient aux actes. Et aux mots. ■ •••

★★★★☆
DES MOTS ET DES ACTES. LES BELLES-LETTRES SOUS L'OCCUPATION
JÉRÔME GARCIN
170 P., GALLIMARD/LA PART DES AUTRES, 18,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 OCTOBRE.

EXTRAIT

FRANCK FERVILLE POUR *LIRE MAGAZINE*

BIO- *bibliographie*

1956

Naissance à Paris. Passé par le lycée Henri-IV, Jérôme Garcin suit des études de philosophie et de journalisme. Deux drames familiaux viendront frapper ses jeunes années : le décès de son frère jumeau, Olivier, dans un accident de voiture, et la mort de son père, Philippe (directeur littéraire des Presses universitaires de France), après une chute de cheval. Une double tragédie qui ne l'empêchera pas d'être un cavalier émérite et un grand amoureux des équidés.

1989

Neuf ans après avoir rejoint l'émission en tant que critique, il prend les commandes du programme phare de France Inter, *Le Masque et la Plume* – fonction qu'il ne quittera qu'en 2023. Cette mise en lumière radiophonique ne doit pas faire oublier une grande carrière dans la presse écrite – aux *Nouvelles littéraires*, à *L'Événement du jeudi*, à *L'Express* et à *L'Obs*.

1994

Son ouvrage *Pour Jean Prévost* reçoit le prix Médicis essai. Au-delà des ondes et des journaux, Jérôme Garcin a publié de nombreux ouvrages très variés, parmi lesquels *Le Voyant* (sur l'écrivain résistant et aveugle Jacques Lusseyran), *Le Dernier Hiver du Cid* (autour du père de son épouse, Gérard Philipe) ou *Mes fragiles* (sur le syndrome dit « de l'X fragile », dont son frère Laurent était atteint).

Vous publiez aujourd'hui un bref essai, *Des mots et des actes*, dont le sous-titre explicite le projet : *Les Belles-Lettres sous l'Occupation*. Que représentait cette période littéraire pour vous ? Et à partir de quel âge avez-vous lu les écrivains ici évoqués ?

Jérôme Garcin. Jusqu'à ma khâgne, j'étais un lecteur compulsif, un peu maladif. Tout d'un coup, je me prends de passion pour Giraudoux, Claudel, Proust, Flaubert, Colette et tant d'autres, et je lis tout ! Pas un ou deux, je lis tout ! Et en ne me posant jamais de questions sur l'auteur : je ne lis que des œuvres, pas une seule biographie. Ce qu'ont pu faire les uns et les autres, non seulement je m'en fous, mais je considère, et c'est très anti-Sainte-Beuve, que ce serait même mal les lire que de m'interroger. À 20 ans, après la perte de mon père, je commence ma vie professionnelle aux *Nouvelles littéraires*. C'était le lien le plus direct entre ma culture littéraire et un métier. Il valait mieux être aux *Nouvelles littéraires* que dans une banque ! En 1977, un certain François Gibault m'appelle pour me proposer de rencontrer la veuve de Céline. J'accepte, parce que c'était à l'époque un gros scoop, mais je n'y vais pas du tout comme un juge d'instruction, je gobe un peu tout… Vous pouvez le constater en lisant l'entretien d'époque, retranscrit tel quel dans *Des mots et des actes*. Le temps passe, et je bascule dans les fameuses années 1980, c'est-à-dire l'élection de Mitterrand, qu'on célèbre à la Bastille. Peu de temps avant son élection, Dominique Fernandez m'avait demandé de préfacer *Messages*, un recueil de textes de son père Ramon, que je considérais comme un critique littéraire exceptionnel. Je me souviens du jour de l'élection, d'ailleurs : j'avais emmené Aragon place de la Bastille, et il ne comprenait pas trop ce qui se passait *[rires]* ! Mais, voilà, dans cette période, j'ai senti un basculement avec l'entrée de Jean-Marie Le Pen à Strasbourg, les liens de Mitterrand avec Bousquet et Papon, cet entretien hallucinant accordé par Darquier de Pellepoix, aux affaires juives de Vichy, qui répète dans l'entretien : « *À Auschwitz, on n'a gazé que des poux.* » En parallèle, chez divers éditeurs, on publiait des hagiographies de Robert Brasillach, montré non seulement comme un héros, mais comme un martyr de l'épuration, entre autres livres ouvertement collabos. Tout ça commence à faire sens pour moi, et je sentais que certains aimaient « s'encanailler » en compagnie des écrivains collaborationnistes. Et, au même moment, dans les journaux, quand on parle de Saint-Ex, c'est pour le mépriser, et on ne parle pas de Jean Prévost, mon modèle. J'y ai expliqué que je n'avais pas à juger, moi qui suis né longtemps après, ce qu'ont fait les uns ou les autres. En revanche, il me semblait scandaleux que la littérature française qui a dit non soit occultée, et que celle qui a rampé, s'est couchée, a relayé les lettres de Morand, alors qu'il y avait ce degré hallucinant d'antisémitisme, d'homophobie, de racisme, ait été encore et toujours mise à l'honneur. Cela ne pouvait pas être à sens unique.

***Des mots et des actes* semble obsédé par cette question, à laquelle il est bien sûr compliqué de répondre : comment combiner une véritable admiration littéraire et un rejet parfois violent de certains salauds purs et durs ?**

J.G. C'est affreusement complexe, en effet ! Le meilleur exemple, c'est Morand. Il a écrit des livres admirables – en général les plus courts. Pour moi, le chef-d'œuvre absolu, et je parle à la fois en tant que lecteur et en tant que cavalier, c'est *Milady*. Une pépite, un joyau, un diamant ! En 80 pages, c'est le style étincelant de Morand, et une compréhension bouleversante de ce qu'est l'être animal, en

FRANCK FERVILLE POUR LIRE MAGAZINE

l'occurrence le cheval. En revanche, je sors écœuré de la correspondance avec Chardonne. Dans cette correspondance, on lit ce que l'on n'aurait jamais pensé lire sous la plume d'un écrivain français sur, je cite, les « *israélites* », les « *nègres* », les « *pédés* ». Et, dans les mêmes lettres, on trouve des « *cartes postales littéraires* » du Morand voyageur, avec quelques phrases absolument admirables. D'un côté, le degré ultime de l'abjection ; de l'autre, de véritables pépites d'un écrivain-voyageur. Malgré les compromissions, des abandons, des renoncements de tous ces écrivains collaborationnistes, on ne doit jamais s'empêcher de les lire. Voyez aussi les pamphlets de Céline, qui sont de pures abjections. Au moment de la sortie des inédits, lorsqu'on en avait parlé dans *Le Masque et la Plume*, j'avais reçu un flot de lettres d'auditeurs me reprochant d'avoir inscrit *Guerre* ou *Londres* au programme en 2022, au prétexte qu'on n'a pas le droit de parler d'un écrivain antisémite, qui plus est sur une chaîne de service public. J'avais répondu que ça n'avait aucun sens, et qu'il fallait parler de livres qui paraissaient et qui, en plus, étaient inédits ! Mais je me suis bien rendu compte à ce moment-là que cette idée que l'on ne peut ni lire ni évoquer Céline continue d'exister. Je pense que c'est une aberration : une chose est de dire ce qu'ils ont été capables de faire les uns et les autres, une autre est d'appeler à je ne sais quelle censure ou je ne sais quel empêchement. Non, il faut être libre de lire !

Louis-Ferdinand Céline en 1932, année où il obtint le prix Renaudot pour son roman *Voyage au bout de la nuit.*

« Au catalogue de la maison Grasset, il y avait les *Principes d'action* d'Adolf Hitler ! »

Au sujet de la période de l'Occupation, n'avez-vous pas l'impression que l'industrie cinématographique a fait son autocritique bien davantage, et plus tôt, que le milieu littéraire ?

J.G. Bien sûr ! Il y a encore dans le monde littéraire tant de non-dits ! Le cinéma et le théâtre ont fait beaucoup plus le ménage. Il y a des écrivains qui ont été des girouettes et dont on a passé très longtemps sous silence l'attitude pendant l'Occupation. Mais je pense aussi que la littérature a été, beaucoup plus que les autres arts, coupable, sinon de collaborationnisme, en tout cas de complaisance.

À ce titre, vous faites un portrait bien peu glorieux de Bernard Grasset…

J.G. Sur ce cas, je pensais que tout le monde savait ce qu'il en était. Mais non ! En fait, on se rend compte que les gens ne savent pas tellement. Au début de l'Occupation, rappelons que Bernard Grasset souhaitait déplacer sa maison à Vichy, pour être au plus près de Laval et de Pétain ! Au catalogue de sa maison, il y avait les *Principes d'action* d'Adolf Hitler ! Hors de son activité d'éditeur, il a écrit dans la presse des articles antisémites et pronazis… Et j'ai connu, jusqu'aux années 1980-1990, trônant en haut des escaliers de la maison d'édition, rue des Saints-Pères, le portrait de Bernard Grasset par Jacques-Émile Blanche – depuis, il a disparu. On mesure là ce dont a été capable l'édition française pendant cette période. Heureusement, il y a aussi eu les admirables Éditions de Minuit et leur esprit de résistance.

Comment avez-vous sélectionné les auteurs évoqués dans *Des mots et des actes*, puis composé l'ensemble et ses courts chapitres ?

J.G. D'abord, je suis parti de tous ces noms que je continue de défendre, d'aimer, d'admirer. Jean Prévost, Jacques Lusseyran, Jacques Decour. Mais qu'est-ce que je pouvais écrire de plus sur eux ? Ensuite, j'ai songé au fruit de mes lectures depuis quarante ans. Parce que je n'ai jamais manqué la sortie d'une correspondance, un registre qui me fascine. *Des mots et des actes*, c'est le livre d'un lecteur, pas celui d'un historien. Avec, bien sûr, des regrets, des oublis. Voyez, cet été, j'ai écrit pour la *NRF* un portrait de cet homme incroyable qui s'appelait Henri Nanot, un jeune paysan poète en Corrèze qui a été membre maquisard du réseau Guingouin, ami de Breton. Je regrette qu'il ne soit pas, par exemple, dans *Des mots et des actes*. Le livre n'est pas fini ! C'est infini, en fait ! Je n'ai pas écrit le dixième de ce que j'aurais pu écrire sur Céline ! C'est, dans son essence, un livre en mouvement. Cet ouvrage est également lié à des figures que j'ai connues, comme Jules Roy, à la fin du livre. Et cet homme que j'allais voir souvent à Vézelay me forçait à être subtil et à ne pas être manichéen. « Julius » me racontait aussi comment et pourquoi il avait admiré, respecté, défendu le maréchal Pétain. Il montrait qu'on peut passer d'un côté à l'autre, que rien n'est aussi simple.

On trouve dans ce livre plusieurs chapitres consacrés à Jean Prévost. Que représente-t-il pour vous ?

J.G. Je suis tombé fou de cet écrivain quand je suis entré dans la khâgne du lycée Henri-IV, qui était le seul endroit de France où l'on se souvenait encore de lui parce qu'il était passé par là. Il avait été l'élève du philosophe Alain dans cette cour. Et, là, j'ai découvert cet écrivain, j'ai lu *Dix-huitième année* parce que c'était le récit précisément du jeune khâgneux qu'il avait été, et je me suis pris de passion très vite pour lui. D'abord parce que j'étais, comme mon père, fondamentalement stendhalien, et je pense qu'il avait écrit le plus beau livre sur la création chez Stendhal. Et aussi parce que je découvre un homme qui était un pur intellectuel, mais d'abord un sportif. Le 18 juin dernier, je suis allé inaugurer à l'École normale supérieure le gymnase Jean-Prévost ! Curieux de tout, d'architecture, d'aviation, de sciences, très bon journaliste… Je le découvre comme quelqu'un qui va correspondre à ce que sont mes idées politiques, •••

AGENCE DE PRESSE MEURISSE/WIKIPEDIA

c'est-à-dire à l'opposé de tous les extrêmes. Je lis très vite chez lui ce qui va devenir ma devise, à savoir « *défendre violemment des idées modérées* ». Puis je découvre que ce Jean Prévost, qui est issu de cette Normandie que j'adore, près d'Yvetot, est allé à Lyon soutenir sa thèse sur la création chez Stendhal avant de monter dans le Vercors pour devenir le capitaine Goderville. Il va se battre alors que c'est un pacifiste-né, à qui Alain a enseigné les lois du pacifisme ! Il va diriger sa compagnie et, le soir, l'écrivain qu'il est continue d'écrire un texte sur Baudelaire que l'on retrouvera sous la tente, une fois qu'il aura déposé les armes. C'est un manuscrit inachevé magnifique sur *Les Fleurs du mal*. Et ce capitaine Goderville ne dit pas qui il est, ne dit pas qu'il est l'un des critiques de la *NRF*. C'est aussi l'une des raisons pour lesquelles j'ai écrit *Pour Jean Prévost*. En réaction à tout ce qui se passait autour de Brasillach à l'époque.

Quelles sont les autres raisons ?

J.G. Il en est une beaucoup plus personnelle. Un soir, à Noirmoutier, j'étais en vacances, et Simon Nora, le frère de Pierre, m'a raconté comment et pourquoi il avait combattu aux côtés de Jean Prévost dans le Vercors. À la toute fin, quand les Allemands ont commencé à prendre le maquis, les résistants se sont éparpillés, et Jean Prévost et une petite troupe sont allés se réfugier dans une grotte – la « grotte des fées ». Une nuit, Simon entend le capitaine Goderville lui dire : « *En fait, je suis Jean Prévost.* » Le lendemain il tombe dans un traquenard et se fait mitrailler par les Allemands. Ce souvenir de la « grotte des fées », de l'aveu de Goderville en pleine nuit, racontant qui il était, m'a bouleversé. Simon Nora a vécu avec la culpabilité du combattant qui a quitté le Vercors la veille de la mort de son chef. Je crois toujours aux raisons personnelles aussi, même s'il y a des raisons intellectuelles : défendre l'image de Jean Prévost. Peu à peu, j'ai souhaité raconter la vie de cet homme que personne ne connaissait. J'aime aussi l'idée qu'il était allé à la guerre car il n'avait pas le choix. Il fallait se battre contre les nazis, mais, fondamentalement, il était comme Jacques Decour, très germanophile ! Jusqu'au bout, jusqu'à sa dernière lettre à ses parents avant d'être fusillé, ce dernier dit qu'il faut aimer l'Allemagne de Goethe, de Schiller ! Prévost, c'était pareil. Je vais même jusqu'à penser qu'il n'en voulait pas à l'Allemagne d'avoir occupé la France, puisque pour lui les nazis n'étaient pas l'Allemagne. La vraie Allemagne était celle de Goethe. Et ce courage de Prévost m'impressionne. J'ai beau chercher, je ne vois pas d'équivalent dans cette période.

La puissance du style peut-elle faire oublier, lors de la lecture d'un texte, l'attitude des hommes, lorsqu'on la connaît ?

J.G. Encore une fois, je persiste et signe, il faut les lire quand ils écrivent de grands livres, mais ne pas oublier ! Il faut lire Morand, il faut lire Drieu, mais il faut rappeler ce qu'ils ont dit, ce qu'ils ont fait. C'est ce que disait de Gaulle pour expliquer son refus de la grâce de Brasillach : « *Les écrivains sont encore plus responsables* », parce que le ver est dans le verbe ! Je cite dans mon livre ce texte, pour moi fondamental, de Jean-Pierre Faye, *Langages totalitaires*, dans lequel il démontre en linguiste que tout le discours d'Hitler et de Mussolini est inscrit dans ceux qui ont commencé dès 1925, 1926 ou 1927. Le ver est dans le verbe ! Quand on écoute les discours de ces deux tyrans et dictateurs à partir de la fin des années 1920, on a déjà tout ce qui va se passer ! Je crois profondément à la responsabilité des écrivains. Mais, quoi qu'on me dise, on ne me retirera pas le plaisir infini de lire et relire *Milady*, l'éblouissement dès que je tombe sur une page de Céline. Oui, il faut parler de *Guerre* de Céline, mais je trouverais scandaleux d'ignorer ce qu'ont été leurs histoires, leur comportement, leurs actes, leurs articles, leurs délations, leurs dénonciations pendant l'Occupation.

Pour en revenir à Céline, un chapitre de *Des mots et des actes* est particulièrement frappant : celui où vous révélez les lettres de l'auteur du *Voyage*… et de *Bagatelles pour un massacre*, avec ce tombereau d'injures envoyé à Gallimard. Ces missives relèvent-elles, pour vous, de la littérature ? Quel statut doit-on leur donner ?

J.G. Cela montre la véritable nature de Céline, mais je ne suis pas sûr que ces textes soient son grand œuvre *[rires]* ! Entre parenthèses, ces lettres révèlent aussi à quel point Gaston Gallimard était un grand éditeur. Franchement, recevoir ça et continuer de le publier, de le défendre et de croire en lui ! Je ne peux pas dire que ce soit une page de la littérature de Céline, mais ces lettres avaient leur place dans ce livre. Et, comme je vous le disais, j'ai un faible pour les correspondances, dans lesquelles les gens se révèlent vraiment, même si c'est parfois d'une hypocrisie totale. Rappelons tout de même que Chardonne et Morand, dès leur premier échange de lettres, étaient partis du principe qu'il fallait les faire taper par une secrétaire pour que ça ne paraisse qu'à partir de l'an 2000. C'étaient donc des lettres sincères, mais en même temps destinées à paraître. De quoi relativiser…

> « On ne me retirera pas l'éblouissement dès que je tombe sur une page de Céline »

Il n'y a pas beaucoup de femmes dans votre livre… Je pense à Colette, dont vous connaissez parfaitement l'œuvre, et qui a eu une posture ambivalente…

J.G. Je le sais bien, mais l'angle littéraire que j'avais choisi laissait peu de place aux femmes. Oui, Colette est peut-être l'autrice que je préfère au monde. C'est mon écrivaine de chevet, mais, pendant l'Occupation, elle a été à l'image de la France : elle ne voulait pas se mouiller, elle voulait son beurre, son gigot et son ail, surtout. Mais elle n'est pas montée dans le train de la honte.

Vous rappelez dans *Des mots et des actes* que Gaston Gallimard était radin ! Histoire de vous taquiner, vous qui avez publié la plupart de vos livres chez Gallimard : la maison a-t-elle déjà été avare avec vous ?

J.G. Je n'en sais absolument rien *(rires)* ! Je fais partie de ces rares auteurs qui publient sans à-valoir, or on juge la radinerie d'un éditeur à ses à-valoir ! Dans notre métier, que je continue d'exercer, on ne peut pas être payé pour un livre tant qu'il n'a pas paru. Ça crée une relation trouble. Et on ne demande pas à un critique littéraire en place le remboursement d'un à-valoir comme on le demande à quelqu'un qui ne l'est pas, qui n'est pas dans les médias. Je trouve ça injuste. La preuve : quand j'étais au *Masque et la Plume*, on a descendu autant qu'on a encensé les livres de Gallimard ! ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

Photos : Franck Ferville pour *Lire Magazine*

ATALA

1801

Voyage illustré au cœur d'un roman

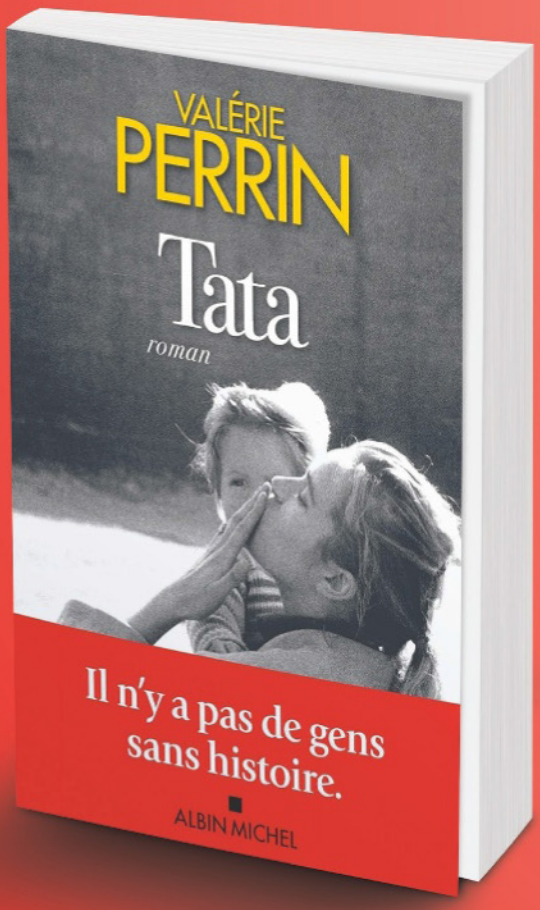
EXPOSITION

4 octobre 2024
28 septembre 2025

Maison de Chateaubriand • Châtenay-Malabry
vallee-aux-loups.hauts-de-seine.fr

LIRE magazine LE FIGARO

hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
TATA
Le nouveau roman de
VALÉRIE PERRIN

1 AN
49€
SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***TATA*** pour 49€ seulement au lieu de ~~102,90 €~~

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

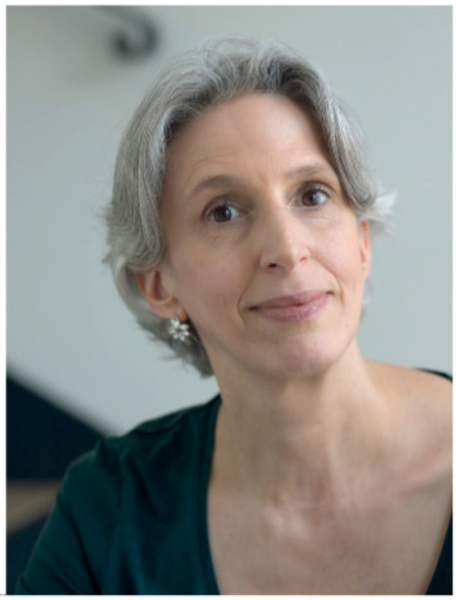
Ville : .....

E-mail : .....

OMLM534

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 31/12/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 499 400 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS



16

MONA CHOLLET :
« J'AI RENCONTRÉ LA CULPABILITÉ ASSEZ TÔT »

20

LES BIENFAITS DE LA LITTÉRATURE SELON **ANTOINE COMPAGNON**

L'ACTUALITÉ

25

QUAND **DELPHINE DE VIGAN** SE LANCE DANS LE THÉÂTRE

30

UN ADIEU À **ERNEST HEMINGWAY**

CHARLOTTE KREBS/LA DÉCOUVERTE - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - WIKIMEDIA COMMONS

Pierre Rosanvallon creuse son sillon en analysant trois ressorts indispensables selon lui au *« bon gouvernement »* : la confiance, l'autorité, la légitimité.

La passion de la DÉMOCRATIE

Chaque nouvelle enquête électorale déplore la défiance de plus en plus forte des Français à l'égard des élus et des institutions. Les raisons en sont connues : la fin des « *tutelles* », partis, syndicats, églises ; le désenchantement vis-à-vis des idéologies ; la difficulté à appréhender l'intérêt général ; le déni des réalités ; l'adhésion à des théories du complot… Remettant son ouvrage « *vingt fois sur le métier* », Pierre Rosanvallon, 76 ans, explore un peu plus les tribulations de la démocratie. Dans *Les Institutions invisibles*, il se penche sur trois entités à ses yeux dévalorisées, mais primordiales pour la vitalité démocratique : la « *confiance* », l'« *autorité* » et la « *légitimité* ».

Encore faut-il les définir. La confiance, lien durable entre deux personnes, illustrait chez les Romains le caractère sacré de la parole donnée. Au XVIe siècle, elle devient synonyme de « crédit » : la confiance accordée par un créancier à la solvabilité d'un emprunteur. Aujourd'hui, elle est marginalisée, après avoir été phagocytée par les techniques visant à maîtriser l'incertitude :

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

l'encadrement du marché, les techniques assurantielles, la sécurisation des transactions. Autre pilier en désuétude : l'autorité, au sens de l'*auctoritas* du droit romain, soit l'acte qui permet d'enraciner une qualité morale, par exemple le courage ou la capacité à gouverner. Au fil des siècles, celle-ci s'est vu rogner par le principe de « souveraineté » autoproclamée. Enfin, dernière « *institution invisible* », dont Rosanvallon dresse une généalogie érudite : la légitimité. Sa caractéristique est de ne s'imposer que si elle est admise par tous. Dans le cas contraire, la rébellion (*perturbatio*), jusqu'au tyrannicide, s'en trouve justifiée. La légitimité s'est vu remplacer, elle aussi, par la « *légalité* », au prétexte que les pouvoirs sont institués par des élections libres.

Ces trois « *institutions invisibles* » ne sont fortes que si elles relèvent d'« *évidences partagées* », c'est-à-dire d'un socle commun de valeurs, du *common sense* de l'Amérique naissante au culte de la raison pour les Lumières. Dans nos sociétés marquées par la défiance, le dissensus l'emporte. Pour y remédier, sans doute faut-il multiplier les autorités indépendantes, comme cela existe déjà dans les domaines financier et audiovisuel, mais seule « *la construction d'une société pleinement démocratique* » pourra redonner leur vitalité aux « *institutions invisibles* ».

« ATELIERS INTELLECTUELS »

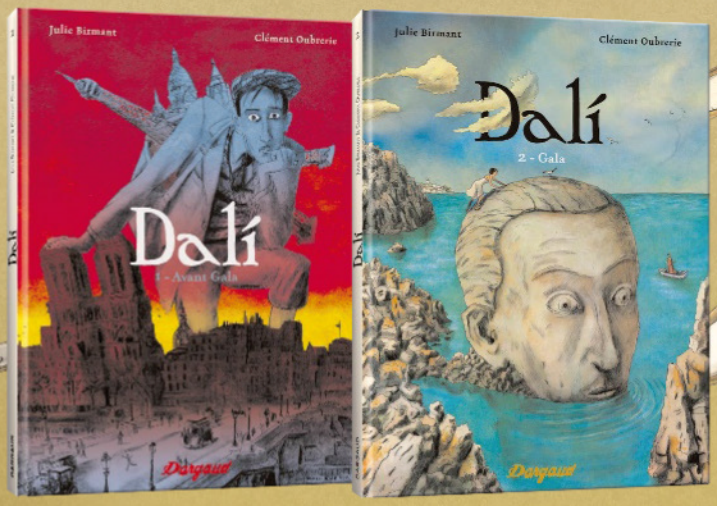
Cette conclusion de l'ouvrage pourrait résumer la démarche commune à la trentaine de livres publiés par Pierre Rosanvallon, intellectuel au parcours singulier. Diplômé de HEC en 1969, il choisit d'exercer en tant que conseiller économique de la CFDT et devient l'une des têtes pensantes de la « deuxième gauche ». Bifurquant vers la recherche et l'enseignement, il collabore d'abord au centre de recherches Travail et société, créé par Jacques Delors à l'université Paris Dauphine, puis enseigne à l'EHESS, avant de devenir titulaire de la chaire d'histoire moderne et contemporaine du politique au Collège de France, dont il est désormais professeur honoraire.

Adepte des « ateliers intellectuels », il participe à la création, en 1982, de la fondation Saint-Simon, un think tank qui souligne le caractère indissociable de la démocratie et du marché ; une transgression pour beaucoup à gauche, à l'époque. Estimant l'objectif atteint, la fondation s'autodissout en 1999. Trois ans plus tard, il crée La République des idées, un « atelier intellectuel » sur les « *idées neuves en Europe et dans le monde* », relayé par une collection d'essais qu'il dirige au Seuil, sa maison d'édition historique, bientôt prolongée par une revue en ligne abritée par le Collège de France, *La Vie des idées*.

Mais le « *beau souci* » de Rosanvallon demeure l'histoire de la démocratie française, à laquelle il consacre trois ouvrages (*Le Sacre du citoyen, Le Peuple introuvable, La Démocratie inachevée*) dans la décennie 1990-2000. Ensuite, il étudie ses mutations (*La Contre-Démocratie, La Légitimité démocratique*, *La Société des égaux*), avant se pencher sur *Les Épreuves de la vie*, soit l'incidence du mépris et de l'injustice sur la relation des Français à la démocratie, encore et toujours. ■ **Emmanuel Hecht**

LES INSTITUTIONS INVISIBLES
PIERRE ROSANVALLON
316 P., SEUIL, 23,50 €

Après *Isadora* et *Pablo*, Julie Birmant et Clément Oubrerie poursuivent leur galerie d'artistes, plongeant dans la jeunesse du génial Salvador Dalí, maître du surréalisme.



« Une plongée fascinante dans la vie du célèbre artiste » OUEST FRANCE
« Magnifique et captivant » FRANCE INTER
« Coup de cœur » LIBÉRATION

PRIX RENÉ GOSCINNY MEILLEUR SCÉNARISTE

AU RAYON BANDE DESSINÉE

DARGAUD

© Birmant – Oubrerie / Dargaud 2023

« J'ai pensé la culpabilité comme un sujet politique »

Dans un nouvel ouvrage consacré à la condition féminine, l'essayiste Mona Chollet montre en quoi ce sentiment, imposé de l'extérieur mais intériorisé de longue date, est un véritable fléau social, disqualifiant les femmes et diabolisant les enfants.

Dans votre ouvrage *Résister à la culpabilisation*, vous analysez la culpabilité comme un sentiment capable de remettre en question jusqu'à notre *« légitimité à exister »*. En quoi ce vécu intime concerne-t-il davantage certaines catégories de personnes ?

Mona Chollet. Écrire sur des sujets féministes m'avait un peu préparée. J'avais rencontré la culpabilité assez tôt, aussi, dans ma propre vie, ayant grandi à Genève, une ville marquée par le protestantisme, où il y a un climat très net de culpabilisation. Suivant le fil de cette petite voix saboteuse, j'en suis arrivée à parler de thèmes très différents… Car ce sentiment de culpabilité n'est rien d'autre que la manifestation d'un pouvoir extérieur qui finit par être intériorisé : on a tellement l'habitude de ces mécanismes punitifs qu'on se les inflige à soi-même. Les personnes dominées le ressentent très fort parce que, quand on appartient à cette catégorie, quelle qu'elle soit, on est environné par une sorte de brouhaha négatif à propos de soi-même. Et, même si on lutte contre de manière consciente, je pense qu'il est inévitable de voir ce sentiment s'insinuer en nous.

Vous consacrez un chapitre à la manière dont on considère et traite les enfants, les évolutions en matière de pédagogie et les réactions qu'elles suscitent. Ici, la culpabilité aurait été éprouvée par tous les enfants, vus par un certain type d'éducation comme des *« génies du mal »*…

M.C. Dans l'Allemagne protestante, les tenants de ce que la psychanalyste Alice Miller a nommé *« pédagogie noire »* préconisaient au XIXe siècle un mode d'éducation très sévère avec les enfants. Il y avait chez eux cette idée que les mères étaient des saboteuses de la bonne éducation : trop sentimentales, elles se laissaient attendrir par les larmes de l'enfant. Beaucoup de mères ont été acquises à ces méthodes et les ont appliquées. Si l'on voulait élever les enfants correctement, il fallait ne pas laisser les femmes intervenir, ne pas les laisser tout gâcher en les gâtant. En face, il y a cette figure du père de famille qui domine toute la maisonnée, parfois en faisant régner la terreur.

C'est-à-dire ?

M.C. Quand j'ai pris conscience de la diabolisation des enfants dans le christianisme, il m'est apparu évident de traiter des violences éducatives. Il y a en plus cette idée, répandue aujourd'hui, que plus personne ne les maltraite, voire que l'enfant est roi. Ça m'a vraiment sidérée de voir la terreur que cela peut susciter chez certains spécialistes de l'éducation, cette idée que, si on ne les réprime pas très fort, les enfants vont prendre le pouvoir et nous renverser… C'est délirant.

Il y a, dans la dernière partie de votre essai, une critique sociale de plus en plus évidente. Comment la culpabilité comme sentiment a-t-elle pris pour vous cette dimension politique ?

M.C. Je l'ai pensé dès le début comme un sujet politique : c'était important pour moi de ne pas accabler les personnes qui me lisent en leur disant « vous avez un problème »… Mon idée est que, si l'on veut se délivrer intérieurement de cette culpabilité, c'est un travail politique qu'il faut faire : comprendre ainsi d'où viennent certaines pensées, certains préjugés peut nous aider à nous en distancier. ■

Propos recueillis par Eugénie Bourlet

EXTRAIT

RÉSISTER À LA CULPABILISATION. SUR QUELQUES EMPÊCHEMENTS D'EXISTER
MONA CHOLLET
272 P., LA DÉCOUVERTE/ZONES, 20 €

CHARLOTTE KREBS

La non-procréation radicalement critiquée

La journaliste Aziliz Le Corre récuse l'engagement des « sans enfant par choix », ces hommes et ces femmes qui ne désirent pas procréer. Un essai qui promet de susciter la polémique.

PEXELS

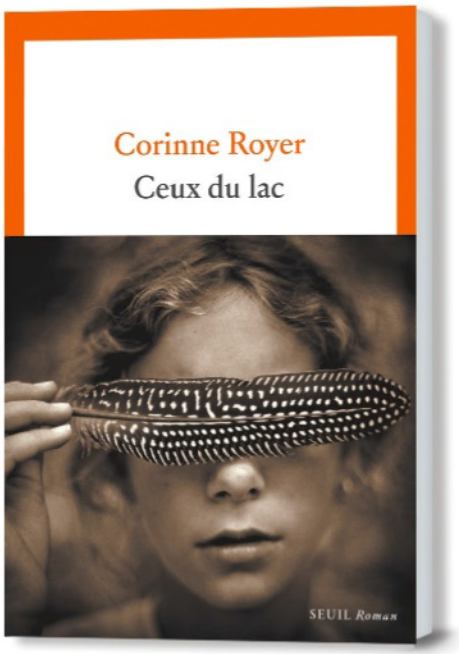
Des questions fondamentales sont à l'origine de cet ouvrage entre essai et plaidoyer, argumenté, sincère et agréable de lecture. Pourquoi les hommes et les femmes n'engendrent-ils plus ? Pourquoi de jeunes adultes se font-ils stériliser ? Pourquoi des féministes continuent-elles de dénoncer la maternité comme une aliénation et une convenance sociale, alors qu'en Occident, grâce à la contraception et à l'émancipation par le travail, celle-ci est devenue un libre choix ?

Dans *L'enfant est l'avenir de l'homme,* la journaliste Aziliz Le Corre balaie d'emblée les arguments des *child free* (« sans enfant par choix »), des *Green Inclination, No Kids* (« engagement vert, pas d'enfant »), et autres « *néo-malthusiens* » qui s'efforcent de donner une portée morale à une décision égoïste, véritable « *pulsion de mort* ». Elle rappelle volontiers, pour mieux faire grincer des dents, l'exemple de la philosophe Marianne Durano affirmant que « *cuisiner, fabriquer, tricoter, bricoler* » a constitué pour elle un « *chemin d'émancipation* », qui lui a aussi permis de lire, d'écrire un livre, et de mieux comprendre ses propres « *malaises* ». La journaliste s'indigne que la GPA (gestation pour autrui) réduise finalement la femme à une fonction d'« *incubateur* », et oblige celle-ci à être dans le déni de ses liens avec l'enfant à venir, lequel va se retrouver doté de trois mères : la « *mère génétique* », la « *mère porteuse* » et la « *mère d'intention* », celle (ou celui) qui a « commandé » l'enfant. Pourtant, plaide Aziliz Le Corre, si la maternité ne doit pas être un « *destin forcé* », face à l'individualisme, à l'égoïsme et l'« *archipélisation* » de la société, l'enfant nous arrache au narcissisme et demeure le seul qui rende possible « *l'amour comme don total de soi* ». ■ **Emmanuel Hecht**

L'ENFANT EST L'AVENIR DE L'HOMME. LA RÉPONSE D'UNE MÈRE AU MOUVEMENT « NO KIDS »
AZILIZ LE CORRE
256 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

CORINNE ROYER

Après le succès de ***Pleine terre***, « ***Ceux du lac*** est un western luxuriant et à fleur de peau, d'une écriture aussi mouvementée que maîtrisée. »
Marine Landrot, *Télérama*



Seuil

L'onde maghrébine de Barbès

Dialogues, portraits, déambulation sur fond de chansons arabes… Pour raconter l'immigration nord-africaine qui fait l'identité de ce quartier parisien, l'historienne Hajer Ben Boubaker balance un essai érudit qui se dévore comme un roman pop.

« *Je crois que mon éditeur ne s'attendait pas à ça !* » Et si l'on vous disait que l'un des meilleurs romans français de la rentrée est un essai ? C'est le tour de force réussi par Hajer Ben Boubaker avec *Barbès Blues. Une histoire populaire de l'immigration maghrébine*. Au-delà de son sujet, passionnant et d'une actualité brûlante, et de son traitement pop et décalé, c'est la forme de ce livre déroutant qui fascine. « *Je voulais sortir de l'objet de recherche plombant, d'une immigration qu'on traite avec une gravité exagérée* », nous explique l'historienne à l'autre bout du fil. « *Oui, c'est une étude qui s'appuie sur des archives, un travail de terrain, mais ça ne veut pas dire qu'on ne peut pas y injecter du récit, du ressenti.* » Signe que l'on s'apprête à vivre une drôle d'expérience littéraire, chaque chapitre s'ouvre sur un « chœur » annonçant les personnages qui vont nous être présentés et une « scène » présentant les lieux que l'on s'apprête à explorer. Une construction empruntée à l'universitaire afro-américaine Saidiya Hartman, qui la première s'en est servie pour raconter l'esclavagisme autrement.

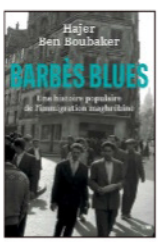
Inclassable, le livre se déploie sous une forme fragmentaire qui explose partout sur la page et mêle récit historique, déambulation gonzo, dialogues et même adresses au lecteur : « *Faire entendre ma voix, c'était humaniser mon sujet. J'ai un lien fort avec tous ceux que j'évoque et que j'ai rencontrés. Je suis à la fois témoin et actrice de cette histoire.* »

DE LA MUSIQUE AVANT TOUTE CHOSE

Née dans une famille tunisienne, Hajer Ben Boubaker a grandi à Paris avec ses sœurs. Enfant de Belleville, de Barbès et de la Goutte-d'Or, elle a voulu raconter l'histoire de ces quartiers marqués par l'immigration, à l'heure où la capitale connaît une gentrification à tous crins qui ferait presque oublier qu'elle fut une ville populaire et métissée. Dans un contexte politique pesant, alors que les Français ont bien failli placer un parti raciste au gouvernement, l'autrice tient à rappeler que la ville s'est bâtie grâce aux communautés qu'elle a accueillies, qu'elle s'est nourrie de leurs cultures. Pour cela, elle tire un fil original, celui des musiques arabes, dont elle a fait son sujet de recherche privilégié et qu'elle a exploré dans plusieurs documentaires radiophoniques : « *Les chanteurs, danseurs, producteurs ou animateurs radio sont les cœurs battants de ces communautés,* confie l'historienne. *Je voulais faire revivre cette époque à travers leurs existences flamboyantes, leurs témoignages, leurs chansons.* » Dans les studios Pathé-Marconi, on croise le dandy Ahmed Hachlaf, dénicheur de talents ; non loin de Tati et de sa *success story* évoquée par le groupe de rap 113, on entre chez le disquaire Sauviat pour écouter Slimane Azem ; plus loin, on tape du pied au cabaret Tam-Tam ou au Kiss, première boîte de nuit ouverte aux Maghrébins…

Cette reconstitution endiablée du quotidien de ces immigrés durant les Trente Glorieuses n'empiète pas pour autant sur le volet politique et social. Des premières discussions sur la décolonisation rue de la Huchette, où l'on croise Bourguiba et Messali Hadj, jusqu'à l'occupation de l'église Saint-Bernard par des sans-papiers en 1996, en passant par la naissance du Mouvement des travailleurs arabes en 1972, elle rappelle que la communauté maghrébine de Paris a été au premier rang des luttes. Érudit mais accessible, le livre se dévore comme on regarde une série addictive. On se plaindrait presque d'une fin si abrupte, si éloignée du présent. Mais Hajer Ben Boubaker a un plan : « *Des années 1920 aux années 1980, il y a une certaine unité dans la façon dont on fréquente le café, l'usine, l'usage de la langue. Les années 1990 représentent une bascule, avec l'arrivée de nouvelles communautés, d'autres modes de vie, l'émergence du rap. Tout cela, c'est une autre histoire, un autre livre.* » On la prend au mot. ■

Léonard Desbrières



BARBÈS BLUES. UNE HISTOIRE POPULAIRE DE L'IMMIGRATION MAGHRÉBINE
HAJER BEN BOUBAKER
304 P., SEUIL, 21 €

HERMANCE TRIAY/SEUIL

Prix Talent Cultura 2024

Grâce à vous, un talent inconnu va être connu. Votez.

Ces **4 pépites littéraires** encore inconnues, sélectionnées par nos libraires et nos clubs de lecture, sont en lice pour le **Prix Talent Cultura.** Pour mettre en lumière un talent qui gagne à être connu, **participez au vote jusqu'au 10 octobre sur :**
www.cultura.com/prix-talent.html
ou en scannant ce QR code.
Et tentez de gagner une liseuse Vivlio !

Cultura
La culture avec un grand AAAH!

« J'ai appris ce qu'est l'amour dans *Le Rouge et le Noir* »

L'académicien Antoine Compagnon défend dans son essai décapant *La littérature, ça paye !* les bénéfices de la lecture de romans. Lire apporte un véritable retour sur investissement. C'est que la littérature, contrairement à l'argent, fait le bonheur.

Le titre de votre livre est une sentence à double sens. Pouvez-vous l'expliquer ?

Antoine Compagnon. J'ai fait le choix d'un titre choquant, et même un peu vulgaire, pour secouer le lecteur, parce que la littérature est en danger. Qu'est-ce que la littérature ? Pour chacun, c'est ce qu'il lit, que ce soit la *Recherche du temps perdu* ou de la *new romance*. Je voudrais montrer que la littérature est rentable, surtout du point de vue du lecteur. Pour l'auteur, c'est moins sûr, car c'est un investissement à très long terme dont on perçoit souvent les intérêts bien après sa mort. Pensez à Baudelaire, qui a vécu dans la pauvreté et dont tout lycéen connaît l'œuvre aujourd'hui. Pour le lecteur, c'est de son vivant que la littérature rapporte. Mais, si j'ai écrit ce livre, c'est parce que la lecture est fragile en ce premier quart du XXIe siècle. Pourquoi ? Parce que c'est une activité lente dans un monde où tout va plus vite, où il faut toujours gagner du temps. Or lire plus vite, c'est lire mal. La lecture suppose attention et lenteur.

Quels bienfaits la lecture apporte-t-elle ?

A.C. La lecture, surtout celle de la fiction et de la poésie, élargit notre expérience du monde et notre compréhension des autres ; elle augmente nos capacités cognitives et affectives ; elle nous donne de la distance, de l'ironie, par rapport à notre propre vie ; elle nous éloigne le nez du guidon, nous fait prendre de la hauteur, nous donne du flair ; et elle retarde la maladie d'Alzheimer. C'est pourquoi je soutiens que, quelle que soit notre activité, nos conditions d'existence, elle nous rend meilleurs, plus présents au monde et aux autres. Je ne vois aucun mal à dire qu'un homme ou une femme qui lit va plus loin que d'autres, réussit mieux, sur tous les plans.

Votre approche est un plaidoyer. En quoi la littérature est-elle utile ?

A.C. Les gens de ma génération ont appris la conduite de la vie par la lecture des romans du XIXe siècle – Balzac, Stendhal, Flaubert, les auteurs russes ou anglais – quand ils étaient adolescents et s'ennuyaient pendant les grandes vacances. Cela nous a donné un atout considérable dans la vie, je dirais même un avantage compétitif. J'ai appris ce que sont l'amour et le pouvoir dans *Le Rouge et le Noir*. J'en ai plus appris sur la finance dans *La Comédie humaine* que dans *La Richesse des nations*, *Le Capital*, ou que chez Keynes ou Milton Friedman, parce qu'elle était vécue, émouvante, parfois tragique.

L'activité d'écrire et l'exigence de productivité, si caractéristique de notre époque, sont antinomiques. Comment les concilier ?

A.C. La lecture est vulnérable parce qu'elle prend du temps, ignore les gains de productivité. On ne lit pas plus vite qu'à Athènes sous Périclès. La lecture rapide est une illusion. C'est l'une des raisons pour lesquelles le livre numérique n'a pas vraiment pris, sauf dans les domaines professionnels. Son seul vrai avantage est sa légèreté : toute ma bibliothèque dans ma tablette. En revanche, le livre audio connaît à présent une extraordinaire croissance et s'apprête à dépasser le livre numérique. Parce qu'il se prête au *multitasking [« multitâche »]* : on l'écoute en pratiquant son jogging, en conduisant, en cuisinant. Mais écouter un livre, est-ce encore lire ? J'espère ne pas être trop réactionnaire en disant que je ne le crois pas. Si l'œil écoute, l'oreille ne lit pas. ■

Propos recueillis par Olivier Cariguel

LA LITTÉRATURE, ÇA PAYE !
ANTOINE COMPAGNON
160 P., ÉQUATEURS, 18 €

JULIEN FAURE

Synergies stéphanoises

À l'occasion de la Fête du livre de Saint-Étienne, visite de la librairie Lune et l'Autre*, ouverte en 2007, qui perpétue l'héritage associatif et militant de la ville.

On connaît la chanson. Celle d'un peuple qui a le football vissé à l'âme. Les plus forts, évidemment, c'est les Verts. Mais, ici, les libraires sont forts également. Le chef-lieu du département de la Loire, avec ses quelque 180 000 habitants, compte une grosse douzaine d'enseignes consacrées aux livres, dont plusieurs ont ouvert ces dernières années, résultat de l'engagement de cette ancienne place forte ouvrière (Manufrance, extraction houillère, rubanerie) dans un programme de rénovation urbaine et de son intégration au réseau des Villes créatives de l'Unesco, en 2010 – l'année où Antoine Bertrand entrait à Lune et l'Autre comme apprenti. Il en est aujourd'hui le cogérant.

En août 2007, Céline Guilbaud et Marie Marcon rachètent une librairie existante, au 19, rue Pierre-Bérard, dont la propriétaire prenait sa retraite. En référence à ce livre qu'elles aiment (*Le Buveur de lune*, du Suédois Göran Tunström), elles la rebaptisent Lune et l'Autre. Marie Marcon est partie en 2020. Antoine Bertrand, devenu employé entre-temps, a racheté ses parts. Situé non loin de la place de l'Hôtel-de-Ville, ce lieu de 80 mètres carrés tout en longueur – *« c'est un couloir, en fait »* – jouxte aussi le Crêt de Roc, *« un quartier historiquement de gauche, qui mixe aujourd'hui classes populaires, fonctionnaires et une classe moyenne progressiste »*.

« ÉCOSYSTÈME CULTUREL »

« Saint-Étienne se distingue par un très fort héritage associatif, dû au passé ouvrier de la ville, qui explique que les amicales laïques sont des lieux qui fonctionnent, et avec lesquels on travaille », souligne Antoine Bertrand. Lune et l'Autre *« s'inscrit dans un écosystème culturel »* en multipliant les animations dans ses murs et à l'extérieur, ainsi que des partenariats. À l'instar des autres librairies de la ville, elle sera présente à la Fête du livre de Saint-Étienne *[lire ci-dessous]*, comme chaque année. Cet écosystème, qui se décline localement en *« synergies »*, fonctionne aussi en réseau national : Lune et l'Autre est affiliée au réseau Initiales, et membre des Librairies Sorcières, fédération d'enseignes spécialisées dans la littérature jeunesse, et de Chez mon libraire, association des librairies indépendantes d'Auvergne-Rhône-Alpes.

L'espace du magasin est *« organisé en trois pôles, littérature, sciences humaines et jeunesse »*, pour un total de 10 000 références, gérées par une salariée en plus des deux cogérants. Antoine Bertrand dépeint une clientèle *« issue du milieu associatif et militant »* ainsi qu'universitaire, et remarque que sa porte est poussée par un public *« qui a rajeuni ces dernières années, notamment grâce au pass Culture »*. Lune et l'Autre raconte ainsi une mémoire sociale et un siècle de renouvellement. ■ **Hubert Artus**

* 19, rue Pierre-Bérard, Saint-Étienne. Du mardi au samedi de 9 h 30 à 19 heures, le lundi de 14 heures à 19 heures. Fermé le dimanche.

FÊTE DU LIVRE DE SAINT-ÉTIENNE, 38E ÉDITION

Le millésime 2024 se tiendra du 11 au 13 octobre.

Chaque année, ce rendez-vous stéphanois est l'un des festivals incontournables de la rentrée littéraire, dont il invite toujours des têtes d'affiche, sans négliger pour autant d'autres têtes de gondole. Ainsi, le parrain de l'édition 2024 n'est autre que Philippe Besson, plutôt habitué aux rentrées de janvier. Parmi les quelque 200 autrices et auteurs annoncés, notons les noms de Cécile Coulon, à qui sera confiée une carte blanche, Olivier Adam, Maylis de Kerangal, Olivier Norek, Ève Guerra, Valérie Zenatti, Marie Portolano, Mélissa Da Costa ou Sandrine Collette. L'invité d'honneur est Pierre Gagnaire, grand chef cuisinier reconnu dans le monde entier, et féru de littérature. Partie intégrante de la manifestation depuis dix ans, le festival de spectacle vivant Les Mots en scène, qui offre *« la mise en espace exclusive de romans, essais, BD ou livres jeunesse »*, est parrainé cette année par Marie Pavlenko. Et, comme toujours, des conférences, des rencontres, des dédicaces… ■ **H.A.**

fetedulivre.saint-etienne.fr

LIBRAIRIE LUNE ET L'AUTRE

« *L'Amour ouf* est resté dans un tiroir pendant seize ans ! »

Notre collaborateur Éric Libiot a suivi toute l'aventure du long-métrage de Gilles Lellouche. Et en a tiré le *Journal intime d'un film*. Il nous en révèle les coulisses.

Comment vous êtes-vous retrouvé à suivre toute l'aventure du nouveau Gilles Lellouche et à écrire *« L'Amour ouf ». Journal intime d'un film* ?

Éric Libiot. En tant que journaliste, j'ai souvent rendu compte du tournage d'un film. C'est intéressant mais aussi frustrant. D'où l'envie de raconter toute l'aventure : le scénario, le tournage, le montage… J'ai proposé cette idée à Véronique Cardi, la patronne des éditions JC Lattès, qui a dit « banco ». Le livre a pris la forme d'un journal intime parce que je commente aussi ce que je vois.

Si l'on en croit Benoît Poelvoorde dans votre *Journal…*, c'est lui qui a suggéré à Gilles Lellouche d'adapter *L'Amour ouf* de Neville Thompson[1]. Que s'est-il passé, plus précisément ?

E.L. Ce qui intéressait Benoît, c'était l'un des personnages du roman. Gilles, lui, voulait raconter le passage de l'adolescence à l'âge adulte sous l'angle de la passion amoureuse. Ils ont travaillé ensemble un temps, mais n'étaient pas sur la même longueur d'onde. Benoît a laissé tomber son idée de devenir réalisateur et Gilles n'a jamais lâché l'affaire. Le projet est resté dans un tiroir pendant seize ans !

Outre le décor, quelles sont les autres différences entre le livre et le film ?

E.L. J'aime beaucoup le roman. L'alternance des points de vue entre Jackie et Johnser – Clotaire dans le film – fonctionne très bien et donne son rythme au récit. Le film, lui, joue sur une ligne narrative unique : le couple. Gilles a éliminé beaucoup de péripéties du roman, notamment dans sa seconde partie.

Aviez-vous des modèles pour tenir ce *Journal…*, des textes de référence ?

E.L. Non, aucun. Je ne sais même pas si ce type de récit existe. C'était d'autant plus excitant et intéressant à écrire. Gilles n'a jamais eu la moindre velléité de contrôle : j'ai eu une liberté totale.

Quels souvenirs gardez-vous de ce tournage ? Qu'avait-il de particulier ?

E.L. Le film est aussi singulier que n'importe quel autre. Pendant toute cette aventure, il y a eu des rires, des doutes, des peurs, des enthousiasmes. Ce que j'ai essayé de raconter. Même si mon livre ne se résume pas au seul tournage…

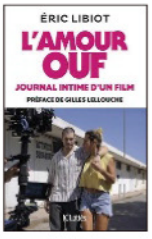
Enfin, qu'est-ce qui vous a surpris en découvrant le film tel qu'il a été présenté à Cannes ?

E.L. Difficile à dire puisque j'ai suivi la réalisation jusque dans la salle de montage. Je savais plus ou moins à quoi m'attendre. Mais je reste impressionné par la générosité de Gilles, qui livre un film entier et débordant. Celui d'un amoureux du cinéma.■

Propos recueillis par Baptiste Liger

1. Disponible en poche chez 10/18

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine



« L'AMOUR OUF ». JOURNAL INTIME D'UN FILM
ÉRIC LIBIOT
288 P., JC LATTÈS, 20 €. EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

DIVINE IDYLLE

Elle s'appelle Jacqueline – mais il faut dire Jackie ; et lui, c'est Clotaire. Ils se sont rencontrés à l'adolescence, au milieu des années 1980, dans une ville portuaire du nord de la France. Une idylle irrésistible va naître entre cette jeune fille, en deuil de sa mère, et cette petite frappe locale. Mais le destin va les séparer, pendant des années, avant de les faire se retrouver – mais de quelle manière ? De cette histoire simple issue d'un roman de l'Irlandais Neville Thompson, Gilles Lellouche tire un film ambitieux de près de trois heures, entre émotion et violence brute. Porté par un casting impressionnant et inspiré (François Civil, Adèle Exarchopoulos et bien d'autres…), *L'Amour ouf* montre une envie de cinéma à tous les plans. Parfois, ça dérape un peu ,mais la générosité de l'ensemble l'emporte et on s'emballe pour ce mélange polar-mélo-musical-comédie-film d'époque-chronique sociale (entre autres). Vous avez dit « ouf » ? **B.L.**

→ **L'Amour ouf** de Gilles Lellouche avec François Civil, Adèle Exarchopoulos, Mallory Wanecque, benoît Poelvoorde, Alain Chabat… En salles le 16 octobre.

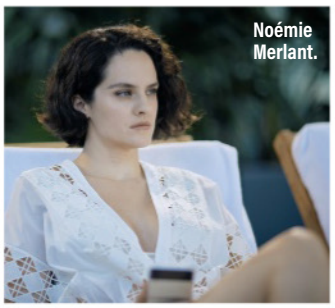
TRÉSOR FILMS - CHI-FOU-MI PRODUCTIONS - STUDIOCANAL/CÉDRIC BERTRAND

3 QUESTIONS À… AUDREY DIWAN

Après *L'Événement,* adapté d'Annie Ernaux, la réalisatrice s'attaque à un roman encore plus célèbre : *Emmanuelle.*

Quel est votre souvenir de lectrice ou de spectatrice d'*Emmanuelle* ?

Audrey Diwan. C'est l'image d'Épinal du film. Comme pour la plupart des gens, me vient la représentation d'une femme sur un fauteuil. Le livre, lui, m'a été donné par mes producteurs quand ils m'ont proposé de le lire pour imaginer un film. Au début, je l'ai lu de manière un peu récréative. Je n'arrive pas à ouvrir un livre en me disant que je vais l'adapter : il m'a fallu un an avant d'imaginer que *L'Événement* d'Annie Ernaux puisse être un film. *Emmanuelle,* le roman, a une certaine qualité littéraire, et je ne m'attendais pas à cette histoire-là : je pensais qu'Emmanuelle était l'objet de son histoire, en fait elle en est le sujet.


Noémie Merlant.

Comment vous êtes-vous approprié le roman ?

A.D. Aux deux tiers du récit, il y a une longue discussion sur ce qu'est l'érotisme entre Emmanuelle et Mario, un homme plus âgé qu'elle. La question résonne aujourd'hui. Dans une société où la pornographie a tout montré, y a-t-il encore de la place pour une ligne de tension dramatique entre ce qui est montré et ce qui est caché ? Le sujet m'intéresse parce que c'est à cet endroit que l'on convoque l'imaginaire du spectateur. Je trouve séduisant de rendre un spectateur actif. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour réaliser un film. Il s'est passé plusieurs mois avant que je commence à considérer mon sujet : raconter une femme sans plaisir. Là, je découvre des interrogations plus intimes sur la société. Aujourd'hui, il faut s'intégrer dans un système de notation permanente : l'injonction au plaisir est réelle. Elle est très oppressante et, surtout, il y a un épuisement du plaisir. Quand l'injonction est de profiter, il y a moins d'envie.

***Emmanuelle* pouvait donc métaphoriser ces idées ?**

A.D. J'ai dit à mes producteurs que je voulais raconter l'histoire d'une femme sans plaisir et sa reconquête d'elle-même et de ses sensations. Parler du plaisir aujourd'hui, pour moi, c'est parler de la disparition du plaisir. Comme je voulais m'épargner le côté film pamphlétaire, j'ai demandé à Rebecca Zlotowski, également cinéaste *[Les Enfants des autres],* de collaborer un temps au scénario. Elle adore parler du corps et elle le pense très bien. Quand je parle de la disparition du plaisir, elle, elle peut le réveiller. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

→ **Emmanuelle** d'Audrey Diwan, avec Noémie Merlant, Naomi Watts… En salles.

2024 CHANTELOUVE/RECTANGLE PRODUCTIONS/GOODFELLAS/PATHÉ FILMS ® & © EMMANUELLE ESTATE INC.

CATEL & BOCQUET

ANITA CONTI

LA PREMIÈRE FEMME OCÉANOGRAPHE, PIONNIÈRE DE L'ÉCOLOGIE

Les autres portraits bio-graphiques des grandes figures féminines de l'Histoire

AU RAYON BANDE DESSINÉE

casterman

Découvrez le travail de la dessinatrice Catel

STUDIO À SUIVRE

© 2024 Catel & Bocquet / Casterman

DVD

***LAW & ORDER. NEW YORK POLICE JUDICIAIRE* INTÉGRALE, SAISONS 1 À 5**
(ELEPHANT)

→ Créée par Dick Wolf au tout début des années 1990, *Law & Order* est sans nul doute l'une des plus célèbres séries policières américaines, devenue une franchise (*New York unité spéciale*, *New York section criminelle*…). Mais revenons-en aux origines avec les cinq premières saisons – réunies en un coffret – de cette matrice, reposant d'abord sur l'enquête, puis sur la procédure judiciaire. Ces débuts ont peut-être un poil vieilli (notamment leur rythme), mais les épisodes restent plaisants. Surtout, on voit l'impact déterminant de ce classique du polar télévisuel sur le genre. Et ce qu'on ne sait pas toujours, c'est que *Law & Order* n'a pas hésité à faire appel à des romanciers new-yorkais en tant que *script doctors* (pas toujours crédités ou sous pseudonyme). À vous de bien regarder les génériques… **B.L.**

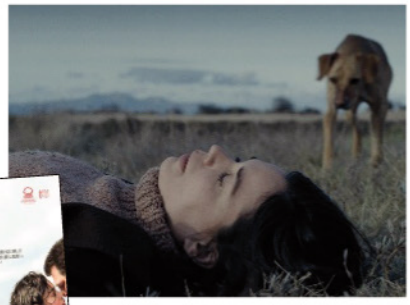
LIVRES

***LETTRE OUVERTE À FRANÇOIS TRUFFAUT* D'ÉRIC NEUHOFF**
(ALBIN MICHEL)
→ À l'occasion du 40e anniversaire de la mort du réalisateur des *Quatre Cents Coups*, on peut redécouvrir cette *Lettre ouverte à François Truffaut*, publiée en 1987 et rééditée aujourd'hui dans une version remaniée. Que l'on apprécie ou non le critique du *Figaro*, force est de constater qu'il parle fort bien de « *l'homme d'à côté* » et de ses films, avec un parfum de mélancolie et un soupçon d'autoportrait. **B.L.**

***RUE DU PREMIER-FILM* DE THIERRY FRÉMAUX** (STOCK)
→ C'est au tour du délégué général du Festival de Cannes de se prêter à l'exercice de la collection « Ma nuit au musée ». Pour rendre hommage aux frères Lumière, il a choisi de déambuler dans la célèbre « Villa » lyonnaise portant leur nom pour évoquer nombre de personnalités ayant nourri sa cinéphilie. **B.L.**

L'amour et rien d'autre

Isabel Coixet adapte le roman de Sara Mesa *Un amor*, portrait d'une femme qui tente de retrouver de quoi espérer.



Peu de films réalisés par Isabel Coixet sont sortis en France. La cinéaste espagnole a pourtant une longue carrière derrière elle, et ceux qui ont été distribués ici restent dans les mémoires, notamment *Ma vie sans moi* et *La Vie secrète des mots*. Les mystères de la distribution sont parfois insondables… Dans les films vus et dans ce *Un amor*, un thème revient : l'amour. Cette fois, le mot figure même dans le titre de son long-métrage, adapté du roman de Sara Mesa. Natalia, elle, a du mal avec l'amour. Et avec le monde en général. Traductrice, elle a fui la ville pour s'installer dans un village perdu dans la campagne. Le stress ? Un traumatisme ? En tout cas, les rapports qu'elle entretient avec son propriétaire sont compliqués, quand ce n'est pas son voisin qui vient l'importuner. Isabel Coixet raconte la fragilité de cette femme avec beaucoup d'empathie. Le film semble d'abord se contenter de ce portrait tout en retenue, mais le scénario fait peu à peu un écart, quand un autre voisin, taiseux et mal vu du reste du village, vient faire une étrange proposition à Natalia. Dès lors, *Un amor* arpente d'autres rivages, plus troubles, parfois peu aimables. Mais cette façon qu'a le film de retenir son souffle en fait précisément tout l'intérêt, malgré quelques baisses de tension. Les cicatrices de Natalia semblent se rouvrir. Il faut affronter aussi ces douleurs-là. Isabel Coixet, elle, continue de suivre pas à pas son héroïne. ■ **Éric Libiot**
(En salles le 9 octobre)

Délivrez-nous du mâle

Après avoir fait paraître l'étonnant roman *Pour les siècles des siècles*, le cinéaste et écrivain Alain Guiraudie semble toujours inspiré (à sa manière) par la culture religieuse, comme le montre *Miséricorde*, son nouveau long-métrage. Dans ce vrai faux polar sur la culpabilité, un apprenti boulanger venu assister aux obsèques de son ancien patron s'installe chez sa veuve. De quoi semer la zizanie dans ce village entouré d'une forêt crépusculaire réputée pour ses champignons. Mais le curé local veille… Sous influence de Bruno Dumont, Guiraudie livre l'un de ses films les plus accessibles, malgré quelques provocations superflues – on ne se refait pas –, qui vaut pour sa manière de filmer les bois et pour l'interprétation de Catherine Frot. ■ **Baptiste Liger**
(En salles le 16 octobre)

ET AUSSI…

Suite du *Joker*, personnage créé par Bob Kane ! Joaquin Phoenix reprend le costume (et le sourire), et Todd Phillips la caméra. Dans *Joker. Folie à deux*, Arthur Fleck rencontre le grand amour alors que va s'ouvrir son procès pour crimes. On peut compter sur le comédien pour apporter sa touche personnelle au personnage (2/10). Adapté du roman d'Amy Liptrot, *The Outrun*, de Nora Fingscheidt, suit la reconstruction d'une femme de retour dans son Écosse natale (2/10). *Super/Man* est un documentaire adapté des Mémoires de Christopher Reeve, interprète de Superman et devenu tétraplégique après une chute de cheval (9/10). **E.L.**

ARIZONA DISTRIBUTION

Entre les lignes

Adaptée d'un roman de Renée Knight, *Disclaimer* est une formidable réflexion sur la puissance des mots et du récit.

Un livre peut-il détruire une vie ? C'est la question centrale de *Disclaimer*, adaptation du roman *Révélée* de Renée Knight, et seconde incursion vers la télévision du cinéaste oscarisé Alfonso Cuarón (*Gravity, Roma*), dix ans après la série méconnue *Believe*, en 2014. Journaliste à succès, Catherine (Cate Blanchett) voit son existence bouleversée quand elle reçoit un livre racontant avec précision un épisode de sa vie qu'elle a tenu secret depuis vingt ans. Exposée à travers les pages de cet ouvrage, elle va partir à la recherche de son auteur, lequel semble bien décidé à détruire sa réputation. Qui ? Pourquoi ? Comment ? Si les deux premières questions trouvent rapidement leur réponse, la troisième va servir de matrice à ce récit d'une vengeance implacable et cruelle. Divisée en sept chapitres comme autant de pièces d'un puzzle qui ne se dévoilera vraiment qu'à la toute fin, *Disclaimer* interroge notre rapport à la vérité à travers une narration à deux voix, voire trois, et les biais cognitifs qui lui sont associés.

Lancinante et fascinante de bout en bout, la série prend son temps pour laisser infuser le poison transmis par une vérité qu'on ne saurait remettre en question, quand les mots se révèlent bien plus destructeurs que n'importe quelle arme. Cette thématique passionnante est soutenue par la mise en scène magistrale d'Alfonso Cuarón, lequel, comme à son habitude, nous gratifie de morceaux de bravoure scéniques à la fois très forts et d'une absolue discrétion. Le réalisateur des *Fils de l'homme* peut également compter sur son formidable casting, de Cate Blanchett *[photo]*, éblouissante, à Kevin Kline, admirable en père endeuillé, en passant par un Sacha Baron Cohen (*Borat*) à contre-emploi. Autant d'éléments qui font de *Disclaimer* un diamant brut mêlant avec une certaine maestria drame et sensualité à fleur de peau. ■

Ilan Ferry

(Sur Apple TV + à partir du 11 octobre)

Anatomie de la vie à deux

Léonore Confino prénomme les deux personnages de *Ring* Camille et Camille, comme s'ils ne faisaient qu'un. Mais l'un est un homme, l'autre est une femme, et ils forment un couple, conçu sur le modèle du premier connu, celui d'Adam et Ève. Heureux et idyllique, jusqu'au jour où, par curiosité, envie ou ennui, l'un succombe à la tentation et, patatras ! les précipite tous deux dans les malheurs de la vie terrestre. On l'aura compris, Léonore Confino s'est amusée à explorer la relation à deux, de bonheurs en dérapages, de roucoulades en pétages de plombs. Encore une pièce sur le couple ? Oui, mais celle-ci se démarque par sa construction en seize tableaux conçus comme des rounds, par son écriture à la fois caustique, moderne et inventive, et aussi par son humour et son désenchantement, d'une résonance percutante. Le résultat est une soirée en pleins et déliés, qui fait passer du rire aux larmes avec fluidité.

Première pièce de son autrice, *Ring* avait connu un succès fou à sa création, il y a dix ans. Cette recréation, mise en scène par le très fin Côme de Bellescize et interprétée par les sensationnels Jina Djemba et Amaury de Crayencour, connaît, à juste titre, le même sort. Jubilatoire. ■ **Dominique Poncet**

→ **Ring, variations du couple,** de Léonore Confino, mise en scène Côme de Bellescize. Au Théâtre de l'Œuvre (Paris 9e), jusqu'au 18 janvier 2025.

Delphine de Vigan pour les planches

Pour la première fois, Delphine de Vigan se risque à la dramaturgie, à sa manière généreuse et malicieuse : elle transpose un plateau de tournage sur la scène d'un théâtre et offre les premiers rôles aux figurants, les sans-grade du monde des acteurs, dont la fonction est d'animer l'image tout en se fondant dans le décor. Qui sont ces travailleurs de l'ombre ? Quels sont leurs rêves ? Raconter l'invisibilité au théâtre nécessite humanité, empathie, humour, sens de la construction dramatique et du rebondissement. Delphine de Vigan a tous ces atouts. Parions que ses *Figurants* prendront bientôt vie sur une scène de théâtre. ■ **D.P.**

LES FIGURANTS
DELPHINE DE VIGAN
128 P., GALLIMARD, 15 €

APPLE TV+ - SAMY LA FAMILLE/THÉÂTRE DE L'ŒUVRE - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

Pingouin de malheur

À la faveur des frimas de l'automne, le célèbre némésis de Batman truste à la fois le petit écran et les librairies. Brrr !

Avec le Joker, le Pingouin est certainement le plus célèbre antagoniste de Batman. À l'heure où le clown prince du crime roucoule dans les salles obscures avec *Joker. Folie à deux*, son collègue à l'allure d'alcidé est bien décidé à lui piquer la vedette, tous médias confondus. Révélé dans *The Batman* sous les traits de Colin Farrell, le personnage du Pingouin a ici droit à sa propre série télé, disponible sur Max depuis le 20 septembre. Prenant place juste après les événements décrits dans le film de Matt Reeves, *The Penguin* nous raconte comment l'infâme gangster va, de coups bas en manigances, se hisser au sommet pour devenir le parrain du crime organisé. Scindée en huit épisodes, cette mini-série à l'ambiance âpre reprend les codes du film noir et brille par son écriture racée et par l'interprétation tout en nuances du même Colin Farrell, excellent de bout en bout, sombre et implacable.

Dans un tout autre style, *Le Pingouin. Bec et ongles* nous donne à voir une autre facette du personnage. Après avoir simulé sa mort, il vit caché sous une nouvelle identité à Metropolis. Mais, lorsque Catwoman lui apprend que ses enfants sont en danger, l'ancien aristocrate du crime fait face à un dilemme : rester à Metropolis ou revenir à Gotham pour affronter Batman et sauver sa famille ? On retrouve ici la plume audacieuse de Tom King, déjà à l'œuvre sur des titres aussi emblématiques que *Batman Mad Love, Mister Miracle* ou *Human Target*, associé ici au dessinateur Rafael De Latorre, nouveau venu dans l'univers DC Comics. L'auteur poursuit son entreprise de démythification et nous montre un Pingouin plus humain que d'habitude, en proie à ses vieux démons. Un premier tome passionnant qui laisse entrevoir de bien belles promesses – la publication de la suite est prévue dès le mois de novembre. Deux médiums comme autant de pans d'une personnalité qui n'a pas fini de nous étonner. ■ **Ilan Ferry**

LE PINGOUIN (T. 1) BEC ET ONGLES (THE PENGUIN. THE PRODIGAL BIRD)
TOM KING, RAFAEL DE LATORRE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR YANN GRAF, 160 P., URBAN COMICS, 18 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL *La Belle au Bois Dormant*

RAFAEL DE LATORRE/URBAN COMICS 2024 - BOLL

MUSÉE INTERNATIONAL ET BIBLIOTHÈQUE DE LA MUSIQUE DE BOLOGNE

Les saisons du plaisir

Dans une fantaisie originale en forme de fable écologique, Érik Orsenna ressuscite Vivaldi en sa Venise adorée.

Usé par la folie du monde, le temps s'arrête sans crier gare et laisse Venise plongée dans la nuit. Proie du surtourisme, la Sérénissime se retrouve assaillie par des forces obscures et doit faire face à une invasion de rats, tandis que ses habitants voient leur inhibition disparaître et se prennent à déambuler complètement nus dans les rues… Il faut remettre la grande mécanique en route, mais comment procéder ? Les dirigeants sont démunis. Et, puisque toutes les confusions sont imaginables lorsque les horloges ne tournent plus, le compositeur Antonio Vivaldi et le librettiste Lorenzo Da Ponte reviennent de leur repos éternel pour se mettre au service de la ville qu'ils ont tant aimée, et composer *La Cinquième Saison,* un ouvrage qui saura rétablir un ordre dans ce monde abîmé par le grand réchauffement général.

À travers ce « *roman vénitien* », l'académicien Erik Orsenna livre une fable écologique à la construction très originale et nous emmène, en grand connaisseur, à travers les lieux emblématiques de la plus belle ville du monde : le Harry's Bar, la place Saint-Marc, l'ancien ghetto juif, l'île de Murano… Les lieux incontournables de la cité sont présentés dans leur dimension historique, avec le ton passionné et léger du vulgarisateur. Facétieux, Erik Orsenna se présente en narrateur de cette *Cinquième Saison* et profite de l'exercice pour s'inventer des rencontres passionnantes avec les personnalités illustres qui ont habité d'autres siècles que lui, ou avec des amis qui lui ont ouvert une large porte sur l'univers de la musique ancienne : William Christie et Paul Agnew, respectivement fondateur et codirecteur de l'ensemble baroque Les Arts Florissants. Une lecture très rafraîchissante qui accompagnera fort agréablement votre prochain voyage à Venise. ■ **Aude Giger**

LA CINQUIÈME SAISON. UN ROMAN VÉNITIEN
ÉRIK ORSENNA
160 P., ROBERT LAFFONT, 18,90 €

Mâtin ! À l'école des Lettres

Nouvel album

À l'école des Lettres, les noms des élèves sont familiers. Normal, il s'agit de ceux des grands auteurs de la littérature française.
**Ainsi, dans la classe XIX, le jeune Victor Hugo apprend son métier au côté de Baudelaire, Balzac, Flaubert, Sand ou Zola…
Une plongée dans la littérature du XIXe siècle, avec humour et espièglerie.**

Passionnant ! Ouest France

Un regard rafraîchissant sur les grands noms de la littérature. Biblioteca

Au rayon bande dessinée

© PoPésie – Robert / Dargaud (Mâtin !) 2024

L'ENTRETIEN

Edna O'Brien, figure majeure de la littérature irlandaise

Après la disparition de la grande dame des lettres irlandaises Edna O'Brien, le 27 juillet dernier, Arte.tv a mis en ligne un entretien inédit de l'écrivaine en France. L'occasion d'en découvrir davantage sur sa vie tumultueuse, ses croyances, ses engagements et ce qui fait d'elle l'une des voix de l'émancipation féminine.

LE COMPTE INSTAGRAM

@la.nuit.sera.mots

Martin Boujol, Genevois de 28 ans, propose à ses 270 000 abonnés un contenu riche et varié : listes de lectures thématiques, livres qui ont marqué sa vie et tour d'horizon de l'actualité littéraire.

LE PODCAST

Etcétéra

Chaque samedi sur France Inter, la journaliste et romancière Lilia Hassaine réussit le pari de faire oublier *La Librairie francophone*. Avec un duo d'auteurs à ses côtés, elle pénètre dans la fabrique de l'écriture et explore toutes les littératures de la francophonie, de Fatou Diome à Abel Quentin, en passant par Alain Mabanckou. **L.D.**

Le classement de la discorde

Le *New York Times* a révélé sur les réseaux son top 100 des meilleurs livres du XXIe siècle. Un choix culotté, qui donne du grain à moudre aux lecteurs du monde entier.

Quels sont les 100 meilleurs livres du XXIe siècle ? Telle est l'épineuse question à laquelle le supplément littéraire du *New York Times* s'est mis au défi de répondre au cœur de l'été, en publiant simultanément sur son site et sur ses réseaux sociaux un classement qui a fait beaucoup parler. Amusante, passionnante, mais surtout risquée, l'entreprise a suscité les discussions les plus enflammées. Pourquoi cet improbable défi ? Comment cette liste a-t-elle été établie ? Au moment de clore le premier quart de ce siècle, Gilbert Cruz, rédacteur en chef du *New York Times Book Review*, et ses équipes ont eu envie de dresser un premier bilan littéraire de notre époque. Pour cela, ils ont demandé à 503 personnes du milieu, écrivains, éditeurs, critiques, libraires et bibliothécaires, de leur fournir une liste de dix ouvrages, parus dans le monde entier après le 1er janvier 2000 et qui, selon eux, ont marqué le XXIe siècle.

Tout en haut du classement, on retrouve *L'Amie prodigieuse* d'Elena Ferrante, suivi de près par les plus grandes plumes anglo-saxonnes de notre temps, Jonathan Franzen, Cormac McCarthy ou Philip Roth, mais aussi Chimamanda Ngozie

Adichie et Kazuo Ishiguro. Il faut attendre la 37e position pour voir apparaître *Les Années* d'Annie Ernaux, seule représentante de la littérature française dans un classement très américanocentré. Pour devancer le flot de critiques qu'on allait lui adresser, le *New York Times* a dégainé dans la foulée un second classement, celui des lecteurs. Résultat : 39 livres en commun, mais une autre championne, Barbara Kingsolver et son *Demon Copperhead*, et, surtout, une addition encore plus salée pour les auteurs étrangers, notamment français, puisque aucun titre de l'Hexagone n'y est sélectionné. À quand la réponse de nos médias nationaux ? ■ **L.D.**

• À ÉCOUTER

L'IMPOSSIBLE RETOUR
D'AMÉLIE NOTHOMB
LU PAR FRANÇOISE GILLARD (AUDIOLIB)

■ **Lectrice attitrée des livres audio d'Amélie Nothomb, Françoise Gillard, actrice de la Comédie-Française, magnifie le dernier roman de l'écrivaine belge. De cet *« impossible retour »* au Japon, la comédienne amplifie encore la dimension de voyage intérieur et de récit initiatique cocasse, alors que l'on y recommande à son autrice d'*« oublier le japonais »*…**

OUTSIDE KABOUL
DE CAROLINE GILLET
SÉRIE RÉALISÉE PAR ANNA BUY (FRANCE INTER)

■ **Prix du meilleur podcast au Grand Prix des Médias de *CB News*, cette série donne la parole à Marwa et Raha, deux jeunes Afghanes, à l'heure où la situation des femmes dans leur pays ne cesse de s'aggraver. Dans la continuité du podcast immersif *Inside Kaboul*, elles évoquent également l'exil et l'expérience de l'immigration, entre rêves et désillusions.**

QUAND JE SERAI GRAND JE SERAI MUSICIEN
SÉRIE DOCUMENTAIRE
(KIDSONO STUDIO)

■ **De grands musiciens et musiciennes racontent aux enfants leurs aventures de jeunesse, avant qu'ils ne soient devenus des artistes aguerris et reconnus. Parmi eux, Laurent Garnier, Sébastien Tellier, Étienne de Crécy, mais aussi Albin de la Simone, Chilly Gonzales ou L'Impératrice livrent leurs secrets, leurs anecdotes et conseils aux générations futures.** **Christophe Rioux**

SANGMANEE/FREEPIK

GONCOURT DES LYCÉENS

Élisez jeunesse !

Avec l'annonce de la première sélection du Goncourt, on connaît désormais les prétendants au Goncourt des lycéens. Top départ d'un prix pas comme les autres.

Chaque année, dans les premiers jours de septembre, un curieux ballet médiatique se met en branle. Tour à tour, les jurys des plus grands prix littéraires défilent pour annoncer leur première sélection, une liste élargie d'auteurs pouvant prétendre à une récompense qui, en plus de la reconnaissance du milieu, leur assure de voir leur lectorat s'agrandir. Prestige oblige, le premier jury à ouvrir le bal est celui du prix Goncourt. Plus que n'importe quelle autre, cette sélection est scrutée par les auteurs de la rentrée littéraire, car, outre qu'elle est la première étape vers le graal suprême, elle ouvre grand les portes d'un autre prix, nouvel acteur fort de la course aux honneurs : le Goncourt des lycéens. Créé et organisé conjointement par la Fnac et par le ministère de l'Éducation nationale, il est même devenu, depuis sa création en 1988, l'une des récompenses les plus prescriptrices du milieu.

Les romanciers de la première sélection du Goncourt, dévoilée le 3 septembre, ont été désignés automatiquement comme les prétendants au Goncourt des lycéens. À l'exception de Gaël Faye et de Carole Martinez – le prix excluant les auteurs ayant déjà été lauréats –, ils s'apprêtent à vivre une aventure littéraire pas comme les autres. Le 25 septembre, leur œuvre sera distribuée par la Fnac dans chaque établissement et classe qui forment ce jury de la jeunesse. Du 7 au 17 octobre, les écrivains parcourront la France – Toulouse, Strasbourg, Rennes, Lyon, Aix-en-Provence et Paris – pour partir à la rencontre des 2000 lycéens qui ont lu leur roman. À l'issue de l'étude des livres, les classes élisent un délégué pour présenter leur tiercé gagnant et défendre leurs choix lors de délibérations régionales organisées le 25 novembre prochain. Chaque région choisira alors à son tour deux représentants et un nouveau tiercé de livres gagnants. Qui, de Ruben Barrouk, Maylis de Kerangal, Olivier Norek ou Abdellah Taïa, marchera dans les pas de Neige Sinno, récompensée l'année dernière pour *Triste tigre* ? Réponse le 28 novembre, à Rennes, ville où chaque année le lauréat du prix Goncourt des lycéens est annoncé. ■

Léonard Desbrières

3 QUESTIONS À...

MARIE VINGTRAS, LAURÉATE DU PRIX DU ROMAN FNAC

Deux prix en deux romans ! On peut dire que vos débuts sont réussis...
Marie Vingtras. C'est une grande joie de recevoir le prix du Roman Fnac, d'autant que c'est un prix de lecteurs et de libraires de l'enseigne. Il y a finalement une forme de continuité avec le prix des Libraires que j'ai reçu en 2022. C'est à eux que je dois mon succès. À l'été 2021, alors que *Blizzard* n'était pas encore sorti, ce sont eux qui ont manifesté les premiers enthousiasmes, eux qui ont créé l'élan qui a porté le livre. Et l'histoire s'est répétée cette année pour *Les Âmes féroces*. Je leur en suis extrêmement reconnaissante. Avoir le soutien des libraires, c'est un confort formidable pour un écrivain.

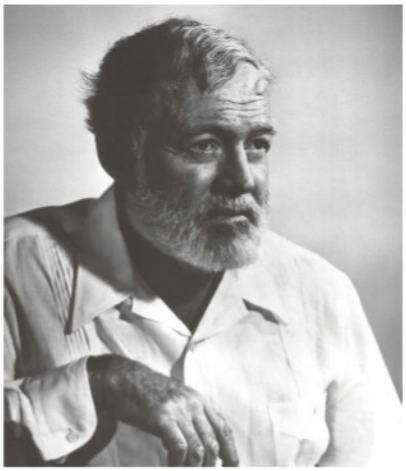
On parle souvent de l'épreuve du second roman, et c'est d'autant plus vrai quand le premier est un succès. Comment avez-vous appréhendé ce défi ?
M.V. La chance que j'ai, c'est que je commence un nouveau roman dès que le précédent est terminé. Avant même la parution du livre, je suis lancée dans une autre histoire. Donc les exemplaires vendus, les prix et les critiques ne m'impactent pas. C'est ce qui s'est passé pour *Les Âmes féroces*. J'ai eu une grande période d'insouciance, j'ai avancé sans avoir à me préoccuper de la réception de *Blizzard*. Cette période bénie n'a pas duré, mais une grosse partie du travail était déjà faite.

Les États-Unis, le côté thriller... Vous continuez à creuser votre sillon...
M.V. C'est plutôt, je crois, une question de territoire. L'idée n'est pas de faire du roman à l'américaine. L'Amérique est une terre de fiction. Si ça se passe là-bas, c'est parce que j'ai l'impression de pouvoir tout écrire.

Oui, je reprends la forme du roman choral, il y a des morts, peut-être un peu de suspense, mais je ne pense pas écrire des thrillers. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui se passe dans la tête des personnages, c'est la nature humaine. ■

Propos recueillis par L.D.

FREEPIK - PATRICE NORMAND/ÉDITIONS DE L'OLIVIER

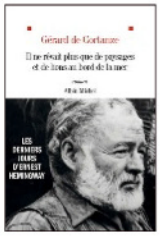


Comment Hemingway vécut-il les derniers jours de son existence ?

Le déclin du romancier américain narré par Gérard de Cortanze. Un beau roman biographique sur la tyrannie du temps qui passe.

Voir les grands hommes diminués par l'âge est d'autant plus touchant qu'ils ont été flamboyants et actifs pendant leur vie. Prenez Hemingway : après une existence sensationnelle et intense qu'ont marquée plusieurs guerres, quatre mariages, trois enfants, d'innombrables maîtresses, quantité de voyages et des milliers de pages écrites, il aborde la décennie 1960 dans un état pour le moins dégradé. Fatigué, dépressif, irascible, il ne se sent bien nulle part, ni à Cuba, où il pêche le marlin, ni en Espagne, où il effectue un ultime voyage en août 1960, ni dans sa maison de Ketchum, dans l'Idaho. « *Ses nuits étaient peuplées de fantômes* », écrit Gérard de Cortanze, grand admirateur de l'écrivain, auquel il a déjà consacré plusieurs livres – *Le Roman de Hemingway*, *Hemingway à Cuba*. Pas seulement les nuits, d'ailleurs : Hemingway a des visions, il se croit visité par des personnages issus de ses romans, et surveillé par des agents du FBI. Son délire de persécution tourne à la folie, ce qui convainc son médecin de l'expédier à la clinique Mayo, près de Rochester, dans le Minnesota, où il séjourne de longues semaines et reçoit de rudes traitements par électrochocs…

Dans *Il ne rêvait plus que de paysages et de lions au bord de la mer*, Cortanze raconte ce terrible déclin à la façon d'un roman, fidèle à la vérité mais enrichi de dialogues et de scènes imaginés. Il met notamment en lumière le rôle joué par Mary, la dernière épouse de l'écrivain : patiente, indulgente, dévouée, elle encaisse tout, les sautes d'humeur, les angoisses, les délires. Confiante dans l'aptitude d'Ernest Hemingway à écrire encore, alors que lui se croit vidé de toute sève, elle l'encourage à terminer le manuscrit de *Paris est une fête*, qu'elle publiera, à titre posthume, en 1964. ■ **Bernard Quiriny**



IL NE RÊVAIT PLUS QUE DE PAYSAGES ET DE LIONS AU BORD DE LA MER
GÉRARD DE CORTANZE
320 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

La réponse à la crise écologique se trouverait-elle chez Marx ?

Pour le philosophe Kōhei Saitō, la crise climatique ne se surmontera que par un *« communisme de décroissance »*, dont il voit les prémices dans les écrits tardifs de Karl Marx.

Plus le temps passe, plus les objectifs de la COP21 semblent compromis. L'accord de Paris de 2015 entendait limiter l'augmentation de la température moyenne de la Terre jusqu'en 2100 à moins de 1,5 degré par rapport à celle de l'ère préindustrielle. Pour cela, nos rejets de dioxyde de carbone doivent être réduits de moitié d'ici à 2030 et ramenés à zéro en 2050. La pandémie de covid y a aidé un temps, mais depuis tout est reparti comme avant…

Dans *Moins ! La décroissance est une philosophie*, le Japonais Kōhei Saitō, 37 ans, en accuse le « *mode de vie impérial* » des pays développés « *externalisant* » vers ceux du Sud leur consommation d'énergies fossiles, et la « *tyrannie* » de l'idée de croissance, inséparable, selon lui, de notre système capitaliste, avec son mantra du profit et sa priorité donnée aux valeurs-marchandises sur les valeurs d'usage. Pas plus les politiques de « *keynésianisme climatique* » pour la croissance verte ne trouvent-elles grâce à ses yeux : le « *découplage* » qu'elles supposent entre la croissance du PIB et les émissions de CO_2 n'est, écrit-il, qu'une « *illusion* ».

Éviter la catastrophe passe donc par la décroissance, qui serait la véritable « *abondance sociale* ». Le capitalisme se développe sur des « *raretés artificielles* » créées par son régime de propriété privée. Instaurer une propriété commune des ressources, suivant le dernier Marx, est pour Saitō la seule solution : un « *communisme de décroissance* ». L'optimisme de cette vision informée d'un Marx antiproductiviste, dénonçant la « *rupture du métabolisme Homme/Nature* » induite par le capitalisme, explique le succès d'un livre vendu au Japon à 500 000 exemplaires. ■ **Patrice Bollon**

MOINS ! LA DÉCROISSANCE EST UNE PHILOSOPHIE (HITOSHINSEI NO SHIHONRON)
KŌHEI SAITŌ
TRADUIT DU JAPONAIS PAR JEAN-CHRISTOPHE HELARY, 352 P., SEUIL, 23 €

AKG IMAGES - KENSHU SHINTSUBO/SEUIL

CITADELLE DE MARSEILLE

25 — 27 oct. 2024

L'Espagne à l'honneur

100 auteurs en dédicace — 40 éditeurs
50 rencontres et conférences — grande librairie
village des contes — concert-projection — bal sévillan

SALON DU LIVRE MÉTROPOLITAIN

GRATUIT
Plus d'infos

LA METROPOLE
AIX-MARSEILLE-PROVENCE

Métropole Aix-Marseille-Provence — 58 boulevard Charles Livon — 13007 MARSEILLE — Direction communication — 09/2024

DU BEAU MONDE À MOUANS-SARTOUX

La 37e édition du Festival du livre se déroulera du 4 au 6 octobre.

Cette année, le festival de Mouans-Sartoux fait le choix nécessaire de rendre hommage à celles et ceux qui émancipent le monde avec un thème fort : « Voix libres ! ». *« Le festival du livre s'affirme comme un forum des voix libres et engagées de notre monde contemporain. Pluralité, diversité, ouverture, liberté : ce 37e festival de Mouans-Sartoux sera plus vibrant que jamais »* explique sa fondatrice et commissaire, Marie-Louise Gourdon.
Du 4 au 6 octobre, 300 invités seront présents pour des rencontres, des débats, des lectures, des scènes littéraires animées, des spectacles et des concerts. Parmi les auteurs les plus attendus figurent Delphine Minoui (*Badjens*), Douglas Kennedy (*Ailleurs, chez moi*), Gilles Kepel (*Holocaustes*), Étienne Klein (*L'Éternité béante*), Émilie Frèche (*Les Amants de Lutetia*), ainsi que des auteurs de bande dessinée et jeunesse comme Guillaume Bianco (*Nunuche*), Edmond Baudouin (*Au pied des étoiles*), Susie Morgenstern (*Susie, la souris qui lit !*). L'artiste Ernest Pignon-Ernest (*La Ruée vers l'or*) et le chanteur Peter von Poehl, qui donnera un concert littéraire avec Marie Modiano autour de son roman (*L'île intérieure*, Robert Laffont), seront également de la partie. Ce week-end suspendu dans le temps est rendu possible grâce à l'enthousiasme toujours renouvelé de 300 bénévoles, parmi lesquels on compte même des chauffeurs… en 2CV. Rendez-vous le 4 octobre !

Simon Bentolila

lefestivaldulivre.fr

Lirôlac, demandez le menu !

La nouvelle édition du festival de la baie de Talloires se déroulera les 5 et 6 octobre.

Il est toujours agréable de fureter sur les rives du lac d'Annecy, un livre à la main. Mais lorsque des auteurs sont à proximité, c'est encore mieux. Ainsi, dans ce cadre ô combien convivial et agréable (par ailleurs bien connu des gastronomes), rendez-vous à Talloires pour la quatrième édition du désormais célèbre festival Lirôlac – un événement gratuit, précisons-le ! Pour ce cru 2024, une vingtaine d'auteurs seront réunis pour des rencontres et des dédicaces en plein air. Parmi les plumes invitées, on citera notamment Lydie Salvayre, Olivier Adam, Carole Martinez, Marie Vingtras, Philippe Jaenada, Claudie Gallay ou Olivier Barrot (sans oublier nos collaborateurs et auteurs Louis-Henri de La Rochefoucauld et Hubert Artus). Le délégué général du Festival de Cannes, Thierry Frémaux, évoquera les frères Lumière (quelques coulisses de la Croisette, aussi ?), et Éric Naulleau viendra parler littérature, édition, médias et politique… Quant à Stéphane Niveau, il nous révélera tout sur la vie de l'explorateur Paul-Émile Victor. Les plus jeunes seront aussi de la partie avec des ateliers, des lectures et un concours d'écriture – en association avec *Lire Magazine* –, dont le jury est présidé cette année par Miguel Bonnefoy. Ne jamais oublier que les collégiens et lycéens d'aujourd'hui seront, pour certains d'entre eux, les écrivains de demain… ■

Baptiste Liger

lirolac.fr

STRASBOURG CÉLÈBRE L'ART ET LES MOTS

C'est en cinq chapitres thématiques que Strasbourg célèbre cette année son titre de « Capitale mondiale du livre ». Alors que le troisième s'achèvera fin octobre, il réserve encore de belles surprises dont certaines se prolongeront jusqu'à la fin de l'année. Dès le 4 octobre, le festival Format(s), consacré au design et aux arts graphiques, s'ouvrira pour plusieurs semaines de rencontres, d'expositions et de conférences. À Strasbourg, ces festivités automnales investissent tous les espaces, avec notamment une découverte du fonds patrimonial de la ville à travers deux expositions : « L'odyssée du patrimoine » à la médiathèque André-Malraux et « Bibliothèques et architecture » au 5e Lieu. La gare de la cité alsacienne accueillera quant à elle une journée de dictées le 9 octobre, organisée par France Culture et SNCF gares & connexions. Les visiteurs pourront ensuite profiter d'une grande vente de livres d'occasion organisée avec Emmaüs, le 27 octobre. ■ **M.M.**

Tous les événements sont à retrouver sur : *lirenotremonde.strasbourg.eu/chapitre-3-rentree-litteraire-culturelle/*

Miss.Tic, la papesse du street art

Une rétrospective inédite rend hommage à l'artiste et poétesse française dans un lieu exceptionnel : le palais des Papes à Avignon.

« *Je voulais m'inscrire dans la mémoire de Paris.* » C'est réussi : Miss.Tic (1956-2022) est devenue une figure emblématique du street art français, comme en témoigne la magnifique rétrospective organisée par le palais des Papes à Avignon. Le monument érigé au XIVe siècle accueille ainsi les œuvres de la plasticienne et poétesse qui a investi l'espace urbain avec ses peintures exécutées à l'aide de pochoirs et d'encre aérosol, une silhouette le plus souvent accompagnée d'un aphorisme, tel « *Vagabonde du bitume, mes mots font le trottoir* ». Elle s'empare de

tous les supports : palissade en bois, mur en brique, fragment de tôle, de carton ou d'affiche, toile. Elle commence par esquisser à la mine de plomb avant de bomber ces figures de femmes indépendantes et ces formules qui font mouche à chaque fois, pour exprimer ses idées, ses désirs et ses colères, toujours avec humour et nourrie par sa passion pour les écrivains surréalistes.

Née Radhia Aounallah, l'écorchée vive éprise de liberté et de justice, aux origines tunisienne et normande, a connu un traumatisme à l'âge de 10 ans : un accident de voiture, qui a coûté la vie à sa mère, son frère et sa grand-mère. Elle a gardé un handicap à la main droite, qu'elle transcende à travers son travail éminemment politique. Au fil de la monographie, on se rend compte à quel point celle qui a choisi son pseudonyme en lisant *Les Aventures de Picsou* (la sorcière Miss Tick) a marqué son époque. Pionnière de sa discipline, elle a inventé sa propre typographie, reconnaissable entre toutes, et développé un univers foisonnant et bouleversant par ses commentaires sur la société, d'une lucidité imparable. Elle s'est illustrée dans la rue en toute illégalité, condamnée à de lourdes amendes, mais n'a jamais renoncé. Son héritage est inestimable. ■ **Gabrielle Martin**

→ **Miss.Tic. À la vie à l'amor**
Jusqu'au 5 janvier au palais des Papes d'Avignon (84). Catalogue disponible aux éditions Speciwomen, 150 p., 40 €.
palais-des-papes.com

La Lituanie à l'honneur

« Se voir en l'autre » : voilà le thème de la Saison de la Lituanie en France, du 12 septembre au 12 décembre, qui nous propose de redécouvrir les liens culturels profonds qui existent entre les deux pays.

Saviez-vous que c'est à Vilnius que naquit Romain Gary, à Vilnius que sa statue côtoie celle de Léonard Cohen, d'origine lituanienne également, à l'instar de Chaïm Soutine et O. V. de L. Milosz ? Et si la culture lituanienne était plus proche de nous que vous ne le pensiez ? La littérature française est bien connue et étudiée en Lituanie, mais l'inverse est – hélas ! – loin d'être vrai. Et l'occasion est trop belle pour être manquée : trois mois durant, toute la scène culturelle lituanienne s'invite à Paris pour une série inédite de conférences, expositions, concerts, et rencontres avec les nombreux artistes conviés.

Côté littérature, la Saison frappe fort dans les librairies françaises, qui verront fleurir plus de vingt titres classiques et contemporains – du récent succès *L'Impératrice de Pierre* de Kristina Sabaliauskaité à la première traduction des poèmes lituaniens de Jonas Mekas, en passant par la publication du *Linceul Blanc* du grand auteur Antanas Škėma. Et la rentrée littéraire française voit aussi surgir chez Stock un hommage à ce lien entre les deux pays : début septembre, Thierry Clermont publie *Vilna Tango*, promenade sensible qui capte l'atmosphère toute particulière de la vibrante capitale baltique, entre flâneries, rencontres et souvenirs.

Depuis le début de la guerre en Ukraine, la Lituanie se montre stoïque dans son opposition à Vladimir Poutine, revendiquant son attachement à l'Europe et à ses valeurs. C'est ce contexte fort qui voit s'ouvrir la Saison, dont la communication présente la culture comme un front majeur pour réaffirmer ses valeurs humanistes, cruciales dans le climat politique actuel. Un événement culturel historique, à ne manquer sous aucun prétexte. ■ **Margaux Morasso**
saisonlituanie.com

MAIRIE AVIGNON/CAUBRY

LA BRETAGNE DES ÉCRIVAINS

Aurélie Valognes, Sylvain Tesson, Marc Dugain, Laurent Gounelle...

Beaucoup d'écrivains ont noué des liens avec la Bretagne. Pourquoi ? Qu'est-ce qui les séduit ?

Retrouvez ce sujet dans le magazine *BRETONS*, le mensuel qui met en avant celles et ceux qui font la Bretagne.

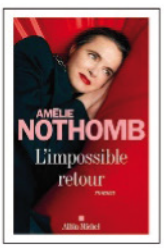
En kiosque le 27 septembre et en version numérique sur magabo.fr/bretons

SENS CRITIQUE

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

4 ✶ L'IMPOSSIBLE RETOUR
Amélie Nothomb (Albin Michel)



« *L'Impossible Retour* ne l'est pas tant que cela, et voici Amélie Nothomb de nouveau au Japon, son pays de cœur, où elle n'a cependant pas réussi à s'installer durablement. C'est un carnet de voyage que nous propose l'autrice belge, avec vue sur la nostalgie de ses séjours passés et un émerveillement teinté d'amertume. Un périple court mais intense en sensations, quelque chose qui pourrait s'intituler "Saveurs et tremblements". Très égocentré, avec une part fictive inconnue mais sans doute peu épaisse, le récit est très visuel (on imagine assez bien le documentaire qui aurait pu être tourné) et tempéré par la présence de l'amie qui l'accompagne et dont la spontanéité donne quelques couleurs à ce qui s'apparente en définitive peu à un roman. Entre Kyoto et Tokyo, en passant par Nara et le mont Fuji au loin, en train, dans le métro, à pied et dans la solitude de sa chambre d'hôtel, Amélie se pose des questions existentielles, se remémore des souvenirs, s'émeut de l'absence d'un père disparu, lit Huysmans avec délectation et, pour une fois, délaisse le champagne pour le whisky ou le thé. Quelques anecdotes plus ou moins burlesques parsèment l'intrigue qui se love paresseusement dans cette dizaine de jours passée dans ce Japon tant aimé et qui surprendra toujours. […] Une parenthèse agréable entre deux œuvres bien plus roboratives de la rentrée littéraire. *Sayonara,* Amélie, et à l'année prochaine pour un nouveau roman, qui sera moins personnel – ou pas, car après tout elle a le luxe de pouvoir écrire ce qui lui chante, assurée du succès, sauf anomalie bien improbable. » ■ **#Cinephile-doux**

2 ✶ LA FEMME DE MÉNAGE
Freida McFadden (J'ai Lu)

« Quand Millie entre au service des Winchester, c'est le début d'une nouvelle vie pour elle. Nina, sa patronne, a l'air vraiment sympa et son mari est plutôt séduisant, ce qui ne gâche rien. Mais la belle maison des Winchester cache un secret que Millie ne va pas tarder à découvrir. La première partie du livre, le récit de Millie, fait beaucoup penser à un roman d'amour, avec cette femme de ménage qui tombe amoureuse de son patron et le trouve très beau. L'autrice en fait même un peu trop, pour moi. Par contre, dès qu'on entre dans le récit de Nina, le ton change complètement, et cette partie est beaucoup plus intéressante. » ■ **#Kitou42**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 17 septembre 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Gaël Faye**	Jacaranda	Grasset	Littérature
2	**Maylis de Kerangal**	Jour de ressac	Verticales	Littérature
3	**Kamel Daoud**	Houris	Gallimard	Littérature
4	**Amélie Nothomb**	L'Impossible retour	Albin Michel	Littérature
5	**Olivier Norek**	Les Guerriers de l'hiver	Michel Lafon	Littérature
6	**Alice Zeniter**	Frapper l'épopée	Flammarion	Littérature
7	**Jérôme Ferrari**	Nord sentinelle	Actes Sud	Littérature
8	**Philippe Collin**	Le Barman du Ritz	Albin Michel	Littérature
9	**Vincent Dugomier, Benoît Ers**	Les Enfants de la résistance (t. 9)	Le Lombard	BD
10	**Olivier Guez**	Mesopotamia	Grasset	Littérature
11	**Baptiste Beaulieu, Qin Leng**	Je suis moi et personne d'autre	Les Arènes	Jeunesse
12	**Mélissa Da Costa**	Tenir debout	Albin Michel	Littérature
13	**Abel Quentin**	Cabane	L'Observatoire	Littérature
14	**Miguel Bonnefoy**	Le Rêve du jaguar	Rivages	Littérature
15	**Michael Connelly**	Mickey Haller (t. 7)	Calmann-Lévy	Polars
16	**Aurélien Bellanger**	Les Derniers Jours du Parti socialiste	Seuil	Littérature
17	**Yotam Ottolenghi, Helen Goh**	Comfort	Hachette Pratique	Pratique
18	**Sandrine Collette**	Madelaine avant l'aube	JC Lattès	Littérature
19	**Nathan Hill**	Bien-être	Gallimard	Littérature
20	**Jean-Michel Blanquer**	La Citadelle. Au cœur du gouvernement	Albin Michel	Essais
21	**Yasmina Khadra**	Cœur-d'amande	Mialet-Barrault	Littérature
22	**Philippe Jaenada**	La désinvolture est une bien belle chose	Mialet-Barrault	Littérature
23	**Clémentine Mélois**	Alors c'est bien	Gallimard	Littérature
24	**Caroline Fourest**	Le Vertige MeToo	Grasset	Essais
25	**J.-D. Morvan, A. Riffaud, D. Bertai**	Madeleine, résistante (t. 3)	Dupuis	BD
26	**Rebecca Lighieri**	Le Club des enfants perdus	P.O.L	Littérature
27	**Colm Tóibín**	Long Island	Grasset	Littérature
28	**Thomas Schlesser**	Les Yeux de Mona	Albin Michel	Littérature
29	**Alaa El Aswany**	Au soir d'Alexandrie	Actes Sud	Littérature
30	**Grégoire Bouillier**	Le Syndrome de l'Orangerie	Flammarion	Littérature
31	**Maud Ventura**	Célèbre	L'Iconoclaste	Littérature
32	**Carole Martinez**	Dors ton sommeil de brute	Gallimard	Littérature
33	**Arturo Perez-Reverte**	L'Italien	Gallimard	Littérature
34	**Yasmina Reza**	Récits de certains faits	Flammarion	Littérature
35	**Donna Leon**	Le Palais de l'infortune	Calmann-Lévy	Polars
36	**Alain Damasio**	Vallée du silicium	Seuil	Polars
37	**Collectif**	La Déferlante n° 15 - Résister en féministes	La Déferlante	Essais
38	**Philippe Boxho**	La Mort en face	Les 3 As	Essais
39	**Astrid Desbordes, Pauline Martin**	Archibald (t. 16)	Albin Michel	Jeunesse
40	**Marie Vingtras**	Les Âmes féroces	L'Olivier	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Cédric Sapin-Defour**	Son odeur après la pluie	Livre de Poche	Littérature
2	**Freida McFadden**	La Femme de ménage	J'ai Lu	Polars
3	**Gaël Faye**	Petit pays	Livre de Poche	Littérature
4	**Hélène Dorion**	Mes forêts - Bac 2024	Bruno Doucey	Littérature
5	**Marie-Hélène Lafon**	Les Sources	Livre de Poche	Littérature
6	**Panayotis Pascot**	La prochaine fois que tu mordras la poussière	Livre de Poche	Littérature
7	**Jean Anouilh**	Antigone	Petite Vermillon	Littérature
8	**Michael Connelly**	L'Étoile du désert	Livre De Poche	Polars
9	**Laurent Gaudé**	Chien 51	Babel	Littérature
10	**Gaspard Koenig**	Humus	J'ai Lu	Littérature

LAURÉATE

PRIX DU ROMAN FNAC 2024

Élu par un jury de 400 adhérents et 400 libraires

Un roman qui se lit comme un polar et dans lequel tout est parfait : la construction, les personnages, l'écriture.

Sylvie, libraire à la FNAC Nevers

Babelio Le Point LE FIGARO Les Inrockuptibles LIRE magazine pass Culture kobo by fnac fnac

Valérie Perrin

AU PAYS DES FORGERONS

Gueugnon, petite ville de Saône-et-Loire célèbre pour ses forges et son club de football, a vu grandir l'autrice de *Changer l'eau des fleurs* et se trouve aujourd'hui au cœur de son roman *Tata*. La grande écrivaine populaire nous a fait visiter cette belle cité, avant de nous ouvrir sa maison, à quelques kilomètres de là.

Parfois, un reportage est l'occasion pour son auteur de revenir sur les traces de son passé. Ainsi, se rendre à Gueugnon, en Saône-et-Loire, c'est se remémorer quelques matchs, dans l'enfance, au stade Jean-Laville, en compagnie d'un facteur originaire de cette petite ville de Bourgogne. C'est dans cette place forte du football français que nous avons rendez-vous avec Valérie Perrin. Et cela n'a rien d'un hasard. Sur le parking, on salue la romancière de *Changer l'eau des fleurs*, qui nous a réservé une surprise. De taille. En effet, quand on prononce le nom « Perrin » à Gueugnon, c'est un autre prénom qui résonne spontanément dans la tête des plus anciens : Yvan. Une véritable légende du FC Gueugnon dans les années 1970, dont les exploits en tant qu'ailier droit ont marqué les « forgerons » et qui, par la suite, a beaucoup aidé à la professionnalisation de l'équipe. Et ce héros d'origine vosgienne, qui n'est autre que le père de Valérie, nous attend non loin de là. Un collègue, en quelque sorte, puisqu'il a aussi officié comme journaliste. Nous traînons alors dans les tribunes et discutons tous ensemble des grandes heures de cette formation emblématique du foot français – en particulier de la finale victorieuse en 2000, face au PSG, en Coupe de la Ligue. « *J'ai honte, je ne connais rien au foot, mais je ressens la joie collégiale d'un but,* nous dit Valérie Perrin. *Quand on grandit à Gueugnon, on fait du sport. Je me souviens, quand j'étais jeune, il y avait un super gymnase. Les garçons faisaient pratiquement tous du foot. Moi, c'était le tennis. J'en faisais toute seule, contre un mur.* » On parlerait volontiers de « chaudron » – que les supporters de Saint-Étienne nous pardonnent –, car Gueugnon est aussi connu, donc, pour ses forges, qui fêtent leur 300e anniversaire, comme l'indiquent différentes pancartes le long de l'Arroux.

Avant de retrouver, plus tard, les parents de Valérie Perrin, on se promène avec elle dans le centre de la cité. Nous flânons entre les stands du marché, entrons dans l'église (en faisant notre signe de croix), puis remontons une rue qui se trouve au cœur de son nouveau – et remarquable – roman, *Tata*. L'autrice s'arrête devant plusieurs maisons de la rue Pasteur, l'un des lieux clés du livre, et notamment devant l'école et la demeure qui aurait pu être celle de Colette Septembre. La dame de la cordonnerie, la mémoire du FCG, l'héroïne spectrale de cette histoire foisonnante. Car quelle n'est pas la surprise d'Agnès Dugain, la nièce de Colette, lorsqu'elle reçoit un étrange coup de fil. La gendarmerie de Gueugnon l'appelle pour lui apprendre le

décès de sa tante : on a retrouvé son corps sans vie au 19, rue des Fredins. Agnès, fille d'un pianiste et d'une violoniste, grande réalisatrice souvent comparée à une Jane Campion française, est d'autant plus stupéfaite que celle qu'elle appelait « Tata » a été enterrée trois ans plus tôt ! Y a-t-il une méprise ? Un malentendu ? Qui repose au cimetière ? Qui est la dénommée Blanche ? Agnès va enquêter pour éclaircir ce mystère – et replonger dans son passé à elle, aussi, grâce à une série de cassettes enregistrées par la défunte…

HISTOIRES DE FAMILLE

On n'en dira pas plus sur le récit, sinueux, tentaculaire – mais toujours limpide pour le lecteur –, qui, au-delà de l'intrigue et des personnages, est un cri d'amour pour une ville, une région, ses décors, ses habitants. On le dit à Valérie Perrin, qui joue les guides avec de nombreuses anecdotes personnelles sur les changements de crépi, sur les volets dont les couleurs ont varié au fil du temps… Puis on se rend au restaurant le plus proche – lui aussi a bien changé avec les années –, où l'on retrouve les parents de l'écrivaine, Yvan et Francine. Sympathiques et volubiles, ils semblent touchés par le succès de Valérie au moment où l'on trinque avec nos kirs. La convivialité s'amplifie encore lorsqu'on leur parle de l'ancien président du club, Raymond Baillet, qui était un ami proche du grand-père du journaliste en train d'écrire ces lignes. Ça crée des liens, forcément. Le hasard, les histoires de famille, encore et toujours. Preuve de l'esprit décontracté de la rencontre, la discussion finit par dériver sur les qualités et les points faibles des supermarchés locaux – mais c'est une autre histoire !

Il est temps de se rendre chez Valérie Perrin, dans sa maison à elle, à quelques kilomètres de là. Nous saluons les parents de la romancière et la suivons, en voiture, le long de petites routes sur lesquelles il vaut mieux ne pas croiser une moissonneuse-batteuse. Cette jolie bâtisse restaurée, Valérie Perrin n'en était pas encore propriétaire en 2021, lorsque nous étions allés faire son portrait sur les hauteurs de Montmartre, où elle vit avec son mari, Claude Lelouch, mais elle nous en parlait déjà – grand amoureux de la Normandie, le cinéaste n'est pas bourguignon ces jours-ci, car il doit présenter son nouveau film, *Finalement*, à la Mostra de Venise. Pas de canaux vénitiens ici, mais une belle étendue d'eau servant de piscine naturelle trouve sa place en plein cœur du jardin, occupé par le maître des lieux : le grand chien Black. Rappelons que la romancière est connue pour son engagement en faveur des animaux. On la connaît comme marraine du refuge local – qui était au cœur de son précédent roman, *Trois* – et elle peut se targuer d'avoir été présente sur la liste du Parti animaliste aux élections européennes de 2019. Un petit café ne faisant jamais de mal, un détour par la cuisine s'impose. Alors qu'elle prépare les tasses, notre regard s'attarde sur un vieux piano noir, surmonté d'un tableau – « *acheté à l'émission* Affaire conclue ! » –, sur des sucettes Pierrot Gourmand, sur des pichets grenouilles et sur l'un des coussins posés sur le canapé – « *c'est le père de Claude qui l'a fait* ». Une série de petites bouteilles de Perrier vides sont posées non loin. Un élément de décoration ? « *Non, j'ai commencé à les garder et ça s'est enchaîné…* »

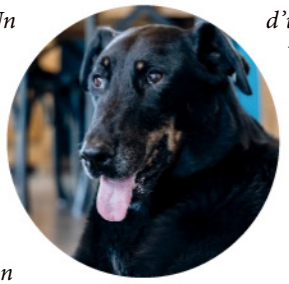
Valérie Perrin sort alors d'une armoire différents cahiers, qui font sens lorsqu'on a lu *Tata* : les fameux recueils de coupures de presse de tous les matchs du FC Gueugnon, attribués à Colette dans le roman. Une mine d'informations. « *L'histoire de ce personnage m'a quasiment été racontée par une dame que j'ai rencontrée à Gueugnon, qui faisait partie des ultras de l'équipe de foot et faisait des omelettes aux joueurs ! Moi, je me sers de la vraie vie : pourquoi aller chercher des intrigues insensées quand la vie est un terreau d'une fertilité absolue ? La vie est bien plus forte que n'importe quelle fiction.* » Mais le point de départ géographique de *Tata* se situe ailleurs : « *À l'été 2019, je suis à la piscine de L'Isle-Adam, et j'entends un petit garçon qui appelle sa tante : "Tata !"* ●●●

En haut : le stade Jean-Laville, où Yvan Perrin (à droite), le père de l'écrivaine, brilla en son temps au sein du FC Gueugnon. Ci-contre : des romans de Valérie Perrin traduits dans des dizaines de langues.

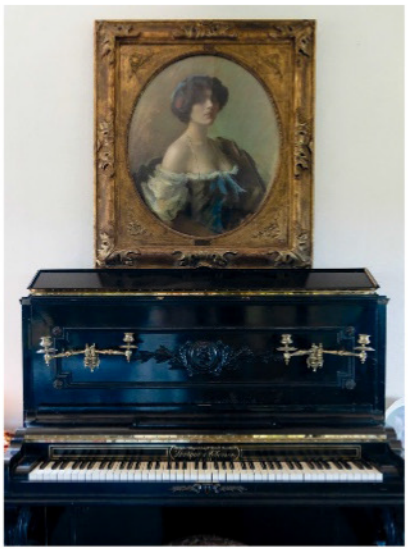
Ça m'a frappée au cœur. » Elle se rappelle aussi *Un secret* de Philippe Grimbert – qui se situe en partie là-bas – et son adaptation cinématographique. C'est ensuite que l'autrice des *Oubliés du dimanche* imagine un personnage de cordonnière : « *Les chaussures, les pas qu'on fait dans une vie, voir où ça nous amène, c'est très important. Et, moi qui aime bien avoir un point de départ qui pourrait relever du polar, j'ai été intriguée par le fait que dans les années 1980 on ait ajouté dans ces boutiques des machines à faire des clés.* » Restait à situer l'action dans le creuset de la Saône-et-Loire, qu'elle connaît si bien, à replonger dans ce bain. « *Pour cela, j'ai interrogé des gens de Gueugnon à tous les niveaux, à l'état civil, pour poser des questions sur l'identité, sur la période de l'Occupation, sur l'usine… Et sur l'odyssée du FCG, bien sûr !* » Elle avait, aussi, d'autres envies romanesques. « *Parler de ma propre enfance, et de toutes ces communautés qui sont venues travailler à Gueugnon après la guerre. Des Algériens, des Italiens, des Portugais… Je savais également qu'il y aurait une grande histoire d'amour, car cela reste ma grande passion.* » Au départ, le narrateur devait être un clin d'œil à Jean-Pierre Jeunet, qui passait ses vacances à Gueugnon. Mais une rencontre avec Agnès Jaoui a changé la donne…

« JE NE M'IMPOSE RIEN »

On prend ensuite la direction de la terrasse, qui offre un magnifique panorama sur cette campagne entre Morvan et Charolais. « *Regardez au loin, on voit une vierge. Les théories varient sur son origine. Un homme parti à la guerre ? Un berger voulant protéger son troupeau ?* » Après un petit passage par le sous-sol (qui compte de nombreux CD, livres, DVD, et intègre aussi un petit sauna), nous montons à l'étage – « *les seuls vrais gros travaux que j'ai fait faire lors de l'acquisition de la maison* ». Valérie Perrin nous fait visiter les chambres, où elle accueille ses enfants, entre autres. Là, impossible de ne pas être impressionné par tous les ouvrages de l'écrivaine, traduits dans des dizaines de langue. Rappelons qu'elle est l'une des romancières françaises contemporaines les plus traduites au monde – véritable vedette en Italie, depuis l'immense succès de *Changer l'eau des fleurs*, elle est considérée là-bas comme la Elena Ferrante française. De quoi relativiser le mépris d'une certaine presse française, la reléguant au rayon « people ». Peut-être *Tata* permettra-t-il de remettre les pendules à l'heure au sujet de sa grande maîtrise narrative et de son ambition romanesque ? Recevant nos compliments, elle répond qu'elle doit ces qualités au travail et à son expérience de scénariste. « *Je ne m'impose rien, je suis libre, et c'est très compliqué d'expliquer comment j'ai construit l'édifice. Mon fils est architecte, je ne sais pas si c'est moi qui lui ai donné ça ! Je n'ai pas une grande logique, je ne suis pas du tout mathématique, mais la structure d'une histoire, je sais qu'elle vient de mon expérience de scénariste, c'est une colonne vertébrale. J'ai tout dans la tête et, quand j'ai presque tout fini, je compose une grande frise, de 1930 à 2010, avec les dates de naissance et les événements.* »



Le salon de Valérie Perrin, habillé de noir et de blanc. En bas : dans la cuisine, un vieux piano noir, surmonté d'un tableau *« acheté à l'émission* Affaire conclue ». Ci-dessous : le chien Black, l'autre maître des lieux.



Avant de partir, un petit détour par le salon, au rez-de-chaussée, s'impose, histoire de saluer Black, tranquille sur son gros coussin. On fait alors remarquer à l'écrivaine que quelques jours avant la parution de *Tata* sortira le nouvel album d'Indochine – groupe qu'elle connaît bien, auquel elle a rendu hommage dans *Trois*. D'ailleurs, les paroles de la chanson *Le Chant des cygnes* sonnent comme un écho, certes indirect et involontaire, à son beau roman : « *Les salauds, les héroïnes/Des guerrières, des orphelines/À l'assaut des taureaux/C'est le cœur, la ville des filles.* » ■

Baptiste Liger

Photos : Sarah Morvan Vessely pour *Lire Magazine*

EXTRAIT

★★★★☆

TATA

VALÉRIE PERRIN

640 P., ALBIN MICHEL, 23,90 €

AU CAFÉ LITTÉRAIRE

STÉPHANIE HOCHET

Avec Giovanni Drogo

(*Le Désert des Tartares* de Dino Buzzati)

Cette fois-ci, je n'ai pas pu donner rendez-vous à mon personnage de roman dans un café. Je n'ai eu d'autre choix que de le rejoindre au fort Bastiani, d'où il ne sort plus. La traversée du désert fut éprouvante, mais après une journée de route j'ai distingué les parois fantastiques de la prison de Giovanni Drogo. En plissant les yeux, je voyais les murs qui se fondaient parfaitement dans la falaise, comme Buzzati le décrit dans *Le Désert des Tartares*.

Le commandant Drogo m'attend dans une vaste pièce. Après un salut rapide, il m'indique une chaise. Entre lui et moi, une simple table sur laquelle je pose mon carnet.

C'est un homme fatigué, aux cheveux gris, qui s'exprime avec une lassitude maladive.

— Giovanni Drogo, j'aimerais prendre des nouvelles de votre santé.

— Je refuse de me plaindre de mon état. Ce n'est pas une attitude militaire.

— Vous êtes arrivé ici il y a presque trente ans, je crois.

— Cela fera trente ans dans deux mois, répond-il avec tristesse, le regard perdu dans le lointain.

— À votre arrivée, vous étiez plein d'ambitions, une carrière magnifique s'offrait à vous, mais vous avez rapidement compris que ce lieu ne vous apporterait rien de tel. Pourquoi ne pas être parti ?

— J'étais un jeune ambitieux alors, comme tous les soldats qui arrivent ici. Je me suis dit que, puisque j'étais là, autant aller au bout des quatre mois nécessaires pour obtenir une ordonnance médicale qui m'aurait permis de partir. Puis les quatre mois sont devenus deux années. Alors une étrange fascination pour le désert, la lumière, ce néant sublime, m'a absorbé.

— Les ennemis venus du nord n'ont pas attaqué le fort, du moins pas encore. Pour vous, l'attente doit être une épreuve pire que le combat le plus sanglant.

— Les ennemis sont en train d'arriver. Ma patience sera bientôt récompensée.

— Je suppose que toutes ces informations sont secrètes si elles concernent la défense du pays, mais pensez-vous que ceux qu'on appelle les « Tartares » ont une chance d'envahir le nord de l'Italie ?

— Vous imaginez bien que je ne donnerai aucune information sur l'ennemi. Tout ceci est classé secret-défense.

— Je suis fascinée par votre destin. Peut-être êtes-vous le dernier des personnages contemplatifs.

— Vous faites erreur ! Je sais que ces dernières années sont le prélude à une grande bataille à laquelle je veux prendre part. Je rêve de ce grand combat depuis toujours.

— Je vous souhaite de réaliser ce grand rêve.

Je savais pourtant que Drogo ne verrait jamais les Tartares. ■

AUDREY SOVIGNET

Qui a le mieux croqué le gratin new-yorkais, nouilles comprises ? La grande Edith Wharton ! Qui a le mieux personnifié l'esprit new-yorkais ? L'impertinente Dorothy Parker, dont les sarcasmes nous font encore rire. Qui a semé des rêves de glamour new-yorkais dans les têtes des lecteurs du monde entier ? Candace Bushnell, l'autrice de *Sex and the City*. Bref, à côté du New York des romanciers, abondamment cartographié, il existe un New York des romancières, que nous sommes ravis de vous faire visiter.

NEW YORK a un visage de femme

Edith Wharton

LA POMME D'AVANT

À l'aube du XXe siècle, l'autrice du *Temps de l'innocence* a immortalisé dans ses romans un ancien monde confronté à l'essor du capitalisme. Avec un sens aigu de la satire, elle épingle l'hypocrisie de la haute société et une nouvelle caste dirigeante qui, en quelques décennies seulement, modèle New York à son image.

Quand Edith Wharton y voit le jour, en 1862, New York est encore une ville horizontale. Seules les flèches des églises percent l'horizon, dépassant à peine les *brownstones* en grès rouge de deux ou trois étages qui peuplent un centre-ville réduit à quelques rues et avenues. Mais bientôt les premiers gratte-ciel imposent leurs silhouettes verticales et font de l'ombre aux demeures traditionnelles, propriétés d'un monde ancien sur le point de disparaître. Appartenant à cette élite moribonde, Edith Wharton est la témoin privilégiée du « grand remplacement » de l'aristocratie traditionnelle par les « nouveaux riches ». Épinglant les excès et les travers de ces deux classes ennemies, ses romans brossent un portrait cruellement réaliste d'une société en passe d'être engloutie, et constituent une ressource inestimable pour quiconque cherche à se représenter le New York de l'époque.

Pourtant, la Nouvelle-Amsterdam aurait pu ne pas être le grand sujet de l'écrivaine. Si son intuition l'invite à fixer de sa plume ce qui l'entoure et qui, déjà, semble appartenir au passé, elle choisit pour décor de son premier roman, *Les Amours d'Odon et Fulvia* (1902), l'Italie de la fin du XVIIIe siècle. Il faut dire que le réalisme américain s'intéresse alors davantage à la classe ouvrière, et Wharton doute de rencontrer son lectorat en dépeignant les tourments et la frivolité de la haute société. Dans une lettre qu'il lui adresse en 1902, son ami et mentor Henry James l'invite opportunément à suivre son intuition : *« Elle est là, autour de vous. Ne passez pas à côté – l'immédiat, le réel, le nôtre, le vôtre, celui du romancier qu'il attend… Faites New York! »* Wharton s'emploie dès lors à croquer celle que l'on ne surnomme pas encore « Big Apple ». Publié en 1905, *Chez les heureux du monde*, son deuxième roman, suit la trajectoire de l'exquise Lily Bart, orpheline désargentée en quête d'un bon parti dans le New York du début du XXe siècle. Suivront *Les Beaux Mariages* (1913) et *Le Temps de l'innocence* (1920, porté à l'écran en 1993 par Martin Scorsese), remarquable fresque – qui vaudra à l'écrivaine un prix Pulitzer – dans laquelle Wharton décortique avec la précision d'une entomologiste une grande bourgeoisie confrontée au déclassement social.

AU ROYAUME DU PROFIT

Épicentre de la modernité américaine, New York voit alors sa population augmenter de manière exponentielle, passant de 200 000 habitants au début des années 1830 à 2,5 millions en 1890. Wall Street se développe et fait émerger une caste nouvelle d'hommes d'affaires et de financiers. Avec la seconde révolution industrielle, un nouvel ordre économique se dessine, •••

FREEPIK - COURTESY OF THE BEINECKE RARE BOOK & MANUSCRIPT LIBRARY, YALE UNIVERSITY.

Le Temps de l'innocence **d'Edith Wharton, adapté au cinéma par Martin Scorsese, avec Winona Ryder.**

propulsant sur le devant de la scène des *tycoons* (ou « magnats ») qui tirent profit de l'industrialisation galopante du pays pour bâtir leur empire. Au lendemain de la guerre de Sécession, le Gilded Age (« l'âge doré », également appelé « l'âge du toc ») observe une croissance effrénée du chemin de fer, des banques, des usines, des mines et des gisements de pétrole, coïncidant avec l'explosion de la productivité agricole et l'arrivée massive d'immigrants. D'une société essentiellement rurale, l'Amérique se transforme en royaume du profit et de l'argent, valeurs étrangères à l'élite traditionnelle à laquelle appartient Wharton. Vivant de ses rentes et de ses revenus immobiliers, la bonne société tire sa légitimité de ses racines anciennes et semble atteinte, comme l'autrice le dénonce, *« sinon d'une inertie, du moins de l'indifférence pour tout ce qui ne concernait pas les affaires et les histoires familiales »*. Le contraste entre l'atmosphère feutrée des salons de l'ancienne élite et l'insatiable appétit des nouveaux rois du pétrole est abyssal, et le combat se révèle bientôt inégal.

Marquant la fin officielle de la « frontière » américaine et de la conquête de l'Ouest, les années 1890 sont également témoins de « l'appel de la côte Atlantique », une ruée vers l'or inversée qui voit des pionniers ayant fait fortune à l'Ouest partir à l'assaut de New York, dans l'espoir d'intégrer ses hautes sphères. Wharton, qui voit en eux des *« envahisseurs »*, fait néanmoins preuve de curiosité pour les valeurs nouvelles qu'ils véhiculent. Sous leur impulsion, le visage de la ville se transforme. Animés d'un idéal philanthropique, ils entreprennent de rénover des bâtiments publics, comme la gare de Grand Central, et de faire construire des musées et des universités.

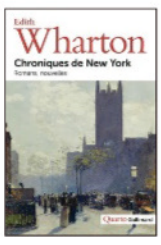
UN THÉÂTRE DE LA CRUAUTÉ

De nouveaux quartiers sortent de terre, affublés de maisons privées d'un goût parfois douteux, dont les tenants de l'ordre ancien se moquent sous la plume de Wharton. Ainsi, dans *Chez les heureux du monde*, Selden et Van Alstyne remarquent-ils en descendant la Cinquième Avenue, à propos de la maison Greiner : *« Un échelon typique de l'échelle sociale !… L'homme qui l'a bâtie sortait d'un milieu où l'on pose tous les plats à la fois sur la table. Sa façade est un menu complet d'architecture : s'il avait omis un seul style, ses amis auraient pu penser que l'argent avait manqué »*, puis, à propos de la propriété des Wellington Bry : *« Ça, c'est le stade suivant : le désir de montrer qu'on a été en Europe, et qu'on a un idéal… Je suis sûre que Mrs. Bry considère sa maison comme une copie de Trianon : en Amérique, toute maison de marbre à mobilier doré est censée être une copie de Trianon… »*

Définis par les lieux qu'ils fréquentent et ceux dans lesquels ils résident, les personnages d'Edith Wharton semblent prisonniers d'une cartographie soumise à des codes précis et immuables. Dans *Le Temps de l'innocence*, le déclassement social d'Ellen Olenska, dont le divorce est inacceptable aux yeux de sa famille, est accentué par son exil dans une petite maison du quartier des artistes, bien au-delà de la Cinquième Avenue où les *happy few* se doivent d'habiter. Refusant de céder aux exigences de son clan, la comtesse Olenska est marginalisée. Observant son milieu d'origine avec un regard acéré, Wharton en révèle le grotesque, l'hypocrisie mais aussi l'ingénuité face à une nouvelle caste conquérante sur le point de la supplanter. Obsédée par l'idée de tenir à distance les *« envahisseurs »*, l'ancienne élite exerce une surveillance tyrannique sur chacun de ses membres. *« Le New York des beaux quartiers auquel s'attache Edith Wharton se fait alors le théâtre d'une cruauté qui, pour tamisée qu'elle soit, n'en est pas moins fatale à celles et ceux qui ne savent adopter les règles du jeu social : on y donne volontiers la mort "sans effusion de sang" et on y craint davantage le scandale que la maladie »*, commente Anne Ullmo, professeure de littérature américaine à l'université de Tours, dans sa préface au recueil *Chroniques de New York*. *« Forme particulièrement aboutie de contrôle social, la surveillance collective est d'autant plus efficace qu'elle favorise l'autodiscipline dans la mesure où nul ne sait si et quand il est observé. Avec ses codes aussi tacites pour l'initié qu'opaques pour celui qui y est étranger, l'éducation des membres de la haute société relève d'une logique de contrainte qui s'applique aux corps comme aux esprits. Dans un tel contexte, on ne s'étonnera guère de la mise au ban de celles et ceux qui transgressent la "coutume du pays". »*

Bien plus qu'une ville de naissance, New York devient la source d'inspiration d'une œuvre qui aura su la saisir dans toute sa complexité, à une période aussi transitoire qu'essentielle dans son histoire. S'emparant, comme Henry James l'y avait invitée, du *« matériau à portée de main »*, Edith Wharton en a collecté, comme elle l'écrit dans son autobiographie, *« les plus petits fragments »*, et sans doute les plus précieux, pour se faire une idée de cet « âge doré » à jamais perdu. ■

Laëtitia Favro



CHRONIQUES DE NEW YORK
EDITH WHARTON
1280 P., GALLIMARD/QUARTO, 36 €

ALBUM/COLUMBIA PICTURES/PHILLIP CARUSO/AKG IMAGES

Dorothy Parker

MANHATTAN SANS MODÉRATION

Retour sur l'existence mouvementée de « Dottie », une New-Yorkaise pur malt qui aura été la meilleure ambassadrice de sa ville préférée.

Pour raconter cette histoire, armons-nous de quelques verres de Dorothy Parker American Gin, authentique marque reconnue d'utilité publique, ainsi nommée en hommage à la plus nécessaire des belles âmes new-yorkaises. Naître Rothschild ne vous garantit pas la fortune de l'humour, du talent, et ne vous prémunit pas non plus contre la déveine et une certaine dèche. Arrivée deux mois avant terme, le 22 août 1893, d'un père juif et d'une mère d'origine écossaise dans la cité balnéaire de Long Branch, sur la côte du New Jersey, « Dottie » Rothschild n'en reste pas moins une New-Yorkaise pur malt, bien qu'elle m'ait toujours paru comme le mélange idéal entre Françoise Sagan et la Britannique Jean Rhys. Françoise Sagan pour sa cruelle franchise – ne m'avait-elle pas confié un jour: « *Patrick Modiano, c'est rien du tout* »? Jean Rhys pour l'élégant désespoir admis comme une seconde nature. La maison où Dorothy Parker passe ses premières années est située non loin d'Amsterdam Avenue et de West 73rd Street. Elle élit domicile, le succès aidant, du côté de l'East Side, au 28 East 63rd Street, dans un appartement où elle écrira certaines de ses meilleures nouvelles, toutes imprégnées de l'atmosphère vitaminée de sa ville préférée. Voici ce qu'elle en dit: « *Je prends tout ce qui touche à New York d'une façon très personnelle. Je suis d'une tendresse quelque peu ennuyeuse à ce sujet. Un cordon d'argent m'attache étroitement à ma ville.* » Pour tenter de dénouer ce mystérieux « *cordon d'argent* », un conseil d'ami: la lecture de *A Journey into Dorothy Parker's New York* (non traduit), le guide de Kevin C. Fitzpatrick recensant une centaine de lieux associés à la reine du « *wit* », cet esprit mordant anglo-saxon peu accessible aux Français. Cas unique en littérature, Dorothy a façonné la légende de sa ville. Grâce à elle, ses fans connaissent Manhattan par cœur (ou Parker). « *Le problème à New York,* écrivait-elle en 1928, *est que l'on y trouve toujours un peu plus que ce que l'on espérait. Chaque jour, là-bas, est définitivement un nouveau jour.* »

AVEC SES CAMARADES DE LA GRAPPE ET DES BONS MOTS

Devenue une critique littéraire et théâtrale aussi renommée que vacharde, « *d'aussi chaleureuse compagnie qu'une infirmière de nuit* », et une femme de lettres fêtée, Dottie ne se prive jamais de donner son avis sur la Grosse Pomme, bien que nombre de pépins lui resteront en travers de la gorge: un premier mari qui lui légua son nom de famille, alcoolique et suicidé, elle-même « *marchant main dans la main avec la tristesse* », échappant de peu au grand plongeon à trois reprises par ouverture bricolée des veines, four à gaz et autres cocktails chimiques. Teflon Parker.

Mais une adresse reste à jamais attachée à « DP »: l'Algonquin – surnommé le « Gonk » –, un hôtel proche de Times Square et du *New Yorker* où elle va longtemps sévir. C'est dans ce lieu que l'écrivaine s'assoit six après-midi par semaine en compagnie de ses camarades de la grappe et des bons mots, tous membres de l'autoproclamé « Cercle vicieux », parmi lesquels quelques plumes assassines de haut vol telles que les chers Robert Benchley et Robert Sherwood. Trahison suprême: Dottie passe à l'ennemi de la côte Ouest, dans les années 1930, en gagnant Hollywood. Il faut bien vivre. Pendant une quinzaine d'années, alors qu'elle est devenue une scénariste en vue à Los Angeles, Dorothy Parker n'a plus d'adresse à New York. Elle y revient dans les années 1950 pour *The Ladies of the Corridor*, la pièce qu'elle a écrite avec un certain Arnaud d'Usseau. Elle séjourne au Plaza Hotel (d'où elle avait été virée de *Vanity Fair* pendant un déjeuner, des décennies plus tôt, rejoignant selon ses mots « *la cohorte des Grands Chômeurs* ») et au Volney, au 23 East 74th Street, une résidence hôtelière à son service vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

Après le suicide – décidément – de son second mari, en Californie, en 1963, Dorothy Parker retourne vivre au Volney, où elle meurt d'une crise cardiaque le 7 juin 1967. Pour des raisons trop complexes à expliquer ici, l'enterrement attendra. Les cendres ont enfin rejoint en 2020 le cimetière de Woodlawn, dans le Bronx. « *New York is my destination* », chante Suzanne Vega dans un album hommage à Carson McCullers. New York Terminus. Dorothy approuve. ■

Fabrice Gaignault

LIBRARY OF CONGRESS - PEXELS

Vue de Harlem, à New York.

Regards de femmes noires

ENTRE LES OMBRES ET LA LUMIÈRE

Avec Louise Meriwether, Maya Angelou et d'autres, la ville se révèle tour à tour excitante et cruelle, singulièrement en son quartier de Harlem.

En octobre 2023, Louise Meriwether mourait à l'âge de 100 ans. Contemporaine de Maya Angelou et de Toni Morrison, elle avait été traduite pour la première fois en France, quelques mois plus tôt, avec *Papa courait les paris*. Son roman d'inspiration autobiographique, paru en 1970 aux États-Unis, est considéré outre-Atlantique comme un classique. Il donne la parole à Francie, 12 ans, qui habite avec sa famille à Harlem. À l'été 1934, les appartements sont infestés de punaises de lit, les voisins se prêtent du sucre par la fenêtre, les vieux jouent au whist en buvant du gin et les gamins sautent à la corde le ventre vide, tandis que retentissent les sirènes des forces de l'ordre dépêchées pour éteindre les émeutes.

Espiègle et rêveuse, Francie arpente ce quartier qu'elle aime autant qu'elle voudrait le fuir. Le danger est partout – même au cinéma et à la boucherie, où des hommes tentent de la tripoter. Irréductible optimiste, le père de Francie gagne chichement sa vie en récoltant les paris, tandis que sa mère s'échine en ménages. Francie ne rate rien des inégalités, de la violence, ou de la générosité, dans son quartier. Elle redonne tout d'un bloc dans cette chronique intime de Harlem pendant la Grande Dépression.

Célébré outre-Atlantique et méconnu en France, l'ouvrage a été préfacé par James Baldwin. L'auteur de *La Chambre de Giovanni* y a reconnu l'enfance à Harlem qu'il a vécue à la même époque. Mais cette reconnaissance ne doit pas masquer une réalité : *Papa courait les paris* est un livre rare. Aux côtés de Richard Wright, Ralph Ellison ou Langston Hughes, les artistes femmes noires sont pourtant nombreuses dans le mouvement de la Renaissance de Harlem. Mais peu ont écrit sur New York ; la plupart ont ancré leurs romans dans le Sud profond dont elles venaient. Telles Zora Neale Hurston (1891-1960), dont le chef-d'œuvre *Mais leurs yeux dardaient sur Dieu* se situe en Floride, ou Dorothy West (1907-1998), connue pour *Le Mariage*, organisé dans la très chic île de Martha's Vineyard, où elle passait ses étés au sein de la bourgeoisie noire. Ou encore la Prix Nobel de littérature Toni Morrison, qui passa l'essentiel de sa vie dans l'État de New York, mais dont l'œuvre s'ancre dans le Sud de ses origines – à l'exception de *Jazz*, drame amoureux qui saisit le moment où, dans les années 1920, des milliers d'Afro-Américains quittent le Sud pour Harlem. Le quartier bruit alors de mille sons, de mille voix, d'une nouvelle façon d'être, d'une nouvelle langue, et la prose de Morrison décrit Harlem en suivant les lignes de sa partition et non de son architecture. En haut, *« les jeunes gens sur les toits changeaient d'air ; crachaient et tripotaient un peu leur embouchure, et quand ils la remettaient et gonflaient les joues, c'était juste comme la lumière de cette journée, pur et fort et genre aimable »*. Devant, *« des aveugles bourdonnent et chantonnent dans la douceur de l'air, en avançant à petits pas sur l'allée. Ils ne veulent pas voisiner ou rivaliser avec les vieux pépés qui se postent au milieu du bloc pour jouer sur une guitare à six cordes »*. À l'intérieur des appartements s'organisent des *rent parties*, des fêtes dont les frais d'entrée permettent de payer le loyer. *« La pièce est bondée. Les hommes grognent de satisfaction, les femmes vibrent d'impatience. La musique se plie, tombe à genoux pour mieux les englober, les pousser à vivre un peu, pourquoi pas vous ? puisque c'est le truc que vous attendiez. »*

LE LIEU DE TOUS LES POSSIBLES

Trente ans plus tard, Maya Angelou (1928-2014) situe le quatrième tome de son autobiographie à New York. Elle y raconte son arrivée à Harlem en 1957 avec son fils Guy. Décidée à devenir écrivaine, elle rencontre James Baldwin, qui l'encourage à écrire, ainsi que Billie Holiday, Malcolm X et Martin Luther King. New York y apparaît comme le lieu de tous les possibles, où l'on s'installe pour trouver sa voie, devenir quelqu'un.

Une génération plus tard, New York conserve cette aura. Jacqueline Woodson a intitulé son roman paru en 2016, *Un autre Brooklyn*, en hommage à Baldwin, non sans nostalgie. En effet, l'auteur d'*Un autre pays* et de *Harlem Quartet* hante les quatre adolescentes du roman. Mais leur quartier,

MOMOS/WIKIPÉDIA

Bushwick, dans le nord de Brooklyn, naguère réputé pour sa criminalité, s'est gentrifié. La narratrice, de retour vingt ans plus tard, ne retrouve plus sa population métissée, mêlant Latinos, Italo-, Irlando- et Afro-Américains.

Moins nostalgique, Zakiya Dalila Harris livre avec *Black Girl* (2022) un portrait au vitriol de l'édition à New York, gangrenée par le racisme. Pour l'héroïne, Nella Rogers, la chute intervient avec l'arrivée dans la prestigieuse maison d'une autre collaboratrice noire. Coiffée de dreadlocks, fière de sa couleur de peau et le verbe haut, Hazel incarne celle que Nella n'ose pas être. Elle pioche aussi dans l'héritage de la Renaissance de Harlem et du mouvement pour les droits civiques, et se sert de ce passé mythique sans se soucier de manquer d'authenticité. Comme si New York n'était qu'un jeu de massacre dont on ne peut sortir gagnant qu'en jouant son rôle à fond.

Dernièrement, c'est chez une écrivaine camerounaise qu'on a lu la description la plus cinglante et vraie de Manhattan. Avec *Voici venir les rêveurs* (2016), Imbolo Mbue signe un roman qui interroge, au cœur de la crise de 2008, l'emprise du mirage américain sur les immigrés comme sur les nantis. Elle nous entraîne à travers les couches de cette ville millefeuille, des restaurants de Harlem, où les immigrés africains se retrouvent autour d'une soupe au piment, aux appartements avec vue de l'Upper East Side. Dans les rues de Harlem, on parle désormais aussi bien l'anglais que le camfranglais, l'argot syncrétique des villes camerounaises. Manhattan en son septentrion n'a pas fini de se renouveler et d'inspirer les romancières, d'Amérique et d'ailleurs. ■ **Gladys Marivat**

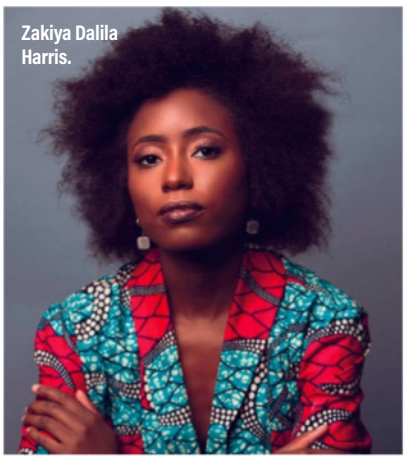
NOSTALGIES NEW-YORKAISES

Le grand sujet du roman new-yorkais demeure l'innocence brisée par un monde qui change. Siri Hustvedt et Sigrid Nunez le prouvent.

Comme l'a révélé Baudelaire, la forme d'une ville change plus vite que le cœur des mortels – et c'est particulièrement vrai pour New York, où se font et se défont les tendances, suscitant mille nostalgies, qui viennent imprégner bien des romans. Ainsi *Tout ce que j'aimais*, roman paru en 2003, qui fit connaître Siri Hustvedt au grand public. La rencontre de deux couples d'artistes dans le New York du milieu des années 1970 – celui-là même que décrit Don DeLillo dans *Great Jones Street*. Une ville faite pour y croire qu'on peut vivre de son art sans être pauvre, fonder une famille en restant pleinement artiste. Le destin se chargera de leur prouver le contraire, quand les deux couples voient plonger leurs fils respectifs. L'un meurt tragiquement, l'autre se perd dans les milieux toxicomanes et finit par devenir la négation de « *tout ce qu'ils* [ses parents] *aimaient* ». Cette génération née dans les années 1950 ne veut pas voir le monde postmoderne, égoïste, mercantile, qu'elle a créé. Siri Hustvedt fait le point sur cette innocence, le grand sujet du roman américain, jetant des ponts entre psychiatrie et art, jusqu'à nous donner le vertige. Oui, parfois les rêveurs sont coupables.

CHANGEMENTS SOCIÉTAUX

Situé vingt ans plus tard, *L'Ami* de Sigrid Nunez (2019) commence lorsqu'une femme recueille le molosse d'un ami écrivain qui vient de se suicider, consterné par les changements sociétaux qu'il observait et par le déclin de sa propre réputation (« *Voilà, c'est juste un mâle blanc mort de plus* »). Le texte mêle commentaires vagabonds sur Rielke, Wittgenstein et les chiens, observations puissantes sur le deuil et nostalgie sans illusions pour le New York d'avant, où certes les professeurs se permettaient d'appeler leurs étudiantes « *darling* » et considéraient que les séduire faisait partie du boulot, mais où les aspirants écrivains n'auraient jamais prononcé des phrases telles que « *Je n'ai pas envie de lire ce que les autres écrivent, je veux que les autres lisent ce que j'écris* ». Pour autant, Sigrid Nunez n'est ni passéiste ni conservatrice : elle prend la mesure du temps qui passe, déchirant les rêves et brisant les cœurs de ceux qui y ont cru. ■ **G.M.**



Zakiya Dalila Harris.

Street art à New York dans les années 1970.

NICOLE MONDESTIN/CALMANN-LÉVY - DR

Kristin Davis, Sarah Jessica Parker, Cynthia Nixon et Kim Cattrall, les actrices de la série *Sex and the City.*

PHOTO12 VIA AFP

Du roman à l'écran

UN STYLE « CHICK » ET CHOC

Entre romances rocambolesques et parcours professionnels ultra-glamour, la ville qui ne dort jamais est le vivier d'une tradition littéraire féminine qui a engendré de nombreux best-sellers portés au cinéma et à la télévision.

Depuis les années 1990, New York s'est imposé comme le sanctuaire incontournable des grands romans de *chick lit* – ce que l'on peut traduire par « littérature pour femmes ». Un genre fécond, porté par la comédie romantique, et majoritairement destiné à un public féminin de toutes les générations. S'il est moins en vogue actuellement, il a connu un indéniable âge d'or, propulsant de nombreux best-sellers qui seront adaptés par la suite pour le grand écran ou en séries télévisées. Beaucoup de ces romans font aujourd'hui partie intégrante de la pop culture contemporaine. New York, qui expose l'image emblématique de l'American Dream, se prête parfaitement à ces intrigues : l'héroïne type part à la conquête de la grande ville pour réaliser ses ambitions professionnelles au cœur d'un milieu qui lui donne bien souvent du fil à retordre. Outre les défis ubuesques à relever, le thème de la quête de soi gravite régulièrement en arrière-plan. Au fil des péripéties, l'amour s'invite toujours dans le tableau général, apportant son lot d'obstacles. Et, malgré les situations les plus absurdes, l'humour reste omniprésent, la légèreté demeurant le maître mot de ce genre littéraire.

Le Diable s'habille en Prada, roman de Lauren Weisberger (2003), se classe comme son plus grand succès, qui deviendra par la suite un classique incontesté de la *chick lit*. La critique a rapidement salué son adaptation au cinéma par David Frankel, avec Anne Hathaway et Meryl Streep en têtes d'affiche. Andy, la protagoniste, rêve de devenir journaliste. Elle décroche un emploi d'assistante personnelle pour Miranda Priestly, la rédactrice en chef

INCONTOURNABLE, *SEX AND THE CITY* DE CANDACE BUSHNELL OFFRE UN REGARD SATIRIQUE SUR LA VIE DES FEMMES CÉLIBATAIRES DANS LE NEW YORK DES ANNÉES 1990

d'un grand magazine de mode. La relation entre les deux femmes vire au cauchemar lorsque Miranda lui impose toutes sortes de tâches particulièrement ingrates. Placer son intrigue au cœur d'un milieu professionnel créatif et exigeant fait aujourd'hui partie intégrante de l'image de New York comme épicentre de l'ambition en solitaire.

LUXE, GLAMOUR ET PLUMES ACÉRÉES

Ce thème a inspiré également l'écrivaine Camille Perri pour son roman *Les Assistantes* (2017). Le personnage de Tina, d'un naturel plutôt timide, se laisse marcher sur les pieds depuis plusieurs années par son directeur. Il profite allègrement de sa discrétion en la contraignant à des tâches de subalterne. Alors que son prêt étudiant nécessiterait de meilleures rentrées d'argent, une erreur comptable lui donne la possibilité de changer de vie du tout au tout, à une condition : qu'elle brise les règles hiérarchiques. C'est dans cette nuance ténue que New York impose toute sa latitude : libre à chacun de prendre des risques, la ville qui ne dort jamais le permet plus qu'aucune autre. Les autrices ont ainsi trouvé un terrain fertile pour traiter le dépassement de soi, et captivent invariablement par les rebondissements humoristiques et dramatiques découlant des décisions prises.

Malgré la tonalité joviale de ces livres, nombreuses sont les écrivaines à avoir posé à travers leurs lignes un regard acéré sur la société consumériste américaine. New York, lieu incontournable de la mode, du luxe, des restaurants glamour et des bars branchés, se démarque par son aura unique, et tout y est à la portée de celui ou celle dont le pécule est considérable. Certaines autrices s'en emparent brillamment pour construire leur intrigue. *Blonde attitude* (2005), le premier roman de la journaliste mode et écrivaine Plum Sykes, ausculte le monde très fermé de la jet-set. Son héroïne, Julie Bergdorf, est une riche héritière adulée qui ne louperait pour rien au monde une soirée mondaine. Seule ombre au tableau : la jeune femme est célibataire, une faute impardonnable dans un milieu où prévaut l'apparence. En s'inspirant probablement de figures comme Paris Hilton, Plum Sykes ouvre les vannes d'un monde dans lequel rester soi-même est un « fashion faux pas ». L'amour est sacrifié sur l'autel des apparences, au profit du partenaire qui fera bonne figure en société, ou sur la couverture des tabloïds. De vanités en vanités, l'écrivaine d'origine britannique tourne finement son personnage en ridicule. Les potins, quant à eux, sont également indissociables du microcosme fortuné de la ville. Serena, Blair, Nate, Dan ou encore Jenny sont autant de personnages qui ont canalisé l'attention des spectateurs de la série télévisée *Gossip Girl* entre 2007 et 2012. Les romans de Cecily von Ziegesar, qui ont inspiré le programme, mettent en scène un groupe d'adolescents issus de l'élite new-yorkaise. Entre scandales et soirées incroyables, cette jeunesse dorée est décortiquée par une narratrice anonyme tenant un blog dont le nom est celui des livres et de la série. Avec beaucoup de cynisme, sa voix met en lumière toutes les inégalités sociales et les privilèges de cette frange de la population.

Aujourd'hui, ce genre littéraire souffle le chaud et le froid. D'une part, il est salué pour sa contribution au féminisme dans le roman populaire : le protagoniste est toujours une femme, évoluant seule vers l'accomplissement de ses aspirations personnelles et professionnelles. D'autre part, certaines critiques lui reprochent une vision rétrograde, où les choix des personnages féminins seraient trop influencés par les attentes masculines et les normes de beauté du milieu new-yorkais, des clichés qui semblent aller à l'encontre d'une véritable émancipation féminine. Néanmoins, certains romans de *chick lit* ont, dès le départ, mis la question du désir féminin sur la table, sans tabou. Incontournable, *Sex and the City* de Candace Bushnell offre un regard satirique sur la vie des femmes célibataires dans le New York des années 1990. Inspirés d'une colonne que l'écrivaine tenait au *New York Observer*, ses personnages féminins cassent les conventions et redéfinissent la perception du désir en milieu urbain. Elles incarnent les fondements de la femme moderne, tout en apportant un style littéraire journalistique qui restitue de manière réaliste l'environnement dans lequel elles évoluent. Perçu comme un texte fondateur de la *chick lit*, *Sex and the City* a ouvert la porte au fantasme new-yorkais sous toutes ses facettes.

Casey McQuiston, autrice de *One Last Stop*.

SYLVIE ROSOKOFF

DES CODES EN MUTATION

Le mythe new-yorkais semblait avoir atteint ses limites, laissant penser que le meilleur de la littérature féminine avait été exploré, et qu'il serait difficile de créer dans ce paysage nostalgique d'autres personnages aussi attachants – ou détestables – que Carrie Bradshaw et Serena van der Woodsen. Certaines autrices ont voulu toutefois donner un nouveau souffle à ce phénomène, malgré l'émergence de la *new romance* qui partage certains codes narratifs. Avec un texte inclusif et un mélange des genres, le personnage féminin de *One Last Stop*, l'un des grands succès de Casey McQuiston, tombe sous le charme, dans le métro, d'une autre femme… bloquée dans le temps depuis les années 1970. De la science-fiction au milieu queer new-yorkais, l'écrivaine propose une immersion différente, tout en préservant le jus des best-sellers. De son côté, Zaina Arafat, écrivaine palestino-américaine, intègre la question de l'exil dans la *chick lit*, offrant une perspective différente sur l'arrivée à New York, mais aussi sur le décalage culturel. Cette mutation de genre promet d'autres intrigues qui semblent faire de la Grosse Pomme une source inépuisable pour décortiquer les rapports humains ou les dynamiques sociales avec une inimitable légèreté. Tout un exercice ! ■ **Marie Jouvin**

Susan, Joan et Fran

LES ICÔNES DE LA CÔTE

Qu'elles soient new-yorkaises d'origine ou d'adoption, Susan Sontag, Joan Didion et Fran Lebowitz incarnent le versant littéraire de la contre-culture qui dans les années 1960 embrasa la ville, épicentre d'un esprit de liberté qui a fait long feu.

SUSAN SONTAG
PIONNIÈRE LGBT

Susan Rosenblatt est née le 16 janvier 1933, à Manhattan, de parents juifs laïcs. Elle grandit dans un quartier cossu de Long Island, dans le sud de Big Apple, loin du centre-ville. Le New York de la petite Susan est d'un ennui mortel. Son enfance est solitaire : « *absolument désertique* », confie-t-elle dans une interview. Ses parents passent le plus clair de leur temps en Chine, où son père, Jack, négocie des fourrures. La fillette est traînée de squares en parcs par une *nanny* dépressive et analphabète. Quand, à 5 ans, elle apprend la mort de son père, elle fait sa première crise d'asthme. La famille déménage à Miami, puis à Tucson, puis en Californie, où la surdouée Susan, qui ne fait que lire et qui a pris le patronyme Sontag depuis le mariage de sa mère avec un officier de l'armée, entre à l'université. Elle n'a que 15 ans ; elle y découvre son homosexualité, se marie à 17 ans, accouche d'un fils, divorce à 25 ans. Après un doctorat à Harvard, elle enseigne à Oxford, puis à Paris.

Elle reviendra vivre dans sa ville natale, avec l'écrivaine María Irene Fornés, à l'âge de 26 ans. Le New York de la jeune femme, devenue professeure dans la prestigieuse université Columbia, n'a plus rien à voir avec celui de son enfance : ses *Notes on Camp* (1964), un manifeste esthétique définissant le bon et le mauvais goût en art, ont fait sensation dans le milieu de la contre-culture new-yorkaise. Promue théoricienne LGBT et intellectuelle lesbienne pop, elle s'est installée dans le très chic quartier de Chelsea, au cœur de Manhattan. Elle y fréquente Leonard Bernstein, William Styron ou Jackie Kennedy. Devenue égérie de l'avant-garde, elle entame une liaison avec le peintre homosexuel Jasper Johns, qui lui présente John Cage, Merce Cunningham et Robert Rauschenberg. Amie de Lou Reed, elle fréquente la Factory d'Andy Warhol, qui veut imposer en art le style *camp* et qui la filme sous toutes les coutures. Vient l'époque où son discours politique – un temps résolument « *anti-impérialisme américain* » – s'édulcore. À un rassemblement à New York en soutien à Solidarność, en 1982, elle fait scandale en déclarant que « *les gens de gauche ont* […] *raconté beaucoup de mensonges* ». Compagne, à la fin de sa vie, d'Annie Leibovitz, la photographe des stars et des présidents, elle meurt à l'hôpital Sloane Kettering de New York en 2004.

JOAN DIDION
REINE DU GLAMOUR BRANCHÉ

Quand Joan Didion, née en 1934 de parents californiens aisés, voit Big Apple pour la première fois, elle a 20 ans : « *C'était l'été, je débarquais de Sacramento d'un DC-7 et la robe que je portais ne m'apparut plus du tout à la mode* », écrit-elle avec humour dans son essai *Slouching Towards Bethlehem* (1968). Diplômée de Berkeley, elle pense y rester six mois, s'y enkyste huit ans, squattant chez des amis de ses parents, arpentant « *comme dans un rêve* »

JESSE NEMEROFSKY/ZUMAPRESS/BRIDGEMAN IMAGES - SDP

le délabré Harlem, l'Upper East Side chic, le Greenwich Village branché. Tombée amoureuse de cette ville où tout est possible, jurant d'y faire sa vie, elle entame une carrière de journaliste pour le magazine *Vogue* tout en écrivant son premier roman, *Une saison de nuits* (*Run River*, 1963), qui n'a aucun succès. Elle repart alors vers sa Californie natale, où elle scénarise pour Hollywood et écrit pour *Life* et *Esquire* la chronique déjantée de la contre-culture hippie des années 1960. C'est le début de la gloire. Directs et crus, rédigés à la première personne du singulier, ses articles sont comparés à ceux de Hunter S. Thompson ou Tom Wolfe, les papes de ce qu'on appelle alors le « nouveau journalisme ».

Mariée à l'écrivain et journaliste John Gregory Dunne, avec qui elle forme un couple furieusement glamour, elle partage dès lors son temps entre le Hollywood des stars et le New York des riches, emménageant dans une suite de l'Upper East Side de Manhattan. Au début des années 2000, elle publie un recueil prémonitoire, *Political Fictions*, qui décrit la classe politique hors

sol et opulente qui règne à New York et, plus largement, aux États-Unis. Ironie du sort : un an après sa mort, le 23 décembre 2021, à l'âge de 87 ans, dans son luxueux appartement du East 71st Street, quelques-uns de ses objets personnels sont revendus aux enchères à New York. Montant de la recette : 2 millions de dollars. Dont une paire de lunettes de soleil Celine, achetée 27 000 dollars par un richissime admirateur. Ils sont fous, ces New-Yorkais !

FRAN LEBOWITZ
IDOLE ACIDE

Écrivaine, conteuse et humoriste, icône du journalisme culturel new-yorkais, Fran Lebowitz est l'autrice de portraits aussi drôles qu'impitoyables de la ville – le moins hilarant n'étant pas celui qu'elle dresse dans la mini-série documentaire *Si c'était une ville…* que lui consacra Martin Scorsese en 2021. À en croire cette figure atypique de l'intelligentsia new-yorkaise (elle porte en toute occasion une veste d'homme et des bottes de cow-boy, et ne possède ni téléphone portable ni boîte mail), la Grosse Pomme est devenue le pire endroit où il fait bon vivre, à l'exception de tous les autres ! Née en 1950, à Morristown (New Jersey), dans

DAVID SHANKBONE

une famille de tapissiers juifs (elle-même se dit athée depuis l'âge de 7 ans), Fran s'est installée à New York à l'âge de 19 ans sans aucun diplôme en poche et contre l'avis de ses parents. Elle n'en est jamais repartie.

Installée dans le quartier de Greenwich Village, alors l'épicentre de la contre-culture, elle fait ses premières armes à *Interview*, le journal d'Andy Warhol, y tenant la rubrique « *I cover the waterfront* ». Elle travaille ensuite pour le magazine féminin *Mademoiselle* et s'y fait une réputation d'autrice à la fois lucide et caustique, typiquement liée à l'esprit new-yorkais : celui de Woody Allen, Lou Reed ou Paul Auster. Dans les années 1970, elle se lie avec les artistes « *radical-chic* » de la ville, de Warhol à l'actrice transgenre Candy Darling, en passant par le sulfureux photographe Robert Mapplethorpe. Elle devient une figure locale incontournable. Abandonnant le journalisme, elle multiplie les apparitions publiques et participe à des émissions de télé organisées au célèbre Studio 54, au cœur de Manhattan. Depuis, les années ont passé et les choses ont bien changé. Fran Lebowitz, que l'on a vue, dans les années 2000, dans la série *New York, police judiciaire*, le déplore amèrement. Le New York mythique d'antan, celui des artistes underground de la Factory, des groupes de rock hurlant dans la cave du CBGB ou des mafieux qui tenaient les quartiers, a disparu. À en croire ses dernières déclarations, la ville a laissé place « *aux milliardaires* » et à une poignée de jeunes écervelés qui s'accrochent à un rêve impossible, sachant qu'il est devenu « *bien trop cher pour eux* ». ■ **Jean-François Paillard**

Après ses études, ce brillant normalien aurait pu être haut fonctionnaire. Il est devenu à la fois consultant et auteur de SF, mêlant dans son œuvre et dans sa vie l'imaginaire, la culture classique et le souci de l'État. Rencontre avec un ovni de la sphère publique.

Romain Lucazeau

L'ART CONSOMMÉ DE LA SPÉCULATION

La science-fiction permet de voir plus loin que Saint-Germain-des-Prés. On se moque souvent des écrivains comme de narcisses hors-sol incapables de sortir de leur tour d'ivoire. Mais certains vont sur le terrain et imaginent l'avenir. Romain Lucazeau, 43 ans, est de ceux-là. Auteur à succès de *Latium* (grand prix de l'Imaginaire en 2017), il est par ailleurs directeur général de la société Services Conseil Expertises et Territoires (SCET), une filiale de la Caisse des dépôts créée en 1955. Qu'y fait-il concrètement ? *« Je suis le patron d'une équipe de 350 personnes qui ont la particularité d'être des consultants, mais dans une boîte publique. Notre rôle est d'accompagner des acteurs publics, des collectivités locales, des bailleurs sociaux, sur des enjeux d'aménagement du territoire, de transition environnementale et de cohésion sociale. Ce métier demande une bonne dose de prospective et d'anticipation, la question principale étant : qu'est-ce qu'on essaie de transformer dans le monde ? Cela a un lien avec la SF. »*

SCÉNARIOS SECRET-DÉFENSE

Avant d'accepter ce poste pour lequel il sillonne la France périphérique, notre homme avait participé à la Red Team en 2020, concevant pour le ministère des Armées des scénarios catastrophistes pouvant advenir dans le futur : *« Je n'ai pas trop le droit d'en parler, mais disons que la vocation de ces scénarios, travaillés en collectif, était d'imaginer des menaces qui ne sortiraient pas du cône de vraisemblance – on laissait de côté les extraterrestres, par exemple. On présentait nos scénarios à des militaires, qui les mettaient en situation. C'était interactif et stimulant, j'ai adoré. Certains scénarios ont été classés secret-défense. Quand on vous dit qu'on va vous censurer, c'est que vous avez bien fait votre boulot ! »*

Mais d'où vient cet écrivain inclassable qui devrait marquer l'automne avec *Vallée du carnage*, sidérante dystopie immersive mêlant l'Antiquité, le roman de guerre, la réécriture de *Suréna* de Corneille et le grand spectacle à la *Mad Max* ? Né en 1981 à Aix-en-Provence d'une mère tunisienne et d'un père charentais ingénieur en travaux publics, Romain Lucazeau grandit au gré des mutations paternelles, entre l'Afrique et l'Amérique latine. À 13 ans, il a la révélation : *« Tolkien a été un choc, ma lecture de jeunesse fondatrice. J'ai lu une douzaine de fois* Le Seigneur des anneaux. *J'ai même fabriqué un jeu de plateau tiré du roman ! Puis j'ai lu à la fois de la grande littérature et de la fantasy en veux-tu en voilà. »*

En seconde, l'adolescent rentre en France, scolarisé au lycée Louis-le-Grand. Il est reçu à Normale Sup. Rue d'Ulm, féru de philosophie politique, il ne met pas de côté pour autant son autre passion : *« En tant que fan de SF, je n'étais pas marginal ou minoritaire. Il y avait une culture science-fictive très vivante : l'ENS avait organisé un séminaire avec Serge Lehman et, surtout, il y avait une bédéthèque alimentée par Gérard Klein, le grand directeur de la collection "Ailleurs et Demain" chez Robert Laffont. Il avait envoyé toutes ses nouvelles sorties à l'ENS. Je passais mes nuits à lire les classiques de la SF… »*

ÉRIC GARAULT POUR *LIRE MAGAZINE*

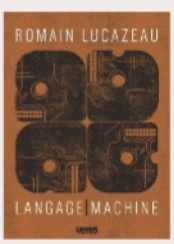
« L'univers des sciences humaines, c'est historiquement un trait marqué de la SF française »

UNE HUMANITÉ EN ENFER

La paix, on la connaît, du moins en Occident, depuis trois quarts de siècle maintenant. La guerre, il serait peut-être temps de s'y préparer de nouveau, semble nous inviter Roman Lucazeau avec *Vallée du carnage*. Dans cette uchronie, l'ancien collaborateur au ministère des Armées a distordu l'Histoire pour nous montrer à quoi ressemblerait une guerre totale, dans un futur très proche. Avec cette supposition : et si les philosophies humanistes ne s'étaient jamais développées, contrairement aux nouvelles technologies ? Aux premières pages de son livre, une carte et un prologue nous présentent la situation. Au centre la Perse, tout à l'est l'empire Han, à l'ouest Carthage et ses alliés. *« Trois empires, trois monstres qui dévorent les* [...] *hommes, hydrocarbures, minéraux, et qui les restituent sous forme de sauvagerie et de dioxyde de carbone, de réchauffement planétaire et de mort. »* Orode, le *« Roi des Rois »* perse, est prêt à anéantir la cité-État d'Ecbatane pour *« éteindre le ton de liberté de son peuple »*. Carthage compte bien défendre cette ville martyre assiégée depuis sept ans. L'Orient contre l'Occident. On sent la tragédie arriver. Pour la faire passer, Lucazeau convoque Hannah Arendt et Nietzsche, et écrit sous l'égide de Corneille et de Flaubert. Pour en faire l'expérience, il nous la présente sous la forme d'un « Livre dont vous êtes le héros » raconté par un chœur antique. Hiarbas, Ormène, Ormuzd, Orode, Pacorus, Suréna, Sillace et Temülün alternent ainsi à chaque chapitre : ils sont soldats, tyran, princes, stratège, conseiller, ou encore esclave. Tous ont un rôle à jouer dans cette *« géopolitique des Enfers »* où rien ne nous est épargné. Destructions, massacres, tortures, viols, barbarie, déshumanisation. *« Partout la chair humaine et les viscères s'étalent »*, les hommes meurent, *« avalés par la folie des temps »*. Notre imaginaire, lui, est saturé. Et le redoutable stratège Sillace de nous achever en nous rappelant que la guerre constitue *« la seule permanence, la seule réalité tangible dans ce bas monde »*. Ne reste au lecteur qu'à se plonger dans le recueil de Romain Lucazeau à paraître simultanément, *Langage Machine, « un manuel de survie poétique face à la déshumanisation qui vient »*. **Meriem Djebli**

EXTRAIT

★★★★☆
VALLÉE DU CARNAGE
ROMAIN LUCAZEAU
448 P., SEUIL/VERSO, 22,90 €



★★★☆☆
LANGAGE MACHINE
ROMAIN LUCAZEAU
120 P., SEUIL/VERSO, 14 €

Après l'agrégation de philo et Sciences Po, ce grand admirateur de Corneille se trouve face à un dilemme : doit-il choisir l'enseignement ou la haute fonction publique ? Ce ne sera ni l'un ni l'autre : *« Je ne voulais pas faire comme tous mes copains. J'avais envie d'aventure. À la base, je faisais de la philosophie politique et je m'intéressais à la manière dont se prennent les décisions. J'ai trouvé une voie d'intégration dans le monde professionnel en étant consultant, très focalisé sur la chose publique. Je n'ai fait que ça toute ma carrière. D'abord dans une boîte américaine qui s'appelait Monitor Group, où j'ai beaucoup bossé à l'international sur les questions de développement économique. Puis j'ai fait la même chose en France dans le secteur privé, que j'ai quitté, pour rejoindre la SCET, qui a la particularité d'être une société de conseil à capitaux publics. »*

Et l'écriture, dans tout ça ? Après avoir croisé la route de Jacques Goimard, *« ce "normalien histoire" qui a incroyablement œuvré pour la reconnaissance institutionnelle des mauvais genres »*, Romain Lucazeau commet quelques textes théoriques, avant d'y renoncer pour se libérer : *« Tant que vous êtes à l'université, tout ce que vous publiez est sur la place publique, en lien avec votre activité de chercheur. On attend de vous des choses supposément intelligentes. Une fois parti, je me suis dit que je pourrais écrire des trucs abracadabrantesques, des voyages improbables, des uchronies avec des nazis… M'éloigner du monde académique ne voulait pas dire que je faisais une croix sur ma formation : Michel Tournier est un philosophe qui n'a pas été prof mais a écrit* Vendredi ou la Vie sauvage, *qui est bourré de philo. Je reste fidèle à mes racines. »*

UNE ÉPÉE, LA LUNE ET DES EMPIRES

Lucazeau commence par écrire des nouvelles, puis plonge dans le projet fou de *Latium*, qu'il définit comme un *« space opera »* – une somme qui compte 2 millions de signes. S'étant fait un nom dans le milieu de la SF, il enchaîne avec *La Nuit du faune*, qui renoue avec le conte philosophique, une tradition française remontant à Voltaire et, avant lui, à Savinien de Cyrano de Bergerac (1619-1655), l'un des maîtres absolus de Lucazeau : *« Il est complètement sous-estimé ! Il faudrait trouver pour lui une autre appellation que "SF", mais il est notre grand ancêtre. Son œuvre est une véritable matrice intellectuelle. Dans son jeu avec les imaginaires, il invente une écriture pour adultes, quand la SF est*

FREEPIK

souvent un genre pour ados. Je manque de temps, hélas, mais j'ai le fantasme de réécrire un jour ses voyages en version moderne. Il faut se remettre dans le contexte, c'est un geste fascinant : on est dans la première moitié du XVIIe siècle, le type a une épée et fait des duels, et en même temps il imagine que, par le truchement de la science, il arrive sur la Lune, où il y a des empires et des royaumes… Là-bas, il lui arrive des tas de péripéties. Il y a aussi un côté LGBT : à un moment, il va dans une auberge, il est allongé sur un lit de pétales de roses, des jeunes hommes viennent le chatouiller… Enfin, il porte sur la société un regard satirique qui annonce Voltaire. Cette connexion entre critique sociale, pensée politique et métaphysique, l'univers des sciences humaines, c'est historiquement un trait marqué de la SF française par rapport à la SF anglo-saxonne, qui est plus scientifique. »

LA SF COMME EXPÉRIENCE DE PENSÉE

Romain Lucazeau est resté un normalien : on le sent prêt à théoriser sur tout. Mais son originalité et sa liberté d'esprit impressionnent. Dans le monde formaté de la SF française, il fait office de franc-tireur. Lors de son passage à la Red Team, il avait eu à affronter une fronde menée par Alain Damasio en personne. Le consultant-philosophe n'avait pas eu peur de répondre au « *techno-prophète de La France insoumise* » : « *Son attaque relevait du marketing. Chez Damasio ou dans une maison d'édition comme La Volte, au sein de cet écosystème-là, il y a une forte tradition d'extrême gauche. D'une manière plus profonde, on accusait le ministère des Armées d'embrigader les imaginaires. J'avais trouvé que ça ne voulait rien dire. Je ne crois pas que la SF soit là pour faire l'édification des jeunes générations. La SF ne sert pas un discours moral sur un futur désirable. Dans aucun bouquin Damasio ne nous promet un avenir réjouissant ! Dans tout roman, la narration se nourrit de la dialectique entre la volonté de personnages et un réel potentiellement négatif. Enfin, j'avais participé à la Red Team en écrivant, non en écrivain. En tant que romancier, j'assume ma production ; avec la Red Team c'était une commande, et en aucun cas un outil de propagande.* »

Depuis cette querelle, Lucazeau est blacklisté de certains cercles de la SF. Il s'en moque, lui qui vénère Maurice G. Dantec : « *C'est le plus grand vendeur de SF en France après Barjavel et, devinez quoi, on fait comme s'il n'existait pas ! C'était un facho, il n'y a pas de doute là-dessus, mais pour autant certains de ses livres, comme* Les Racines du mal*, sont incroyables.* » En profitant pour nous vanter le style nerveux de Dantec, Lucazeau, qui d'une certaine façon est resté un professeur, termine son cours magistral en nous rappelant un point clé par lequel il avait ouvert notre conversation : « *Le geste de la SF, fondamentalement, n'est pas littéraire : c'est une expérience de pensée. On essaie de construire un récit qui permette d'explorer rationnellement un monde dont les paramètres fondamentaux sont différents du nôtre. Le lecteur ne demande pas d'abord de la littérature : il veut se faire remuer les méninges. Il y a des exceptions, comme Bradbury, mais prenez Asimov : c'est parfois à la limite de l'illisible, tellement c'est nul… Et pourtant, c'est génial du point de vue de la prospection ! Pour ma part, je suis soucieux du travail d'adéquation entre la forme et le propos.* » Avec *Vallée du carnage* ainsi qu'avec *Langage Machine*, un beau recueil de poèmes qui paraît simultanément, Lucazeau réussit largement son pari. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Éric Garault pour *Lire Magazine*

Yuval Noah Harari

LE FABULEUX DESTIN D'UN HISTORIEN DU FUTUR

Comment, en trois best-sellers internationaux – et sans doute bientôt quatre, avec son nouvel opus, *Nexus* – qui se sont vendus à 20 millions d'exemplaires, un obscur historien israélien a-t-il fini par s'imposer comme l'oracle planétaire du nouveau monde né de la *« fusion de l'infotech et de la biotech »*? Retour sur le parcours, à la fois extraordinaire et très cohérent, de l'auteur de *Sapiens*, Yuval Noah Harari.

REPÈRES

1976
Naissance à Kiryat-Ata (Israël), une ville industrielle au nord de Haïfa, dans une famille de la classe moyenne supérieure d'origine séfarade (Liban) et lointainement ashkénaze (Europe de l'Est).

2002
Docteur en histoire médiévale et militaire du Jesus College de l'université d'Oxford.

2005
Enseignant en *World History* à l'Université hébraïque de Jérusalem.

2011
Une brève histoire de l'humanité, la version en hébreu du futur *Sapiens*, est un best-seller en Israël.

2014
Parution, au Royaume-Uni et aux États-Unis, de *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité* (en 2015 en France, chez Albin Michel). Après des débuts difficiles, l'ouvrage s'écoulera à 8 millions d'exemplaires.

2016
Homo Deus. Une brève histoire du futur (Albin Michel, 2017).

2018
21 leçons pour le XXIe siècle (Albin Michel, 2018).

26 septembre 2024
Parution mondiale de *Nexus*.

Quand il évoque dans ses livres la difficulté d'anticiper les grandes innovations technologiques à venir, Yuval Noah Harari recourt régulièrement au même exemple: dans les années 1950, on rêvait colonies sur Mars, voitures à propulsion nucléaire, téléportation, etc. Rien de cela n'est arrivé. En revanche, personne n'avait prévu que de la connexion entre plusieurs ordinateurs – un bidouillage d'ingénieurs – naîtrait cette technologie qui bouleverse aujourd'hui de fond en comble nos sociétés: Internet.

Comme presque toujours chez Harari, la parabole est parfaite; et l'on peut se demander si elle n'a pas des résonances autobiographiques. Car qui aurait pu prédire, il y a vingt ans, son statut actuel de gourou planétaire du futur bionumérique? En 2005, à 29 ans, il était maître de conférences à l'Université hébraïque de Jérusalem, spécialisé dans l'histoire militaire du Moyen Âge. Pas de quoi remuer les foules. Mais, lorsque la direction de l'établissement décida de créer un cours de premier cycle sur « Une introduction à l'histoire du monde », face au peu d'enthousiasme des autres professeurs à s'en charger, c'est lui qui s'y colla. Son cours plut aux étudiants, il le doubla d'un polycopié très populaire, puis eut l'idée d'en tirer un livre, que tous les grands éditeurs israéliens refusèrent: sujet trop large, auteur inconnu… Il est probable qu'ils ne l'aient même pas ouvert. Mais il s'en trouva un qui accepta de jouer le jeu, et *Une brève histoire de l'humanité* – l'ouvrage ne s'intitulait pas encore *Sapiens* – devint en 2011 un best-seller en Israël. Le passage à l'international étant compliqué, Harari en fut réduit à publier la première traduction anglaise de son livre, qu'il avait réalisée lui-même, par le biais d'un service en ligne à la demande proposé par Amazon. Il s'en écoula 2 000 exemplaires! Jusqu'à ce qu'une célèbre agente littéraire israélienne débloque la situation.

SNOBÉ PAR LES CRITIQUES

Sorti en 2014 au Royaume-Uni et aux États-Unis, *Sapiens* devint le best-seller que l'on sait, mais pas immédiatement, comme le veut la légende. À sa parution, le livre ne fut recensé par aucun des grands journaux qui font l'opinion. De fait, c'est le bouche-à-oreille qui a fonctionné. Avec quelques soutiens prestigieux, il est vrai: Bill Gates en fit la réclame, Mark Zuckerberg – « Monsieur Facebook » – l'inscrivit dans la liste des recommandations de son club de lecture et, *last but not least*, Barack Obama dit sur CNN de cette « *histoire de l'humanité vue du ciel* » qu'elle lui avait donné la même émotion que sa visite des pyramides de Gizeh, en Égypte!

Comment expliquer cet engouement? Les critiques installés avaient snobé *Sapiens* parce qu'ils l'avaient assimilé à ce genre de « produits » qu'achètent ceux qui ne lisent qu'un livre par an: de la grosse vulgarisation qui tache, à se procurer dans les boutiques des aéroports pour agrémenter un vol long-courrier. En réalité, eux non plus ne l'avaient pas lu. Car, si *Sapiens* a tous les

OLIVIER MIDDENDORP/ALBIN MICHEL

LES IA NOUS IMPOSERONT-ELLES UN JOUR LEURS RÉCITS ?

Contre les fantasmes qu'enfantent les intelligences artificielles, *Nexus* déroule une réflexion passionnante sur leurs dangers réels et sur les moyens de les parer.

Un scénario courant en science-fiction imagine les ordinateurs se rebeller contre nous et nous dominer. Dans *Nexus*, Yuval Noah Harari montre que c'est se tromper sur le vrai danger des IA. Intelligences non pas surhumaines mais *« autres »*, elles n'ont pas de conscience et n'en n'auront a priori jamais. En revanche, parce qu'il s'agit de la *« première technologie de l'histoire capable de prendre des décisions et de créer de nouvelles idées par elle-même »*, le risque est que, connectées entre elles en des *« réseaux inorganiques »* d'information, *« sans humain dans la boucle »*, les IA ne forgent, grâce à leurs capacités de calcul à partir des datas qu'elles glanent, leurs propres *« fictions intersubjectives »*, vécues comme *« infaillibles »*, venant parasiter celles que nous élaborons pour faire tenir nos sociétés, et déstabiliser nos institutions politiques. Harari voit un signe de ce péril dans le rôle qu'a joué Facebook dans l'épuration ethnique, en 2016, des Rohingyas au Myanmar (Birmanie) : les algorithmes qui font tourner le réseau social avaient amplifié les affabulations les plus *« toxiques »* à leur encontre, générant meurtres et viols perpétrés par la majorité bouddhiste du pays. Contre la *« vision naïve d'une information libre »* se régulant elle-même par sa profusion, éviter de tels désastres exige d'introduire des *« mécanismes d'autocorrection »* dans les IA, un contrôle difficile à bâtir mais vital pour notre survie. Selon Harari, ce sera là l'un des défis intellectuels et pratiques majeurs du XXIe siècle. **P.B.**

stigmates du blockbuster, avec ses 500 pages grand format sur papier bouffant, il séduit d'emblée par ses qualités narratives. Et ce, dès le premier chapitre, où Harari raconte comment, il y a 100 000 ans, les Homos sapiens, qui n'étaient alors que *« des animaux insignifiants, sans plus d'impact sur leur milieu que des gorilles, des lucioles ou des méduses »*, et une espèce parmi plusieurs autres du genre Homo ont évincé les Néandertaliens et colonisé la planète. Une saga digne d'un polar au style inspiré par celui du géographe et biologiste américain Jared Diamond, dont Harari a souvent dit que la lecture de son prix Pulitzer, *De l'inégalité parmi les sociétés*, en 1998, avait été pour lui une *« révélation »* : on peut donc exposer des idées sans être ennuyeux, et même placer la barre assez haut, tout en divertissant le lecteur !

Car *Sapiens* est un livre d'idées, et d'une en particulier, qui revient comme un leitmotiv dans tous ses ouvrages : la *« révolution cognitive »*, selon laquelle la force d'Homo sapiens vient de ce que, à l'inverse des autres animaux, il peut représenter par le langage des choses qui n'existent pas dans la réalité – Dieu, la nation, les droits de l'homme, le dollar, etc. Cette faculté à créer des *« fictions intersubjectives »* expliquerait, selon Harari, qu'Homo sapiens ait pu organiser de vastes coopérations entre des individus qui ne se connaissent pas. D'où la *« révolution agricole »* puis, ces cinq cents dernières années, la *« révolution scientifique »* – le livre s'achevant sur une interrogation dramatique : et si, avec le génie génétique et l'essor de ces entités *« inorganiques »* que sont les intelligences artificielles, nous assistions au crépuscule d'Homo sapiens et à son remplacement prochain par une nouvelle espèce du genre Homo ?

On comprend, à la lumière de ce résumé, que la Silicon Valley ait fait de *Sapiens* son totem. Il en résulta d'ailleurs un soupçon : Harari ne serait-il que le haut-parleur d'un secteur de la tech prétendant à l'hégémonie ? C'était mal le connaître. Car, s'il s'est tourné, depuis *Homo Deus* en 2016, vers une réflexion sur l'avenir, il l'a fait à sa manière grinçante, tantôt alertant sur l'instauration d'une société à deux vitesses avec, d'un côté, une élite resserrée riche, active et *« a-mortelle »* (devenue, grâce à la nouvelle médecine, immortelle, sauf par accident) et, de l'autre, une masse de *« surnuméraires »* rendus inutiles par les intelligences artificielles ; tantôt annonçant l'apparition d'IA fondées sur des algorithmes sophistiqués réussissant à nous connaître mieux que nous ne le faisons nous-mêmes et contrôlant, de ce fait, tous les secteurs de nos vies.

ADEPTE DE LA PROVOCATION

Harari n'aime pas qu'on le présente comme un pessimiste. Mais il est vrai que, à rebours d'un Steven Pinker, l'auteur du *Triomphe des Lumières* (2018), il se garde de toute naïveté sur les bienfaits du progrès. Qui d'autre aurait pu qualifier la révolution agricole de *« plus grande escroquerie de l'histoire »* ? Ou écrire que *« nous n'avons absolument aucune preuve que le bien-être des hommes s'améliore inévitablement au fil de l'histoire »* ? Il y a même chez lui un côté cynique. Il est un athée convaincu, pas fan du judaïsme ni, encore moins, de l'État juif de la loi de 2018, ce que lui reprochent les Israéliens. Il est aussi un antinationaliste, récusant l'idée de nation, trop étroite à ses yeux dans un monde où toutes les grandes questions sont globales. Et il n'hésite jamais à provoquer. Ses propos sur le terrorisme, dont il dit, dans ses *21 leçons pour le XXIe siècle* en 2018, qu'il tue mille fois moins que le sucre qu'on surajoute dans nos aliments industriels, en ont scandalisé plus d'un. Même chose pour sa dénonciation du rôle d'*« objet à viande »* – qu'il ne consomme pas, étant végan – auquel nous cantonnons les animaux, ou pour son rejet des mentalités anti-LGBT. Car Harari est gay, et marié à son manager. Non seulement il ne s'en cache pas, mais il dit souvent que ce statut d'outsider de sa société (il a dû se marier à Chypre, l'union entre hommes n'étant pas reconnue en

FREEPIK

Harari se répète mais ne radote jamais, car il avance sans cesse dans sa réflexion

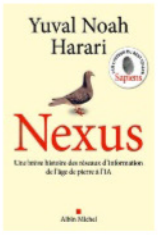
Israël) lui a donné la capacité de « *remettre en question les idées reçues* ». Enfin, il n'a rien à voir avec un morne compilateur, comme le sont la plupart des vulgarisateurs. Harari a une démarche d'auteur. Il possède un ton, une vraie personnalité. Et, s'il se répète, il ne radote jamais, car il avance sans cesse dans sa réflexion, comme le montre son nouvel opus, *Nexus,* sur la révolution apportée par les IA dans la problématique de l'information *[lire encadré ci-contre].*

Comme tous les auteurs à succès, Harari a été confronté à bien des critiques, pas toujours pertinentes. Des universitaires ont pointé des erreurs dans ses ouvrages. C'est sans doute vrai dans le détail, mais est-ce si grave ? Harari peut répondre à cela que son but n'est pas tant de décrire les nouvelles technologies que de réfléchir à leur impact humain. Il est plus un historien-philosophe qu'un savant, et qu'importe, sous ce regard, quelques manquements marginaux à la vérité scientifique proprement dite ! Depuis, il a néanmoins rectifié le tir. Alors qu'on lui reprochait de ne pas citer ses sources dans *Sapiens* – son gimmick des mythes moteurs créés par l'homme a eu de grands précurseurs qu'il fait semblant d'ignorer, Nietzsche et Georges Sorel –, il a, dans *Homo Deus* et dans *Nexus*, développé ses notes de bas de page.

UN CÔTÉ « EN MÊME TEMPS »

De fait, la plus grande critique qu'on puisse lui adresser est ailleurs : elle porte sur le flou, ou la mollesse, de ses conclusions. Même ses fans se plaignent souvent de ne pas être plus avancés, une fois qu'ils ont refermé ses livres. Cela vient de son côté « en même temps » : Harari tempère tellement ses thèses de notations adjacentes qu'on finit par ne plus voir où il veut en venir. L'hebdomadaire britannique *The New Statesman* a même comparé ses conclusions à ces maximes simplistes que l'on trouve dans les biscuits chinois. C'est vrai, mais assez injuste. Harari n'est certes pas le penseur le plus important du XXIe siècle que louent certains, mais il tient un discours universel informé que l'on gagne toujours à lire. Même son « bouddhisme » – il pratique quotidiennement la méditation *vipassana* –, qui lui fait dire que « *la seule constante du monde est le changement* », participe à son message. Plus qu'un gourou, Harari serait plutôt le prototype de l'honnête homme du nouveau millénaire, guide pour des temps troubles qui n'accoucheront peut-être pas de notre mutation génétique, mais à coup sûr d'une transformation radicale de nos sociétés. Et n'est-ce pas déjà beaucoup que, y compris avec ses doutes, Yuval Noah Harari nous y prépare ? ■

Patrice Bollon



★★★★★
NEXUS. UNE BRÈVE HISTOIRE DES RÉSEAUX D'INFORMATION DE L'ÂGE DE PIERRE À L'IA
YUVAL NOAH HARARI
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ISRAËL) PAR DAVID FAUQUEMBERG, 576 P., ALBIN MICHEL, 24,90 €

LE PORTRAIT TOUCHANT D'UN DES PLUS GRANDS ÉCRIVAINS DU XXE SIÈCLE, ENTRE ENQUÊTE JOURNALISTIQUE À LA *CITIZEN KANE* ET RÉCIT INTIMISTE.

Novembre 1935. Pessoa vit ses derniers jours. Simão Cerdeira, jeune pigiste au Diario de Lisboa, est chargé de rédiger la nécrologie de cet écrivain dont il ignore tout, si ce n'est que son dernier ouvrage, *Mensagem*, a reçu le prix de poésie. L'apprenti journaliste va méticuleusement remonter la piste, interrogeant les principaux témoins de l'existence de ce personnage énigmatique.

En parallèle, Pessoa prépare sa sortie. Aura-t-il le temps d'achever ce « Livre de l'inquiétude » qui lui tient tant à cœur, basé sur les confidences de son ami Bernardo Soares ?

« UN RÉCIT PASSIONNANT. » LIRE magazine

AU RAYON BANDE DESSINÉE DARGAUD

© Barral / Dargaud (2024)

BERNARD QUIRINY

Le 18e mode d'emploi

Le nouveau livre de Thomas Clerc se présente sous la forme d'un solide parallélépipède blanc, noir et bleu (186 x 136 x 39 mm), long de 624 pages ; sous le titre *Paris musée du xxie siècle* et le sous-titre *Le dix-huitième arrondissement*. Il consiste en une déambulation méthodique dans les 425 rues, squares, places et autres voies publiques de La Chapelle, la Goutte-d'Or, Montmartre et autres quartiers de cet arrondissement parisien que traversent, nous indique Wikipédia, quatre lignes de métro et une ligne de tramway.

Antécédent : cet ouvrage est le deuxième d'une série commencée en 2007 avec le 10e arrondissement, à l'époque où l'auteur habitait rue Saint-Martin, dans un appartement que décrit son livre *Intérieur* (2013). Il a déménagé depuis rue Marc-Séguin et, logiquement, il devra changer encore dix-huit fois d'adresse s'il veut compléter la série en habitant chaque fois l'arrondissement arpenté. *Méthode* : je rédige cette chronique en m'inspirant du dispositif d'écriture imaginé par l'auteur, un collage de constatations visuelles, d'impressions et de considérations diverses, classées sous des rubriques récurrentes signalées en italique. En résulte un texte infiniment varié, qui procède par associations d'idées et brisures, en reflétant la continuité de la promenade aussi bien que la diversité du décor. *Influences* : difficile de ne pas songer à Perec, né dans le 18e (page 387), mais aussi aux livres-installations d'Édouard Levé, à Sophie Calle, à Alain Fleischer.

Genre : c'est à la fois un *Piéton de Paris* 2.0, une tentative d'épuisement, une radiographie de la capitale, un traité d'urbanisme, un livre-objet, une performance, un livre-jeu, un autoportrait. *Apparitions* : Thomas Clerc croise quelques célébrités au fil de ses déambulations, Pierre-Yves Bournazel, Nina Bouraoui, Olivier Besancenot ; mais les vraies vedettes de son livre sont les anonymes, les barbiers afghans, les concierges d'hôtel, les promeneurs de chien, les vendeurs à la sauvette, les clochards, ainsi que la tragique cohorte des zombies sous crack qui traînent leurs silhouettes fracassées autour de la porte de Clignancourt.

> IL DEVRA CHANGER ENCORE DIX-HUIT FOIS D'ADRESSE S'IL VEUT COMPLÉTER LA SÉRIE

Performance : refaire l'itinéraire, pousser les mêmes portes, entrer dans les mêmes magasins, et découvrir si on ne croise pas les mêmes gens prêts à avoir les mêmes conversations. *Humour* : l'auteur n'en manque pas. « *On arrive sur la minuscule placette que l'ironie du sort a baptisée Michel-Petrucciani.* » Une voiture-crampon stationne durant un mois au croisement Évangile-Séguin ; il la recouvre nuitamment d'affiches : « *Cette voiture appartient à Rachida Dati* » et découvre le lendemain qu'elle a disparu. *Jeu* : il y a une coquille page 72, saurez-vous la retrouver ? *Idées poétiques* : elles fourmillent, par exemple une ville dans laquelle les numéros des immeubles refléteraient le style de leur époque, pompidolien au 70, primitif au 1, baroque au 18. *Installation* : disperser 425 exemplaires dans les 425 rues et places parcourues, avec un signet à la page correspondante. ■

★★★★★
PARIS MUSÉE DU XXIe SIÈCLE. LE DIX-HUITIÈME ARRONDISSEMENT
THOMAS CLERC
624 P., MINUIT, 25 €

AUDREY SOVIGNET

79

LES INTERMÈDES FRATERNELS DE **SALLY ROONEY**

66

CAROLE MARTINEZ
UNE PLACE AU SOMMEIL

LE CAHIER CRITIQUE

Autodafé à Berlin, le 10 mai 1933.

86

QUAND **RIAD SATTOUF** ÉVOQUE SON « FRÈRE VOLÉ »

94

UNE HISTOIRE TOTALE DU **NAZISME**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - RIAD SATTOUF/LES LIVRES DU FUTUR 2024 - GERMAN FEDERAL ARCHIVES

PATRICK MODIANO

L'autre piéton de Paris

Rassemblant neuf romans, un texte inédit et des photographies figurant une capitale engloutie, ferment de l'œuvre modianesque, le recueil *Paris des jours et des nuits* prolonge une déambulation littéraire commencée en 1968 avec *La Place de l'Étoile*. Pour, tradition oblige, une sortie automnale idéale.

« *Tu vois le type derrière, de dos/En imper gris, c'est Modiano* », chante Vincent Delerm en hommage au plus parisien de nos écrivains. S'il n'avait déserté la Ville lumière au moment où Patrick Modiano y voyait le jour, Léon-Paul Fargue en aurait probablement fait l'une des figures de son ouvrage le plus célèbre, *Le Piéton de Paris*, tant sa silhouette arpentant les rues de la capitale appartient désormais à l'imaginaire collectif. Héroïne à part entière de l'œuvre modianesque, Paris en définit l'atmosphère, souvent brumeuse, parfois orageuse, miroir du malaise qui habite les personnages qu'elle voit défiler, disparaissant derrière une porte cochère, s'engouffrant dans un passage au nom identifiable ou réinventé. Ces ruelles, squares et avenues témoins des errements de ses narrateurs sont autant de lieux dessinant la topographie intime d'une ville que Modiano porte inscrite en lui, à la fois précise et mouvante, inlassablement recréée.

« COMME UN PAYSAGE NATUREL »

Paris, Modiano y est né au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Dans son discours de réception du prix Nobel de littérature, en 2014, il se définit comme « *un enfant de la guerre* », et plus spécifiquement « *un enfant qui a dû sa naissance au Paris de l'Occupation* », étranges années récurrentes sous sa plume. « *Vous êtes né dans une ville et plus tard elle apparaîtra dans la plupart de vos romans comme un paysage naturel* », remarque l'écrivain dans l'avant-propos au recueil de neuf romans, parus entre 1982 et 2019, qui paraît cet automne sous le titre *Paris des jours et des nuits*. Un paysage sur lequel ses lectures ont jeté une lumière nouvelle, au gré, par exemple, d'un vers d'Apollinaire (« *Les fleurs au balcon de Paris/Penchent comme la tour de Pise* ») ou d'un cliché de Brassaï, photographe auquel l'auteur rend hommage dans un texte inédit inclus au recueil, « Brassaï de la nuit ». « *Certaines des photos de Brassaï nous ramènent à la lisière de notre mémoire et réveillent les images et les odeurs de l'enfance.* » Cigarette aux lèvres, sacoche en bandoulière et appareil posé sur un trépied, Brassaï a immortalisé le Paris interlope de l'entre-deux-guerres. Une sélection de ses photos, reproduites dans ces pages, fait magnifiquement écho aux mots de l'auteur: bals populaires peuplés d'oiseaux de nuit au regard souligné de noir, couple s'embrassant sur la banquette d'un café dans les volutes d'une cigarette, gangster à la petite semaine passant son bras autour des épaules d'une belle demoiselle, ombre des arbres sur le haut mur de la prison de la Santé.

En ouverture du recueil également, une vingtaine de photographies de lieux parisiens, prises entre 1953 et 1972, au cours des vingt années où Modiano a « *fait l'apprentissage de la ville* ». On découvre ainsi, accompagnés de commentaires de l'écrivain, le jardin des Tuileries vu par

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

André Kertész, où son frère et lui passaient « *de longs après-midi* », la petite ceinture et son chemin de fer désaffecté que le narrateur des *Boulevards de ceinture* longeait chaque dimanche en compagnie de son père, ou encore la rue de l'Hirondelle, par laquelle il était possible de rejoindre les quais en poussant la porte du 6, place Saint-Michel – combine idéale « *pour fuir les importuns* ».

Pour les personnages modianesques, Paris est autant le lieu d'un malaise existentiel que le symbole d'un nouveau départ. « *Nous avions pris les quais et longions les grilles du jardin des Plantes. À quelques centaines de mètres, vers l'intérieur, s'élevait le dôme de l'hôpital du Val-de-Grâce, où, cet automne, on m'avait gardé trois mois avant de me délivrer pour toujours de mes obligations militaires. Sept ans de collèges, six mois de caserne et trois mois de Val-de-Grâce. Maintenant, personne ne pourrait plus jamais m'enfermer quelque part. Personne. La vie commençait pour moi* », songe ainsi Jean Dekker dans *Quartier perdu*, où, vingt ans après avoir quitté la capitale, il retrouve les lieux de sa jeunesse et les figures qui l'ont marquée, réminiscences d'un meurtre qui l'aura contraint à fuir. *De si braves garçons* (1982), *Quartier perdu* (1985), *Voyage de noces* (1990), *Un cirque passe* (1992), *Du plus loin de l'oubli* (1996), *Des inconnues* (1999), *La Petite Bijou* (2001), *Pour que tu ne te perdes pas dans le quartier* (2014) et *Encre sympathique* (2019) sont les neuf romans retenus pour ce *Paris des jours et des nuits*. Ce ne sont pas les titres les plus connus de Modiano, rassemblés dans un précédent Quarto paru en 2020, et que l'écrivain définissait comme « *l'épine dorsale* » de ses autres romans, mais ils constituent – filons la métaphore – les vertèbres d'une œuvre dans laquelle il demeure vertigineux de se perdre. ■ **Laëtitia Favro**

★★★★★
PARIS DES JOURS ET DES NUITS
PATRICK MODIANO
1 024 P., GALLIMARD/QUARTO, 27 €

Des vies sous hypnose

Nous avions rencontré René Toledano dans *La Boîte de Pandore* (2018) et *La Prophétie des abeilles* (2021). Retrouvons-le, mais cette fois en personnage secondaire. Quand débute *La Valse des âmes*, son épouse est hospitalisée. Comme lui, elle est adepte de l'hypnose régressive. Ils décident d'initier leur fille, Eugénie, 23 ans. Dans une de ses vies antérieures, la mère a vu la possibilité d'un chaos de civilisation, dont l'étincelle pourrait être la Sorbonne. La valse de Werber, autre auteur habitué du mois d'octobre, enlacera les vies reculées (des siècles en arrière) et la vie actuelle (dans un futur proche) de sa jeune héroïne : à elle d'y trouver les clés de son propre cœur, et de savoir contrer l'Apocalypse prévue. Si trop de longueurs gâchent le début, suspense et acuité politique finissent par l'emporter. Werber reste fidèle à son inquiétude de toujours : « *Les gens préfèrent croire que savoir.* » ■ **Hubert Artus**

★★☆☆☆
LA VALSE DES ÂMES
BERNARD WERBER
624 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

EXTRAIT

à la ligne

Le chef-d'œuvre de Joseph Ponthus adapté magistralement en BD par Julien Martinière.

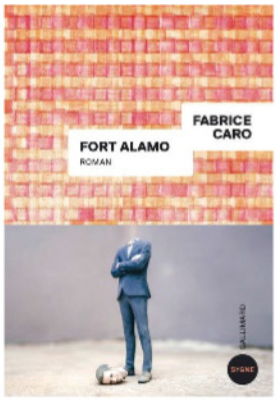
SARBACANE
ROMANS GRAPHIQUES

Dessin : Julien Martinière, « À la ligne » © Sarbacane 2024.

Fabrice Caro
Fort Alamo

Le nouveau roman de Fabrice Caro commence par une scène drôle et grinçante dans la queue d'un supermarché, comme un savoureux clin d'œil à l'œuvre qui a fait connaître ce génie comique, maître de l'absurde et de la chronique sociale, l'album *Zaï zaï zaï zaï,* paru en 2015. Alors qu'il est déjà en retard pour aller chercher sa fille au collège, le protagoniste de *Fort Alamo*, un professeur de lycée qui vient de perdre sa mère, est doublé effrontément par un homme et son Caddie gargantuesque. Mais, alors que, tout sourire, provocateur, le malotru quitte le magasin sous le regard noir de celui qui vient d'être floué, il s'effondre soudainement, victime d'un AVC. C'est le début d'une longue série de phénomènes étranges et funestes. Un chauffard dangereux qui le presse s'encastre sur l'autoroute sous ses yeux, un homme sans gêne qui hurle au téléphone, dans les rayons d'un magasin, juste à côté de lui, est pris d'une démence mortelle, une supérieure hiérarchique succombe après un ordre trop rugueux. Les victimes de sa colère rentrée s'amoncellent et notre héros panique, secoué par une terrible intuition : et si, par la simple force de la pensée, il était capable de foudroyer tous ceux qui l'avaient passablement irrité ? Un grand pouvoir qui implique une grande responsabilité, surtout quand on s'apprête à passer Noël avec son frère, l'exact opposé, obsédé par la répartition de l'héritage maternel, et la femme de ce dernier, une manipulatrice qui a le don de vous énerver. ■

Léonard Desbrières



FORT ALAMO
FABRICE CARO
180 P., 19,50 €. COPYRIGHT GALLIMARD/SYGNE. EN LIBRAIRIES LE 3 OCTOBRE.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO EXPRESS

2006
Un an après la parution de sa première bande dessinée sous le pseudo Fabcaro, l'auteur choisit de mener en parallèle une seconde vie littéraire sous son véritable nom et publie son premier roman, *Figurec*. Viendront ensuite *Le Discours* (2018), adapté au cinéma par Laurent Tirard, *Samouraï* (2022), ou encore *Journal d'un scénario* (2023).

2015
Fabcaro connaît son premier grand succès avec *Zaï zaï zaï zaï*, comédie grinçante qui allie absurde et critique sociale. L'album est adapté au cinéma par François Desagnat en 2022, avec Jean-Paul Rouve dans le premier rôle. Suivront d'autres albums cultes, dont *Et si l'amour c'était aimer ?* et *Moon River*.

2022
En collaboration avec l'acteur et réalisateur Éric Judor, Fabcaro inaugure la collection de romans-photos des éditions du Seuil en publiant *Guacamole Vaudou*, une farce délirante qui tire à boulets rouges sur le monde de l'entreprise.

Je m'étais absenté une minute à peine, le temps de retourner chercher les sacs-poubelle que j'avais oubliés. Quand je suis revenu à la caisse, un type avait fait passer son caddie devant le mien et avait commencé à déposer ses produits sur le tapis roulant. Je me suis retrouvé derrière lui, hagard et désemparé. Il m'a lancé un regard furtif, a replongé le nez dans ses courses, puis m'a regardé à nouveau.

— Oh, le caddie était à vous ?

Cette phrase expéditive était censée l'excuser. Elle signifiait qu'il n'avait pas fait attention qu'un caddie était là. Il l'avait machinalement écarté, pour faire passer le sien, en se disant que quelqu'un l'avait probablement oublié. À aucun moment son intention n'avait été de doubler quiconque, tout ça n'était qu'un malentendu sans grande importance. Tel était le message. Son caddie à lui était bondé, il déposait ses courses avec application, j'ai regardé l'heure, jamais je n'arriverais à temps pour récupérer Aurore à la sortie du collège, mon rythme cardiaque s'est accéléré. Après un temps interminable, la longue file sur le tapis roulant s'est clôturée par une boîte de haricots rouges – *Et en plus il aime les haricots rouges*, voilà ce qui m'a traversé. Quand il a eu terminé de ranger ses courses dans ses sacs, alors que je le fixais dans l'espoir d'un signe, sinon d'excuse, au moins d'empathie, il a payé, sans même un regard vers moi, et s'est éloigné de la caisse en poussant mollement son caddie. Quelques mètres plus loin, il s'est effondré sur le sol. Trois ou quatre personnes ont aussitôt accouru, dont l'homme de la sécurité qui, malgré son gabarit impressionnant, paraissait complètement perdu. La caissière devant moi s'est mise à crier plusieurs fois de suite *Stéphanie, Stéphanie, quelqu'un sait où est Stéphanie ?* Elle attendait que Stéphanie arrive avant de commencer à scanner mes achats. Elle ne bougeait pas, elle se contentait de regarder le corps gisant au sol en attendant Stéphanie. J'hésitais entre compassion et irritation. Un type était en train de faire un malaise et ce malaise creusait mon retard. Tant que ce type resterait à terre, le tapis roulant n'avancerait pas et, sur le moment, je manquais de discernement pour déterminer lequel de ces deux événements était le plus grave – à vrai dire, je le savais mais n'osais me l'avouer.

Une femme a fini par arriver d'un pas rapide et déterminé, il s'agissait probablement de Stéphanie car aussitôt la caissière s'est décidée à scanner les produits sans toutefois détacher une seule seconde son regard de l'homme allongé. Il était encore étendu au sol quand je me suis éloigné de la caisse. Un groupe s'était formé autour de lui, une grappe d'individus dont chacun disait aux autres *Écartez-vous, il faut le laisser respirer.* Sur le parking, je me suis senti honteux de n'avoir fait subir aucune inflexion à ma trajectoire, mes projets immédiats, ma vie. Si je n'avais pas dû récupérer Aurore au collège, me serais-je impliqué un peu plus ? Me serais-je joint au groupe actif ? Rien n'était moins sûr.

Devant le collège, Aurore m'attendait en consultant son téléphone. Elle était là depuis vingt minutes au moins, elle est montée dans la voiture sans rien dire, un silence qui a résonné comme le plus criant des reproches. J'ai failli lui expliquer qu'on m'était passé devant à la caisse mais n'ai rien dit, conscient du manque de consistance de mon alibi autant que de son caractère puéril.

Le soir à table, j'ai demandé *Si vous assistiez au spectacle d'un type qui fait un malaise devant vous, vous feriez quoi ?* Ma question a pris tout le monde de court. Clément a été le premier à dégainer.

— Un malaise genre grave ou pas grave ?

— Ben genre on ne sait pas, le type vient de tomber, on ne sait pas trop.

Aurore est intervenue.

— Bah ça dépend si tu as ton PSC1 ou pas.

Devant mon air ahuri, elle a précisé.

— Ton brevet de secourisme, sinon bah tu sers pas à grand-chose, à part appeler les pompiers.

Je n'avais pas mon PSC1, donc pas de regrets, je n'aurais servi à rien. Je me suis senti délesté d'un poids : il ne s'agissait pas tant de lâcheté que d'un manque de diplôme. Léonie s'est étonnée.

— Pourquoi tu demandes ça ? Tu as assisté à un malaise ?

J'ai laissé planer un silence avant de lâcher un *Oui* spectaculaire de sobriété. Tout le monde m'a regardé, les fourchettes en suspens dans l'air comme des colverts en pleine migration. Puis j'ai été mitraillé de questions, *Où ça ? C'était qui ? Tu as fait quoi ? À Intermarché, je ne sais pas, rien*.

— Rien ? Il est tombé devant toi et tu n'as rien fait ?

— Non.

Trois paires d'yeux m'ont transpercé de part en part, des lasers froids et accusateurs, mais je devinais dans leur regard que chacun tentait peu à peu d'évaluer ce qu'il aurait fait lui-même en pareille situation. J'ai demandé *Vous auriez fait quoi vous ?* Aurore et Clément se sont lancés dans une surenchère de réactions héroïques faites de bouche-à-bouche et de massage cardiaque. Léonie était plus mesurée.

NOUS AVIONS GRANDI DANS CES MURS, C'ÉTAIT LA MAISON DE NOTRE ENFANCE, LA VIDER IMPLIQUAIT DE NOUS VIDER NOUS

— Je crois qu'instinctivement je me serais accroupie près de lui, pour lui parler, le maintenir en état de conscience en attendant que les secours arrivent, lui poser des questions sur sa vie en lui tenant la main, tu sais, pour le maintenir dans une forme de réalité, le rassurer.

J'ai failli lui demander : même s'il t'avait doublé à la caisse ? Mais je me suis contenté de hocher la tête, d'un hochement qui semblait dire Oui, voilà peut-être ce que j'aurais dû faire.

J'avais rendez-vous le lendemain avec mon frère Laurent pour boire un café. Je savais très bien pour quelle raison il voulait me voir. Pour cette même raison qui nous obligeait à nous rencontrer régulièrement depuis environ deux mois. Il fallait vider la maison de notre mère. Il n'en démordait pas. Il fallait s'y résoudre, je n'allais tout de même pas attendre qu'elle tombe en ruine, si ? Pire : on n'allait tout de même pas en faire un musée, point d'exclamation. Mon frère savait pertinemment qu'il touchait un point sensible en employant •••

ce terme, *musée*. Il teintait de ridicule ce qu'il soupçonnait être mon vœu le plus cher, il le retournait contre moi pour en souligner toute l'absurdité.

Bien sûr que si, j'aurais aimé en faire un musée. Pourquoi pas ? Nous avions grandi dans ces murs, c'était la maison de notre enfance, la vider impliquait de nous vider nous, comme des poulets avant l'étal, nous vider de notre passé, de notre héritage, de nos premiers rires et de bonheurs jamais égalés. *Il faut tourner la page*, tel était le leitmotiv de mon frère. Je ne supportais pas cette expression. Tourner la page, qui a décrété ça ? Qui a décidé qu'une page devait inévitablement être tournée ? Et si j'avais, moi, envie de la lire et la relire encore cette page ? Il disait *la maison de maman*, avec un timbre froid

J'ÉTAIS ZADISTE DE MON PASSÉ, LES PIEDS DANS LA BOUE, ARBORANT DES PANNEAUX INOFFENSIFS FACE À UNE ARMÉE DE BULLDOZERS

et décharné. La formule résumait tout : ça n'était plus la sienne. Depuis longtemps. Mon argumentation était chaque fois la même : *Ben je sais pas, on a quand même beaucoup de souvenirs dans cette maison…* Il me regardait avec des yeux ronds d'incompréhension comme si je venais de lui parler coréen. Des yeux qui disaient *Souvenirs, passé, âme, qu'entends-tu exactement par là ? Qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Tu sais, une maison qui n'est pas habitée et donc pas entretenue se dégrade. Sans compter la taxe foncière… Deux mille euros par an, même divisée en deux, ça reste une somme pour une maison laissée à l'abandon.* Nous ne parlions plus la même langue, nous étions deux frères ancestraux s'étant perdus en cours de route, un Israélien et un Palestinien autour d'un café allongé.

Cela faisait plusieurs mois que je repoussais l'échéance à coups d'excuses précaires, *En ce moment j'ai du boulot, laissons passer la rentrée, je serai plus dispo ensuite*. Passé la rentrée, je me réfugiais dans des alibis de copies à corriger et d'incessantes réunions pédagogiques, *Ça ira mieux à la Toussaint, ce sera mieux à ce moment-là*. Et la Toussaint était passée, nous étions début décembre et je sentais bien que j'étais à court de munitions. Noël approchait à grands pas et me pendait au nez. Et c'était probablement le pire moment pour vider la maison familiale avec tout ce que cette période charrie d'enfance et de présence maternelle.

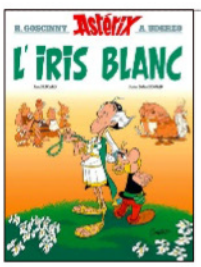
Il était déjà attablé quand je suis arrivé, il s'est levé pour me faire la bise. Nous nous étions tellement éloignés ces dernières années que j'avais toujours la sensation de faire la bise à une statue d'ancien militaire oublié sur une place de village. Embrasser un contrôleur de la SNCF pris au hasard sur un quai de gare ne m'aurait pas mis moins à l'aise. Nos joues s'effleuraient à peine, la distance croissante qui les séparait année après année témoignait de la distance qui s'installait entre nous. À ce rythme, dans dix ans, nous nous ferions la bise en maintenant nos joues à vingt centimètres l'une de l'autre. Bise invariablement accompagnée de son *Comment va ?* Je ne supportais plus non plus ce *comment va*, je ne supportais plus cette tournure, comment va qui ? Comment va quoi ? Cette éviction du *ça* qui instaurait une réserve, érigeait entre nous un mur invisible. Ce *comment va* me donnait l'impression d'être le client de mon frère, il rétrogradait son interlocuteur de facto au rang de subalterne, le renvoyait à sa condition d'interchangeable. Et la tentation était grande chaque fois de lui répondre *Ben écoute, va plutôt pas mal*. Je n'avais jamais osé. J'étais l'aîné biologique mais le cadet psychologique, je ne faisais pas le poids, je ne l'avais jamais fait. Le sens de la repartie n'était pas dans mes gènes, c'est lui qui en avait hérité. Ces derniers mois, le constat de notre éloignement me rendait triste à chacun de nos rendez-vous. Il avait peut-être toujours été là, mais atténué par la présence de notre mère entre nous. Notre mère partie, je me retrouvais seul et démuni face à des bises froides et des *ça* portés disparus.

Comme je m'y attendais, après quelques échanges sans grande substance, il est entré dans le vif du sujet.

— Tu sais, pour la maison, ce serait bien qu'on s'y mette pas trop tard…

Voilà, nous y étions. Je le prévoyais et pourtant j'étais pris au dépourvu chaque fois.

Je soupçonnais sa femme, Corinne, de vouloir précipiter les choses. Rien de concret ne venait étayer ma suspicion, elle n'avait jamais évoqué cette question en ma présence, mais c'était tout comme. Quand il nous était arrivé d'aborder le sujet devant elle, elle s'était aussitôt murée dans un mutisme anormal, elle habituellement si diserte. Le calme avant la tempête, le silence lourd du stratège qui jauge le champ de bataille avant l'assaut. Je la sentais pressée de vider la maison pour la mettre en vente. Je défendais une zone en péril mais Corinne était plus coriace que l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes. J'étais zadiste de mon passé, les pieds dans la boue, arborant des panneaux inoffensifs face à une armée de bulldozers. Elle travaillait en sous-main, j'en étais persuadé. Elle avait dans sa besace tout un tas de regards en coin et de mimiques très codés que mon frère comprenait. Lors de nos repas de famille, je ne redoutais rien tant que de me retrouver seul avec elle dans une pièce. Cette situation rendait criant le constat que nous n'avions aucune affinité. ■



L'INFO EN PLUS

En 2022, Fabcaro reçoit un e-mail qui sonne comme une consécration : les Éditions Albert René souhaitent le rencontrer afin de lui proposer de remplacer Jean-Yves Ferri au scénario du prochain album des *Aventures d'Astérix*. Une scène surréaliste pour celui qui a appris à lire avec *La Zizanie*. Un an plus tard paraît *L'Iris blanc*. Son binôme avec Didier Conrad au dessin fait des étincelles, puisque l'album dépasse le million d'exemplaires vendus en quelques semaines seulement. Un véritable triomphe. Et le début d'une longue aventure ?

Le Livre de Poche

LES LIVRES
QUI NOUS FONT
AIMER LA VIE

PRIX MÉDICIS
ESSAI 2023

LA FORCE ÉMANCIPATRICE DE LA LITTÉRATURE.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

CAROLE MARTINEZ

Du domaine des rêves

Malgré un Goncourt des lycéens et une quinzaine d'autres prix, l'autrice du *Cœur cousu* demeure une figure rare. Événement de la rentrée, *Dors ton sommeil de brute*, son cinquième roman, est une « *fiction viscérale* » surgie des entrailles de la nuit.

Pour toute personne assoiffée de littérature, les nuits d'insomnie sont une façon de vivre. En cette rentrée, il est difficile de piquer du nez le long des 400 pages de *Dors ton sommeil de brute*. Empruntant son titre à un vers de Baudelaire dans « Le Goût du néant » (*Les Fleurs du mal*), Carole Martinez y raconte comment des rêves d'enfant vont devenir le cauchemar de la planète. À dix reprises pendant deux mois, des milliers d'enfants crient et se mettent en mouvement, somnambules, à la même heure : 1 h 48 du matin. Cela dure chaque fois vingt-quatre heures, le phénomène suivant le fil de la rotation terrestre. Ces rêves éveillés engendrent rivières de sang, invasions d'insectes, lait empoisonné, enfants qui se mettent à puer et autres cataclysmes exponentiels, à l'image des dix plaies d'Égypte décrites dans le livre de l'Exode (Ancien Testament), sur lequel la romancière revendique avoir calqué ces cauchemars. Comme si la Terre, à travers les enfants, se retournait brutalement contre l'humanité. Cette trame se noue avec une autre : la fuite d'Éva et de sa fille de 8 ans, Lucie, pour échapper à un conjoint violent, jusqu'aux marais de Camargue, d'où semble démarrer le phénomène…

INSOMNIES, COVID ET PHOBIES

La clé de ses songes, il fut une époque où l'écrivaine a eu le temps d'y penser : le premier confinement. « *Je suis très insomniaque, je dormais alors une heure par nuit. Je me suis inquiétée, car ma mère était Alzheimer et, avant, elle avait été insomniaque. Je savais qu'il existe des liens entre oubli et insomnies. Voilà comment, au lieu de dormir, je me suis plongée dans le sujet du sommeil !* » admet-elle dans un éclat de rire. Le contexte mondial ramenait aussi l'autrice en face d'une « *grosse, très grosse phobie : l'épidémie. Ça vient du fait que mon père, passionné par tout ce qui était chancres et maladies de peau, me montrait ce genre d'images avant de dormir ! Ma mère, laborantine, me faisait une prise de sang dès que j'avais un pet de travers* ». Peur de la maladie, surgissement mondial du covid, relecture des dix plaies d'Égypte : le moteur à fiction s'allumait.

Il fallait repasser par le réel : le covid, cette pandémie « *dont, fait extraordinaire, les enfants ne mouraient pas* ». Confrontée à la fin de vie de ses deux parents (décédés pendant l'écriture du livre), Carole Martinez a alors suivi un fil de récit familial,

avec « *une figure patriarcale très puissante d'un côté, et une autre, maternelle, qui défend son enfant* ». Passé au mixeur des thèmes évoqués plus haut, il aboutit à « *une épidémie de rêves qui toucherait les enfants à travers le monde* », ourdie par « *une force archaïque, paternelle, qui menace l'humanité, face à une autre, maternelle. Et toutes deux seraient la planète* ». « *Je suis une écrivaine très lente,* avoue-t-elle d'une voix qui dit autant le regret que la confiance, *mais, quand je suis lancée, ça se place, ça se déplace, comme les pièces d'un puzzle, et ça finit par s'articuler. Les personnages sont survenus peu à peu. J'ai commencé à jouer avec les narrations.* »

LES FEMMES AU CENTRE

Elle l'admet : « *C'est d'une apocalypse personnelle et de mes propres fléaux qu'est né ce livre.* » Et enchaîne : « *J'ai vécu une aventure d'écriture fabuleuse.* » Un enthousiasme qui doit à la soif de fiction qui l'anime : « *Une chose est sûre, je pense totalement par la fiction, par le conte, par la mythologie. Je décolle tout le temps de la réalité. Je crois à la fiction viscérale, qui permet, le temps du livre, de parvenir à me servir de tout ce qui m'arrive, me blesse, me dévore, m'effraie et, par l'histoire juste, par les personnages, de tisser un ensemble beau, cohérent, efficace. La grande force de l'art romanesque, outre sa liberté, c'est de faire toucher la cohérence d'une existence qui n'en a pas toujours…* »

Si « *un personnage masculin, Serge, prend beaucoup de place* », *Dors ton sommeil de brute* est une histoire de fille et de mère. Une histoire féminine, comme l'étaient *Le Cœur cousu* (une dizaine de prix, dont le Renaudot des lycéens 2007), *Du domaine des Murmures* (Goncourt des lycéens 2011), *La Terre qui penche* (2015) et *Les Roses fauves* (2020). « *C'est parce que je suis issue d'un matriarcat féroce. L'histoire du* Cœur cousu *reprenait celle de mon arrière-arrière-arrière-grand-mère, qui a été jouée au jeu par son mari. Elle est ensuite partie avec tous ses enfants et la charrette à bras, pour l'Algérie, où elle est morte. J'ai été élevée dans la méfiance des hommes. Ça m'emmerdait, mais c'est ce qui explique pourquoi j'ai toujours mis des femmes au centre.* »

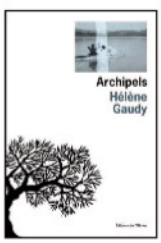
Les fidèles de l'autrice retrouveront dans ce roman son réalisme psychologique, son onirisme, sa façon de mêler mythologies anciennes et modernes. Un ton de conte qui habite sa plume depuis maintenant cinq romans, et dont *Dors ton sommeil de brute* porte l'empreinte. Carole Martinez, cette insomniaque obsédée de fictions, tient hautement sa ligne, tout en renouvelant diablement sa partition. ■ **Hubert Artus**

EXTRAIT

★★★★★
DORS TON SOMMEIL DE BRUTE
CAROLE MARTINEZ
400 P., GALLIMARD, 22 €

L'île aux trésors

En Louisiane se trouve l'Isle de Jean-Charles, un territoire « *au bout du bout du bayou* », menacé par les aménagements des rives du Mississippi, le dérèglement climatique et les forages pétroliers. En découvrant le destin de ce lieu voué à disparaître définitivement, la narratrice tisse des archipels de liens avec l'existence de son propre père, lui-même prénommé Jean-Charles. Cet ancien globe-trotteur s'est construit un palais intérieur indéchiffrable et secret, accumulant dans son atelier des décennies d'objets fétiches, toiles et feuilles volantes en tout genre. Tandis qu'il laisse à sa fille les clés de ce lieu comme on « *enseigne son absence* », une enquête débute. Exploratrice de l'intime, Hélène Gaudy esquisse un portrait doux-amer porté par un fascinant style incantatoire. ■ **Marie Jouvin**



★★★★☆
ARCHIPELS
HÉLÈNE GAUDY
288 P., L'OLIVIER, 21 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

La méthode Kern

Le nouveau roman d'Étienne Kern aurait pu s'intituler *Discours de la méthode* – mais c'était déjà pris. Il fallait donc chercher, et trouver autre chose – un peu comme le héros de *La Vie meilleure*. Vous connaissez forcément son nom : Coué, Émile de son prénom (1857-1926). Auquel il suffit d'ajouter le mot « méthode » pour se faire une idée du second roman de l'auteur des *Envolés* (Goncourt du premier roman 2022). On pourrait le présenter comme une biographie fictionnalisée, un peu à la Echenoz, de l'un des pères de la « pensée positive » et de l'autosuggestion. En effet, comment ce pharmacien de Troyes exilé à Nancy est-il devenu l'un des thérapeutes les plus célèbres de son époque ? Au fond, *« sa vie est comme la nôtre, avec ses jours banals et ses jours qu'on n'oublie pas. »* C'est cette approche de proximité – doublée d'une narration contemporaine à la première personne – qui permet de mieux cerner la personnalité de ce *« professeur d'optimisme »* dont les théories et les *« jongleries thérapeutiques »* vont toucher le monde entier. L'auteur montre en quoi son quotidien, notamment sa relation avec son épouse Lucie et les demandes de ses clients (ou patients), va fonder son savoir issu de *« l'illusion »*. Celui d'un chimiste raté, *« plus tout à fait pharmacien, pas tout à fait menteur : guérisseur, peut-être, ou comédien »*, dont le *« grand secret »* pour guérir (enfin, potentiellement…) repose sur trois verbes : *« répéter, croire, imaginer »*. Ce dernier mot concerne aussi le romancier, qui affirme ici, l'air de rien, toute la puissance de la fiction. De la littérature. Car *« écrire, c'est cesser d'affronter. C'est l'aveuglement heureux. C'est une joie qu'on s'invente. La vie meilleure. »*

★★★★☆
LA VIE MEILLEURE
ÉTIENNE KERN
192 P., GALLIMARD, 19,50 €

LES ÉCRIVAINS DE LIRE magazine

GIULIETTA SHAKESPEARE
PATRICIA REZNIKOV
320 P., GRASSET, 22 €

Ce captivant roman de Patricia Reznikov retrace non seulement la vie de celui qui se serait caché derrière le nom de William Shakespeare, l'Italien Giovanni Florio, mais aussi celle de sa sœur Giulietta, qui aurait joué un rôle crucial dans son processus créatif. Quelques siècles plus tard, deux amis hommes de lettres suivent leurs traces à travers les écrits d'un mystérieux diariste, dont les révélations pourraient bouleverser l'histoire littéraire. Entre notre époque, les années 1930, marquées par la montée du fascisme en Italie, et le XVIe siècle ensanglanté par les guerres de Religion en Angleterre, l'enquête dévoile avec une émotion intense les influences cosmopolites de l'auteur de *Roméo et Juliette*. Une ode à l'éternelle jeunesse des classiques. S.B.

ET AUSSI…

★★★☆☆
LA DANSE DES OUBLIÉS
JOHANNA KRAWCZYK
188 P., HÉLOÏSE D'ORMESSON, 18 €

Dans *La Danse des oubliés*, Johanna Krawczyk tisse une intrigue haletante autour de deux tragédies similaires à trente ans d'intervalle. Lorsque Maud est retrouvée morte près de la rivière de Belle-Rose, sa sœur Luce décide de mener l'enquête elle-même, face à l'inaction des autorités. Sa quête la conduit à Matthias, un paria marqué par la mort de sa propre sœur, dans les mêmes circonstances, trois décennies plus tôt. Lié à Luce par la douleur de la perte, il devient pour elle un allié inattendu. En explorant les secrets enfouis du village, la jeune fille serait-elle en passe de découvrir que les deux meurtres sont peut-être liés ? Entrecoupé de poèmes sensibles, ce récit où aucun mot n'est de trop offre un dénouement très surprenant. S.B.

DJAÏLI AMADOU AMAL

Le temps où nous nous aimions

L'autrice des *Impatientes*, Goncourt des lycéens 2020, raconte dans *Le Harem du roi* la cruelle désillusion d'un couple confronté aux traditions et à ses ambitions.

Seini, médecin, a formé pendant vingt-cinq ans un couple idyllique avec Boussoura, professeure de littérature à Yaoundé, la capitale du Cameroun. Pourtant, cet héritier d'une famille royale sait qu'il pourra un jour être élu *lamido*, c'est-à-dire commandeur des croyants et garant des traditions et de l'islam. Entre autres privilèges et luxes, ce titre l'oblige à avoir des esclaves et des concubines. Bref, à détruire son mariage.

Le Harem du roi de Djaïli Amadou Amal commence le jour du couronnement de Seini. Boussoura et son mari doivent désormais vivre séparément. En tant qu'épouse peule du *lamido*, elle est tenue de lui demander son autorisation pour ses moindres faits et gestes. Au début, tous deux sont d'accord : jamais Seini ne couchera avec une autre femme que la sienne. Mais, changeant constamment les points de vue, le roman relate un basculement progressif. L'écrivaine nous promène dans le palais, dévoile ses règles et ses complots, ouvre les portes des appartements royaux, celles du harem, jalousement gardé par la jeune Habibatou, et celles du secteur des concubines, qui se remplit peu à peu. Car Seini a cédé : il a fini par accepter la polygamie et la servitude, officiellement par respect pour les traditions. Effondrée, Boussoura impose alors ses règles du jeu : elle restera au palais tant qu'elle pourra le supporter. Quand ce ne sera plus le cas, elle demandera le divorce.

RÉALITÉ CONTEMPORAINE

Récit très documenté sur une réalité contemporaine méconnue, réflexion sur le sens du mariage, *Le Harem du roi* déploie ce mélange de romance, de drame et de didactisme qui a fait le succès des *Impatientes*. Peu à peu, le roman sème le trouble : Seini est-il aussi révolté qu'il le prétend par la condition des esclaves ? Agit-il par respect des traditions ou pour son plaisir, par ambition ? Et Boussoura n'est-elle pas en train de se perdre, à jouer ce rôle d'épouse patiente et docile ? Djaïli Amadou Amal signe un roman passionnant sur la sincérité et l'estime de soi dans le couple. ■ **Gladys Marivat**

★★★☆☆
LE HAREM DU ROI
DJAÏLI AMADOU AMAL
288 P., EMMANUELLE COLLAS, 21,90 €

OLIVIER THIBAUT/EMMANUELLE COLLAS

Entre panache et panade

Cœur débute comme *Patrimoine* de Philip Roth : un écrivain s'occupe de son père mourant. Celui de Thibault de Montaigu, un ancien séducteur désormais aveugle et ruiné, exprime une dernière volonté : que son fils enquête autour de leur aïeul, Louis de Montaigu, tombé en héros en 1914. D'abord pas très emballé, Thibault se prend au jeu, fouille, et constate des coïncidences étonnantes entre son père et Louis : derrière une façade flamboyante, tous deux cachent une arrière-cuisine plus mélancolique, notamment de rudes difficultés financières. Dans un récit autobiographique à la Emmanuel Carrère, Montaigu établit un parallèle entre les deux histoires, et cherche à comprendre de quoi il a hérité, au fil d'une analyse psychogénéalogique portée par un style hussard chic. Réflexion sur le panache, *Cœur,* présent sur la première liste du prix Goncourt, est aussi un grand livre sur le pardon et sur l'amour qu'un fils peut porter à son père. Malgré une enfance assombrie par le divorce de ses parents, Thibault a appris à admirer son insaisissable géniteur. Après *La Grâce*, il nous rappelle encore une fois que nous avons tous droit à l'absolution. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

De la violence en héritage

Depuis longtemps déjà, Mathieu Palain mobilise sa plume de journaliste et d'écrivain dans un combat acharné : déterrer les racines profondes de la violence masculine. On se souvient du podcast « Des hommes violents » (2020), relatant une immersion aux côtés de douze condamnés pour violences conjugales, contraints par la justice de participer à un groupe de parole, une enquête transformée en livre dans *Nos pères, nos frères, nos amis*. Peu de temps après la diffusion de son récit, il est contacté par une auditrice : « *Est-ce que c'est vous, le Mathieu Palain du podcast ?* » Leur discussion durera un an. Un an pour qu'elle lui raconte une histoire d'abus, de traumatisme et de filiation, qui donnera *Les hommes manquent de courage*. Mère célibataire, ancienne femme battue, Jessie ne parvient plus à juguler la rage qui habite son fils Marco, ado incontrôlable et impulsif, réfugié dans la drogue. Et un jour le drame survient. Au cours d'une soirée, il reproduit ce que le système lui a appris ; ce qu'on ne lui a pas donné, il l'a pris. Leur existence bascule, leur relation aussi. Ils embarquent pour une virée où la parole se libère. Un dialogue à cœur, à cor et à cri, dans l'espoir d'en finir avec cette longue nuit. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
CŒUR
THIBAULT DE MONTAIGU
336 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €

★★★☆☆
LES HOMMES MANQUENT DE COURAGE
MATHIEU PALAIN
290 P., L'ICONOCLASTE, 20,90 €

PASCAL ITO/ALBIN MICHEL - JÉRÔME BONNET/L'ICONOCLASTE

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU YASMINA REZA

D'un récit de procès en « *choses vues* » d'un quotidien mêlant personnalités publiques et quidams croisés au coin de la rue, rien de ce qui est absurde, décidément, n'échappe à l'œil impitoyable de Yasmina Reza. Cette fois encore, la romancière et dramaturge ne va pas se faire que des amis. Pure méchanceté ou implacable honnêteté intellectuelle ? Lorsqu'elle braque sa sulfateuse géniale sur un présentateur (qu'elle nomme, comme tous les autres) *« perdu depuis longtemps dans le marécage bruyant et vain du vedettariat télévisuel »*, accusé de détournement de mineurs, on opte pour la seconde option. Dans d'autres textes de *Récits de certains faits*, l'écrivaine fait preuve d'autant de tendresse que de vacherie à l'égard de certains de ses proches, comme cet ancien agent étranger vieillissant. Plus loin, elle visite une sœur dans un Ehpad ou relate l'enterrement du père d'un écrivain et la récitation du kaddish, autant de façons de refléter une certaine appréhension quant à la finitude de la vie. Certaines histoires prennent le tour de fables, avec leur morale. Ainsi, quand l'autrice revient sur l'affaire du trafic d'influence d'un ancien président sur lequel elle avait déjà écrit : *« Les sombres intrigues, si elles existent, dansent, comme des corps flottants devant la rétine. Aucune conséquence matérielle. Rien n'est advenu, rien n'a pris forme. »* Si ces faits authentiques n'ont a priori rien d'affabulations, Yasmina Reza leur confère, par des jeux d'éclairages théâtraux, une grande inventivité.

Simon Bentolila

★★★★☆
RÉCITS DE CERTAINS FAITS
YASMINA REZA
240 P., FLAMMARION, 20 €

CHRISTOPHE BIGOT

Dans les bras d'Antinoüs

Dialogue sensuel à travers les époques, roman du désir et de la liberté, *Un autre m'attend ailleurs* raconte le dernier amour de Marguerite Yourcenar, qu'elle vécut avec le beau et jeune photographe américain Jerry Wilson. Saisissant.

C'est Jerry qui lui annonce, alors qu'ils embarquent sur le *Mermoz* pour une croisière caribéenne, son élection à l'Académie française. Depuis des mois, le landerneau bruit des manœuvres de Jean d'Ormesson, qui a enfin réussi son coup. Marguerite Yourcenar sera donc, en mars 1980, la première femme à y être élue. Mais, indifférente à cet honneur, elle décide de filer à l'anglaise avec Jerry Wilson, son Antinoüs, qui lui rappelle tant le favori de l'empereur qu'elle a ressuscité dans ses *Mémoires d'Hadrien*. Il est apparu dans sa vie au bon moment. Au risque de choquer, encore terrassée par la mort récente de Grace, sa compagne de quarante ans avec qui elle vivait dans leur propriété de Petite Plaisance, dans le Massachusetts, elle repart pour un de ces voyages qui ont fait l'essence de son existence. Accompagnée de son nouvel amour de quarante-six ans son cadet, son « *blond ténébreux* », la beauté personnifiée. Michel de Crayencour, son père adoré, ne lui a-t-il pas enseigné deux ou trois choses indispensables ? Fuir le conformisme, aimer les êtres vivants et jouir du monde.

Jerry, jeune homosexuel né dans une famille rurale de l'Arkansas, a vécu à Paris. Marguerite et elle ont scellé leur amitié en contemplant un lever de soleil au mont Cadillac. Son profil de médaille, sa ressemblance avec le *Cavalier polonais* de Rembrandt, ont provoqué en elle des échos exquis. D'ailleurs, ne dirait-on pas aussi André Fraigneau, éditeur chez Grasset, son grand amour de jeunesse ? Car, chez Yourcenar, « *ce sphinx, ce mélange de paysanne flamande et de précieuse Grand Siècle, d'empereur romain et de déesse hindoue* », la vie n'est que réminiscences qui se répondent à travers le temps et les lieux, dialogues sensuels et esthétiques. La femme de 77 ans, l'icône tant admirée, l'alchimiste de *L'Œuvre au noir*, est prête pour vivre, aimer de nouveau, s'émouvoir de la splendeur du monde.

ALEXANDRE ISARD/ÉDITIONS DE LA MARTINIÈRE

Dans ce subtil roman vrai, Christophe Bigot ne nous épargne rien des grandeurs et des misères de leur relation. Jerry est un enfant blessé, et bientôt ses addictions, ses démons entreront par effraction dans la vie de l'écrivaine. Sa compréhension innée du désir et de ses lois la mèneront, avec son protégé, au bord du gouffre. Bigot nous brosse dans *Un autre m'attend ailleurs* la figure extraordinaire d'une femme absolument libre. Un saisissant portrait de l'âme humaine, de son insatiable appétit de beauté. ■

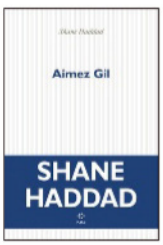
Patricia Reznikov

★★★★☆
UN AUTRE M'ATTEND AILLEURS
CHRISTOPHE BIGOT
316 P., LA MARTINIÈRE, 20 €

Gil était une fois

Il y a Mathieu, Mathias, et Gil, « *les M et Gil* ». Gil qui désire, qui doute, qui cherche à comprendre sa propre colère, à aimer et être aimée, à affronter le vertige de son avenir et de celui d'une société. Voilà un deuxième roman fort, virtuose, marqué par une écriture à la première personne élégamment abrupte. Les mots se bousculent, se répètent, comme les choix qui ont fait le monde dans lequel évoluent Gil et ses M, auxquels elle est comme collée par le désir, l'amitié, la jalousie, la sueur, les vapeurs d'alcool. Le drame est annoncé dès les premières pages, jetant le trio dans une chute inéluctable aux allures de rêve fiévreux, à bord d'une vieille Clio qui menace de s'écrouler à tout instant. Dans *Aimez Gil*, Shane Haddad ménage avec une grande aisance une atmosphère qui oscille entre l'étouffement et la liberté enivrante, une liberté qui sent le tabac froid, la peau salée, les pins du Sud et la bière, pour dresser le portrait brut et sensible d'une angoisse générationnelle. Le titre est une injonction à laquelle on ne peut que se plier. ■

Margaux Morasso



★★★☆☆
AIMEZ GIL
SHANE HADDAD
368 P., P.O.L, 21 €

YASMINA KHADRA ▪ NAGUI ZINET

Courses d'obstacles

Entre humour et émotion, parfois traversés par des effluves de roman noir, deux récits attachants mettent en scène des anti-héros qui ne sont pas forcément les perdants que l'on imagine.

Qui a dit que le Paris populaire n'était plus qu'un lointain souvenir ? Sûrement pas Yasmina Khadra ! Dans son dernier roman, l'auteur des *Hirondelles de Kaboul* nous offre une splendide fresque des quartiers nord, une véritable cour des miracles peuplée de guérisseurs, de caïds et de rumeurs farfelues qui voyagent aussi vite que le « *téléphone arabe* ». Nestor, qui vit dans un immeuble décrépi de Montmartre avec sa grand-mère, perd dès les premières pages son emploi dans une boutique de chaussures tenue par un affable escroc. Surnommé « Cœur-d'amande » en raison de sa petite taille, il doit faire face à de nombreux obstacles, malgré son caractère obstiné et attachant. Pour ne rien arranger, sa grand-mère perd la tête et s'échappe de chez elle, avant d'être retrouvée, hagarde, au parc Monceau. Une parente lui met la main dessus, avec des intentions peu louables. Mais, entre un parrain local et une prostituée digne de *La Vie devant soi* de Romain Gary, le quartier veille sur le petit homme et sa grand-mère. Voilà de quoi nourrir le livre qu'il se promet de finir et qui se confond avec ce *Cœur-d'amande* signé Yasmina Khadra. L'écrivain algérien chante ici un hymne à la fraternité, où les métaphores sont aussi savoureuses qu'authentiques.

Les quatre pages du prologue d'*Une trajectoire exemplaire* démentent à elles seules le caractère prétendument prévisible et émollient de la rentrée littéraire. Extrait : « *La conversation au comptoir semble ne pas s'arrêter, vous les égorgeriez bien, mais vous n'êtes pas un homme très tactile.* » L'intrigue du premier roman de Nagui Zinet, dont les billets sur Instagram furent repérés par Joëlle Losfeld, n'est certes pas d'une originalité fracassante : on y suit l'inéluctable glissade sur le toboggan de l'échec et du mensonge d'un dénommé N., en dépit de sa culture appréciable et de son talent avéré pour les fulgurances avinées. Le texte est d'ailleurs truffé de mentions à ses auteurs de référence, rarement les plus obscurs, Jim Thompson en tête. Mais ce qui fait le charme particulier de sa grosse centaine de pages est la voix unique de N. s'adressant à lui-même à la deuxième personne, aussi chiche en descriptions que riche d'un humour mi-corrosif, mi-absurde, capable de faire plonger la moindre phrase au fond d'un ravin que l'on n'attendait pas. Pour quelle morale ? Si perdre est un destin, autant le dire bien. ■

Simon Bentolila et Antoine Faure

★★★☆☆
CŒUR-D'AMANDE
YASMINA KHADRA
320 P., MIALET-BARRAULT, 19,95 €

★★★☆☆
UNE TRAJECTOIRE EXEMPLAIRE
NAGUI ZINET
112 P., JOËLLE LOSFELD, 15,50 €

ANA PORTNOY/MIALET-BARRAULT - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LES NUITS QUE L'ON CHOISIT
ÉLISE COSTA
240 P., FOLIO, 8,30 €

Le récit d'affaires que fait ici Élise Costa n'est pas un roman mais une évocation très subjective des procès qu'elle suit en tant que chroniqueuse judiciaire. *« C'est en regardant les petites choses que l'on voit les grandes »*, écrit-elle. Si ce n'est une fiction, ce livre met en scène l'imaginaire d'une écrivaine journaliste qui raconte le monde des autres autant que le sien. La plume est pleine de retenue et d'empathie. Dans ces lieux qu'elle décrit, l'humanité essaie de survivre. Éric Libiot

★★★☆☆
MON PETIT
NADÈGE ERIKA
208 P., HARPERCOLLINS, 7,70 €

À 45 ans, Naëlle démissionne de la fonction publique et n'a qu'une envie, « *ne rien foutre* ». Ce qui ne veut pas dire ne penser à rien, ni tout oublier. La voilà qui revient à Belleville, le quartier de son enfance, partagée entre sa grand-mère aimée et sa mère à la vie de bohème. Premier roman nourri de morceaux autobiographiques, *Mon petit* est une balade dans des souvenirs qui se teintent de toutes les couleurs, un cri d'amour et de rage porté par une langue parlée bien maîtrisée. E.L.

★★★☆☆
MALGRÉ TOUTE MA RAGE
JÉRÉMY FEL
480 P., RIVAGES POCHE, 10,80 €

La construction est classique : d'abord, en une sorte de prologue, la scène d'un crime odieux décrite par son auteur, puis le pourquoi du comment de ce drame raconté par sept personnages. Mais ce qui intéresse visiblement Jérémy Fel, c'est d'analyser la genèse du mal et de mesurer la responsabilité de chacun quand un acte si terrible advient. Quelques longueurs, certes, mais aussi un savant mélange de psychologie, de faits, de comportementalisme. Un mélange des genres pour un roman qui sait se singulariser. E.L.

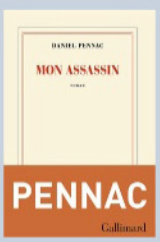
3 RAISONS DE LIRE (OU PAS)

LE NOUVEAU DANIEL PENNAC

Un jeu de clés réservé aux fans
À la sortie de *Terminus Malaussène*, dernier (?) volet de la saga, Daniel Pennac racontait dans *Lire* les raisons pour lesquelles il donnait tel ou tel nom à ses personnages. Il faut dire qu'entre la Reine Zabo, C'est Un Ange et Stojil, les patronymes sont singuliers. À ce point singuliers qu'ils sont tous liés à une histoire personnelle que raconte Daniel Pennac dans *Mon assassin.* Ce récit, qui est aussi introspection, balade littéraire, jeu de miroirs, revers de la médaille et recette de romancier, s'apparente à un jeu de clés, nécessaire pour ouvrir les portes malaussèniennes. Mais Pennac est trop malin pour les ouvrir toutes.

Un récit inégalement intéressant
L'assassin du titre, c'est Pépère, un gars pas tendre, auteur d'un *« coup d'État littéraire »* dans *Terminus Malaussène*. D'où vient-il et qui est-il ? s'interroge Pennac, qui se rend compte qu'il n'avait pas imaginé que ce personnage allait prendre tant d'importance. Il raconte alors sa vie autant que sa genèse. C'est sans doute la partie la moins excitante de ce récit. Pennac en fait le héros d'une vraie fausse nouvelle, mais ce Pépère-là a du mal à rivaliser avec les autres.

La patte Pennac intacte
Car le reste de l'inventaire est savoureux. Pennac est à la fois le promeneur et l'inventeur de la carte, l'objet et le sujet. S'il revient régulièrement à Malaussène, il raconte aussi ses débuts à la Série noire, dirigée par Robert Soulat et Christian Mounier, sa rencontre avec JML (soit Jean-Marie Laclavetine), devenu ami et éditeur, son rapport à la littérature et à l'écriture, ses pannes d'inspiration… On y retrouve le conteur que l'on aime. E.L.



EXTRAIT

★★☆☆☆
MON ASSASSIN
DANIEL PENNAC
160 P., GALLIMARD, 18 €

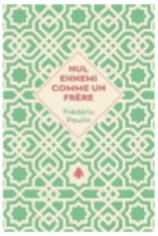
FRÉDÉRIC PAULIN

Fratricides à l'ombre des cèdres

Après sa trilogie consacrée au terrorisme djihadiste, l'écrivain ouvre un nouveau cycle, sur la guerre civile au Liban, entre récit haletant et document saisissant.

On dit d'un gros roman qu'il est un pavé, et d'un grand livre que c'est une bombe. Long de plus de 450 pages, récit d'un bloc et sans chapitres, entièrement narré au présent, *Nul ennemi comme un frère* est plutôt un souffle de furie. Il débute par deux scènes de mitraillage, à Beyrouth, le 13 avril 1975. La guerre civile libanaise débute. Elle durera jusqu'en 1990. Druzes, chrétiens maronites, chiites, sunnites, milices libanaises, groupes palestiniens, armées syrienne et israélienne, tantôt unis, tantôt ennemis. Elle engagera bientôt la France, ancienne puissance mandataire, les États-Unis et l'ONU.

Premier volet d'une trilogie consacrée à ce conflit, l'ouvrage nous mène jusqu'en 1983. Fort d'une documentation ahurissante, Frédéric Paulin immisce des personnages fictionnels dans huit ans d'événements véridiques. Une méthode déjà utilisée pour sa trilogie consacrée au djihadisme, mais que l'auteur hisse ici plus haut encore. On colle aux basques d'une famille libanaise dont un fils travaillera pour le RPR de Jacques Chirac, d'un conseiller diplomatique français défoncé aux benzodiazépines, de gradés de la DGSE, de miliciens ou d'émissaires d'un peu tous les camps… Ces protagonistes accompagnent les vrais acteurs de l'Histoire, d'Arafat à Sharon, en passant par Mitterrand, Pasqua, Gemayel, Khomeini, Al-Assad, Reagan. Et nous assisterons à la naissance de ce qui aujourd'hui s'appelle le Hezbollah. Sans oublier, entre ces pages de poudre et de sang, de l'amour et des sentiments. Et voilà comment ce livre devient souffle. ■ **Hubert Artus**



★★★☆☆
NUL ENNEMI COMME UN FRÈRE
FRÉDÉRIC PAULIN
472 P., AGULLO, 23,50 €

Télé-réalité politique

France, 2028. Après des élections au taux de participation catastrophique, le parti présidentiel – toute ressemblance avec l'actuel n'est pas fortuite – tente de réanimer l'intérêt citoyen en désignant son futur candidat à l'Élysée par le biais d'un programme de télé-réalité. Parmi les participants, un ancien ministre cherche à relancer sa carrière au point mort, bien qu'une lettre anonyme l'ait désigné comme la prochaine cible d'un groupe féministe radical décidé à tuer un homme pour chaque féminicide… Dans ce très noir *Coliseum* à la construction efficace, Thomas Bronnec explore avec acuité les limites de l'engagement politique traditionnel comme celles de l'activisme clandestin. Sa description des ressorts psychologiques des victimes et des bourreaux de la misogynie est d'une lucidité glaçante. ■ **Antoine Faure**

★★★☆☆
COLISEUM
THOMAS BRONNEC
272 P., GALLIMARD/ SÉRIE NOIRE, 18,50 €

JULIEN LUTT/AGULLO

JURICA PAVIČIĆ

Un pays hanté

À la fois décor et personnage, la Croatie est au cœur de *Mater Dolorosa*, un puissant roman noir.

Le roman noir a toujours tiré sa force et sa singularité de la façon dont il appréhende le décor. Manchette et la société giscardienne, Chandler et un Los Angeles bercé d'illusions, Montalbán dans le cosmopolitisme politique barcelonais… Bien souvent, les personnages et l'intrigue, pour passionnants qu'ils soient, racontent une époque que le décor incarne ou métaphorise. Les plus grands bouquins du genre sont justement ceux qui font des lieux autre chose qu'un simple décor. À ce titre, *Mater Dolorosa* du Croate Jurica Pavičić s'impose largement comme une locomotive du genre en cette rentrée. Si l'on voulait procéder par l'absurde, il suffirait d'écrire que ce roman procède d'un classicisme éprouvé : un meurtre et une enquête vue par trois personnages, un policier, une mère et sa fille (plus ou moins) impliquées. Pavičić alterne les chapitres en utilisant l'un de ses trois héros pour faire avancer le récit jusqu'à une conclusion qui, tout de même, n'est pas si visible. Les amateurs de péripéties y trouveront leur compte. Mais Pavičić raconte autre chose qu'une enquête. Le titre du roman, *Mater Dolorosa,* est à prendre au sens profane plus que religieux : une figure maternelle qui pleure ses enfants perdus dans un pays meurtri.

On sait l'histoire de la Croatie, passée du bloc soviétique à l'Union européenne après avoir pris les armes, dans les années 1990, pour affirmer son indépendance contre le gouvernement de Belgrade, ex-Yougoslavie. Si le roman se situe à Split à notre époque, il dépeint une époque en transition, comme les trois personnages. Zvone, le flic, s'occupe de son père, ancien soldat, Katja, la mère, d'un fatalisme douloureux, est engluée dans son passé, quand sa fille Ines peine à franchir le seuil d'un avenir moins sombre, forcément ailleurs qu'en Croatie. Le meurtre de la jeune Viktorija n'est finalement qu'un fantôme, figurant un pays hanté par des pouvoirs successifs fascisants où l'individu n'existe pas. Cette façon d'allier les époques – un monde meurt, l'autre espère survivre – se retrouve dans le style sobre et maîtrisé de Pavičić : phrases au présent, enchaînements des faits, description empathique et références aux maîtres du genre. Il en est un, assurément. ■ **Éric Libiot**

★★★★★
MATER DOLOROSA
JURICA PAVIČIĆ
TRADUIT DU CROATE
PAR OLIVIER LANNUZEL,
416 P., AGULLO, 23,50 €

Le chœur gros

DEON MEYER multiplie les protagonistes pour raconter la corruption en Afrique du Sud.

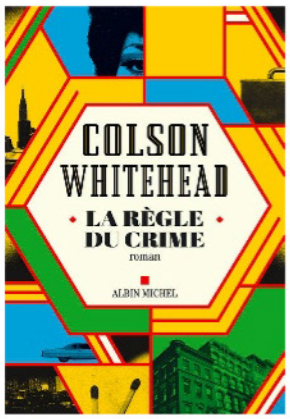
DUJE KLARIĆ/AGULLO - PEARTREE PHOTOGRAPHY/GALLIMARD

Il y a vingt-cinq ans, un nouveau décor apparaissait sur la mappemonde du polar : la « nation arc-en-ciel », soit l'Afrique du Sud post-apartheid. Cette nouveauté s'avéra une déception, et c'est l'ampleur de cette déception que parcourt l'œuvre en cours de Deon Meyer. Dans *Léo*, son quinzième roman, il est question de lions, de chiens, de léopards, d'une femme au tatouage de hyène, mais les fauves sont les hommes et les femmes pris dans les filets de la corruption entre les sphères policière, militaire, industrielle et politicienne. Des thèmes traités par l'auteur depuis plusieurs romans, mais rarement sur de telles étendues : Johannesburg, Pretoria, Le Cap, les réserves de l'Okavango, des navires russes en escale, le ciel où volent des avions pleins d'or, des millions de dollars venant de Libye, des fuites en Italie… *Léo* remet en scène les flics préférés de l'écrivain, Benny Griessel et Vaughn Cupido. Il débute à douze jours d'une date programmée et redoutée par le premier : son mariage. Le temps presse donc, et le roman épouse un rythme qui, malgré deux ou trois moments faibles, reste du pur Meyer : deux intrigues, plusieurs sous-intrigues, alternances entre les protagonistes, actions à foison. Un chœur gros comme ça. ■ **H.A.**

★★★☆☆
LÉO (LEO)
DEON MEYER
TRADUIT DE L'AFRIKAANS
PAR GEORGES LORY, 624 P.,
GALLIMARD/SÉRIE NOIRE, 23 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 OCTOBRE.

Colson Whitehead

La Règle du crime



LA RÈGLE DU CRIME (CROOK MANIFESTO)
COLSON WHITEHEAD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHARLES RECOURSÉ
464 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

Tout ça, c'est la faute des Jackson Five ! Après *« quatre ans passés sur le droit chemin »*, Ray Carney, l'antihéros de *Harlem Shuffle* – le précédent opus de Colson Whitehead –, renoue avec sa sale manie : le crime. Il faut dire que le petit Michael et son *crew* passent au Madison Square Garden, et que sa fille May aimerait avoir des places. *« Pas simple, ça »*, commente un ami. Doux euphémisme ! Forcé de reprendre contact avec le peu recommandable inspecteur Munson, Carney se retrouve bientôt avec *« une mallette remplie de bijoux volés »*. Il ne la gardera pas longtemps. On est en 1971 et c'est le retour des ennuis, sur fond de guerre ouverte entre *« les forces du racisme et de l'oppression »* et la Black Liberation Army. En deux mots, ça défouraille sec à Harlem, et *« il faut suivre le rythme »*. Carney s'y efforce, dans une tragi-comédie en trois actes, qui voit notre faux ingénu frayer avec le milieu du cinéma (drogue, coucheries, bluff sauvage) et celui de la politique (même chose, en gros). Comme souvent chez Whitehead, les personnages sont inoubliables, propulsant le récit vers des sommets de violence et de drôlerie. Qu'un tel ramassis de pourris puisse concourir à rendre un roman aussi enlevé et instructif est, en soi, un petit miracle. Pas de doute, Colson connaît la musique. ■

Fabrice Colin

CHRIS CLOSE/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1969

Colson Whitehead naît à New York et grandit à Manhattan, au sein d'une famille de quatre enfants. L'argent ne manque pas (les parents sont chefs d'entreprise), mais le paternel a son petit caractère. Adolescent, Colson écoute Prince, Sonic Youth, et joue à *Donjons & Dragons*, avant d'intégrer Harvard. Parmi ses textes de prédilection, *Cent ans de solitude* de Gabriel García Márquez et *La Loterie* de Shirley Jackson.

2011

Le blog Grantland offre 10 000 dollars à l'auteur pour qu'il couvre les championnats du monde de poker. Colson joue, perd, et écrit un bouquin (non traduit) sur son expérience. *« Si j'avais gagné, vous ne seriez peut-être pas en train de le lire. »*

2017

Underground Railroad (qui raconte la fuite de Cora, une jeune esclave, à travers des États du Sud dans les années 1850) remporte le prix Pulitzer de la fiction 2017, et se voit bientôt adapté en série télé par l'oscarisé Barry Jenkins (*Moonlight*). Trois ans plus tard, c'est au tour de *Nickel Boys* d'être couronné. Whitehead est, après William Faulkner, Booth Tarkington et John Updike, le quatrième auteur à obtenir deux fois le Pulitzer. Les trois autres sont des Blancs.

RINGOLEVIO

1971

« Un voyou reste un voyou
et les ripoux détestent
les gens honnêtes. »

1

Dorénavant, chaque fois qu'il entendrait cette chanson, il repenserait à la mort de Munson. C'étaient tout de même les Jackson Five qui avaient fait replonger Ray Carney après quatre ans passés sur *le droit chemin*. Le droit chemin – à la fois une philosophie et un territoire, un quartier avec ses frontières et ses usages bien à lui. Parfois, quand il traversait la 7e Avenue en allant au magasin, il marmonnait ces trois mots dans sa barbe, tel un poivrot qui s'efforce de contrôler sa démarche après sa tournée des grands-ducs.

Quatre années de travail honnête et rémunérateur dans l'ameublement. Carney équipait des jeunes mariés pour leur périple à venir, embellissait des salons pour refléter des tournants favorables, cornaquait des retraités à travers la jungle des différents modèles de fauteuils inclinables. C'était une lourde responsabilité. Rien que la semaine précédente, l'une de ses clientes lui avait annoncé que son père était mort dans son sommeil, « le sourire aux lèvres », confortablement installé dans son Sterling Dreamer acheté chez Carney's Furniture. L'homme était plombier, il avait travaillé trente-cinq ans pour la ville. Son ultime sensation sur cette terre avait été l'opulente caresse de la garniture en polyuréthane. Carney se réjouissait que l'homme soit mort satisfait – imaginez la tristesse si sa dernière pensée avait été « J'aurais mieux fait de le prendre en Skaï ». Et il faisait aussi dans les accessoires. Des pièces décoratives pour illuminer les espaces ternes. Tout cela peut paraître ennuyeux. Ça l'était. C'était également roboratif, de même qu'un plat sans sel et une boisson coupée à l'eau vous nourriront, à défaut de vous régaler.

Il n'y eut pas de pot de départ quand Carney se retira du circuit. Personne ne lui offrit une montre en or pour le remercier de ces années de bons et loyaux services ; au demeurant, il n'avait jamais manqué de montres en or depuis qu'il était devenu fourgue. Le jour où il prit sa retraite, il en avait une pleine boîte dans le coffre de son bureau, des toquantes gravées de noms inconnus – il y avait longtemps qu'il n'était plus allé chez son contact dans le Bronx. Pour ses adieux au recel, il se borna surtout à refouler des clients en leur disant de faire courir la nouvelle parmi leurs connaissances de la pègre : Carney raccroche.

« Comment ça, tu raccroches ?

— J'arrête. C'est fini. »

La porte donnant sur Morningside Avenue, percée pour faciliter les transactions nocturnes, ne servit plus que pour d'innocentes livraisons aux heures ouvrables. Deux semaines après le casse du Fortuna, Tommy Motus vint y frapper, une mallette en cuir noir sous le bras. Carney jeta un œil aux diamants, juste histoire de mettre sa détermination à l'épreuve, puis il souhaita bonne chance au voleur. Le lendemain, Cubby l'Asticot, un de ses habitués blancs, débarqua après la fermeture avec « des trucs vraiment dingues ». Cubby avait pour spécialité le vol de cargaisons improbables qu'il mettait des années à écouler – il croulait sous les bâtons sauteurs et les collants emballés dans des œufs en plastique. Carney l'éconduisit sans lui laisser le temps de décrire son pactole pourri de la semaine, N'y vois rien de personnel.

Petit à petit, ils cessèrent de venir, les braqueurs, dépités un instant seulement car il y avait toujours un autre plan, un autre moyen, d'autres affaires à faire dans l'entreprise immense, complexe et corrompue qu'était la ville de New York.

« Allez-y, touchez-le, il ne va pas vous mordre. Vous aurez l'impression de tenir un bout de paradis entre vos doigts. »

À l'autre bout de la salle d'exposition, Larry abordait un client, un spécimen parcheminé qui faisait tourner un béret rouge entre ses mains. L'homme était voûté, usé. Carney s'adossa au chambranle de la porte de son bureau et croisa les bras. Il comptait parmi sa clientèle un certain contingent d'hommes âgés venant s'offrir des choses simples qu'ils s'étaient longtemps refusées. Ils finissaient par en avoir marre de cette chaise qui grinçait et dont les ressorts perçaient leurs fonds de pantalon, ou bien le médecin leur avait suggéré de faire quelque chose pour remédier à leur mauvaise circulation et à leurs douleurs mystérieuses, et alors ils venaient au magasin. Conscient de sa chance, Carney se les figurait, ces hommes qui vivaient seuls dans des appartements tout en longueur et de guingois, ou dans des studios mal éclairés : chauffeurs de bus

SON ULTIME SENSATION SUR CETTE TERRE AVAIT ÉTÉ L'OPULENTE CARESSE DE LA GARNITURE EN POLYURÉTHANE

en quête d'un fauteuil pour manger leur soupe tout en remplissant leur grille de tiercé, caissiers de pressing rêvant d'un repose-pieds pour leurs arpions fatigués. Tous ces abandonnés. Ils ne discutaient jamais les tarifs, embêtés de devoir taper dans leurs économies mais fiers d'avoir ce qu'il fallait à la banque.

L'article en question était un fauteuil club Egon modèle 1971, tapissé de tweed antitaches Scotchgard. Un monstre de confort, juché sur des roulettes en cuivre Pro-Slide. « Le paradis », répéta Larry.

Lorsque le client était entré dans le magasin, il avait serré la main de Larry et s'était présenté. Charlie Foster. À présent, il faisait courir ses doigts sur le tissu vert bouteille en gloussant de plaisir comme un nourrisson.

Larry décocha un clin d'œil à Carney. Lorsque Rusty, le vendeur historique du magasin, avait dû rester alité pendant trois mois et demi parce qu'il s'était bloqué le dos, il avait fallu lui chercher un remplaçant. Larry s'était présenté le deuxième jour des entretiens et il était resté.

C'était un modèle d'aisance maîtrisée, un tranquille déballage de style pur. Quand on le saluait à son arrivée le matin, il levait deux doigts comme pour vous faire patienter le temps de finir un coup de fil avec un chef d'État étranger, et ne •••

répondait qu'après avoir ôté sa veste à rayures, son pantalon pattes-d'éph et son bob en daim ou autre parure groovy du jour. Une fois dans sa tenue de vendeur, il daignait enfin vous accorder un soyeux « Ça roule, bébé ? ».

Larry appartenait à cette tribu de séducteurs noirs tellement à l'aise dans leur peau que tous les autres – vieil homme, jeune mère, flic rougeaud et claqué – étaient pour eux *bébé*. Les ringards le traitaient de *beau parleur* pour son sourire mielleux et la vitesse à laquelle il débitait son baratin, ce que Larry prenait

CHARLIE FOSTER S'ASSIT. IL PARUT FUSIONNER AVEC LE FAUTEUIL, SON VISAGE SE DÉLESTANT DU POIDS DE SES SOUCIS

comme un compliment. Pour un vendeur, c'était un atout. Du haut de ses vingt et un ans, il avait déjà vécu mille vies, et en même temps il semblait tout frais sorti d'une fabrique de cool harlémite. Chef de partie dans un hôtel sur Madison Avenue ; dresseur de haies dans deux cimetières ; chauffeur pour l'épouse d'un baron du marbre dans le Connecticut ; « gazeur de toutous chez un véto », une activité qui semblait, aux yeux de Carney, requérir un diplôme ou au moins une formation, mais enfin ; et, désormais, assistant du directeur adjoint des ventes chez Carney's Furniture, 125e Rue, « Mobilier de qualité. Au service de la communauté depuis plus de quinze ans ».

« Il ne finit jamais tard, il a toujours un rencard », aimait fredonner Marie, la secrétaire de Carney, sur l'air du générique de *The Patty Duke Show*. Semblable en cela à Freddie, le défunt cousin de Carney, Larry avait un terrain de chasse qui s'étendait d'*uptown* à *downtown* et comprenait tous les méridiens de plaisir entre les deux. Ses chroniques des nuits new-yorkaises, riches en personnalités éclectiques, rappelaient à Carney les histoires que racontait Freddie à la bonne époque. Elles lui remontaient le moral.

Tant et si bien qu'il garda Larry même après que Rusty fut remis sur pied. Le travail ne manquait pas, et ainsi Carney pouvait passer plus de temps dans son bureau. C'était à croire qu'ils avaient toujours fait équipe tous les quatre. Même handicapé par une gueule de bois, Larry s'assurait que les clients ne puissent soupçonner sa détresse. *Les secrets, c'est privé*, une règle tacite chez Carney's Furniture. Il arrivait que Marie cache un œil au beurre noir sous des lunettes de soleil, mais elle ne balançait jamais son mari, Rodney. Carney dissimulait bien entendu ses activités illicites. Seul Rusty était fidèle aux apparences, un bon gars de Géorgie que la grande ville continuait à déconcerter malgré les années. De ce qu'en savait Carney, tout du moins. Car il était toujours possible que Rusty soit le plus habile dissimulateur de la bande et que, hors des heures de travail, il opère à cœur ouvert ou affronte le Joker.

Une autre sirène passa dans Morningside.

« Mais est-ce qu'il est solide ? demanda Charlie Foster. J'aime que les fauteuils soient résistants. » Il tapota l'accoudoir gauche, comme il aurait donné un petit coup de pied dans une blatte pour vérifier qu'elle était bien morte.

« Aussi solide que l'USS *Missouri*, bébé, répondit Larry. Quand c'est pas cher, c'est de la camelote. Ces merveilles, elles sont pas données, mais vous en aurez pour votre argent. C'est comme ça, chez nous. Allez-y, mon vieux, asseyez-vous. »

Charlie Foster s'assit. Il parut fusionner avec le fauteuil, son visage se délestant du poids de ses soucis.

L'affaire est dans le sac. Carney regagna son bureau. Il s'était offert un nouveau fauteuil de direction en avril et avait repeint à Noël, mais à part ça la pièce n'avait pas beaucoup changé au fil des ans. Son diplôme d'école de commerce était toujours suspendu au même clou, sa photo dédicacée de Lena Horne demeurait perchée sur son piédestal. Les affaires étaient bonnes. Grâce à son activité secondaire de receleur, Elizabeth et lui avaient pu s'offrir l'appartement dans Strivers' Row, et avant cela s'extirper de leur boîte à chaussures. Elle lui avait aussi permis d'agrandir le magasin en rachetant la boulangerie d'à côté, et de rester à flot malgré plusieurs coups durs. Mais l'acquisition des numéros 381 et 383 de la 125e Rue Ouest, elle, était uniquement due au magasin. Carney avait acheté les deux immeubles à Giulio Bongiovanni la première semaine de janvier 1970. Une nouvelle décennie, pleine de promesses.

Si vous lui aviez dit, lorsqu'il avait signé le bail, qu'un jour il posséderait les murs, il vous aurait envoyé bouler. Une fête était organisée pour la première de la comédie musicale *Carmen Jones* un peu plus loin dans la rue, à l'Hôtel Theresa, et en cet instant où Bongiovanni lui avait tendu les clés, il avait eu la sensation que ces lumières et toute cette effervescence étaient pour lui. Le local n'avait rien de spectaculaire, mais il avait du potentiel. Les deux premières années, il était allé chaque mois déposer le loyer en main propre, dans les bureaux de Salerno Properties Inc., sur la 5e Avenue, car il ne faisait pas confiance à la poste et redoutait que la police enfonce la porte et balance ses affaires sur le trottoir à minuit et une minute le 2 du mois. Il croyait se souvenir qu'une histoire semblable était arrivée à l'une de ses connaissances, ou à un ami de son père, mais maintenant qu'il était bien établi et avait pris de l'âge, il savait que ce n'était qu'une histoire à faire peur. Vraisemblablement. ■

ALONSO NICHOLS/FLICKR

LE SAVIEZ-VOUS ?

Marié une première fois, puis divorcé, Colson Whitehead a convolé en secondes noces avec Julie Barer *(photo)*, ancienne libraire devenue agente littéraire. Parmi ses clients figurent Madeline Miller, Celeste Ng, Charles Yu et une soixantaine d'autres. Son mari, lui, est représenté depuis ses débuts par Nicole Aragi, une pointure (Donna Tartt, Jonathan Safran Foer) qui, aux dernières nouvelles, affichait complet.

LES LIVRES
QUI NOUS FONT
AIMER LA VIE

ET SI LA VIE ÉTAIT FAITE DE TOUT PETITS RIENS ?

DAVID RAE MORRIS/L'OLIVIER

RICHARD FORD

Le dernier tour de Frank

Depuis trente ans qu'il porte son regard singulier sur l'Amérique, Frank Bascombe est devenu l'un des personnages les plus marquants de la littérature contemporaine. Avec *Le Paradis des fous*, l'auteur de 80 ans referme magistralement la saga de son héros, sous les yeux des quatre présidents du mont Rushmore.

Pour ceux qui l'ont rencontré en 1990, Frank Bascombe est ce qu'on appelle une vieille connaissance. Dans *Un week-end dans le Michigan*, on le découvrait divorcé, journaliste sportif à défaut de mener la carrière d'écrivain à laquelle il avait aspiré, en deuil de son premier fils et s'interrogeant, déjà, sur le sens de l'existence. Depuis lors, Frank a envoyé des nouvelles : en 1996 dans *Indépendance* (qui valut à son créateur le prix Pulitzer), en 2008 dans *L'État des lieux*, en 2015 dans *En toute franchise*. *Le Paradis des fous* sera sa dernière lettre. Non pas que Frank soit lassé d'envoyer de ses nouvelles mais, à 74 ans, il aspire légitimement à quelque repos – et puis, l'amitié, Frank n'y a jamais vraiment cru : *« Il est matériellement quasi impossible d'avoir plus de cinq vrais amis,* affirmait-il en 2015. *Reste donc un créneau et un seul. Charité bien ordonnée… j'ai décidé de me le réserver ; je serai ainsi mon meilleur et mon dernier ami. »*

S'il se porte comme un charme, Frank doit néanmoins composer avec la maladie dégénérative de son second fils, Paul. À quelques jours de la Saint-Valentin, alors que Paul fait figure de cobaye pour un essai clinique en compagnie d'autres malades incurables, le père propose au fils, pour lui changer les idées, *« une virée semi-épique vers l'ouest ». « Duo Lewis et Clark des temps modernes, nous foncerons à travers le Minnesota hivernal, pour pénétrer dans la prairie du Dakota du Sud, jusqu'au mont Rushmore (que j'avais moi-même visité avec mes parents en 1954), destination improbable dans ces circonstances improbables, au cœur de l'hiver, mais que Paul trouvera peut-être "hilarante" et susceptible de noyer sa terreur et son désarroi à l'idée qu'on ne puisse rien pour lui. »* Caustique, désabusé (il a certes quelques circonstances atténuantes), Paul n'est pas tendre avec son père, qui ne l'est pas davantage en retour, d'autant que tout ne se passe pas comme prévu. Dès le premier stop, alors qu'ils ont acheté deux tickets pour *L'Affaire Al Capone,* des protestataires les empêchent d'accéder à la salle de cinéma, armés des pancartes *« Saint-Valentin, fête des violences conjugales »* et *« Cupidon piège*

à cons ». Une contrariété qui rappelle au fils le néant de sa vie sentimentale, et au père sa relation foireuse avec Betty Tran, jolie masseuse d'origine asiatique à laquelle il envoie une carte de Saint-Valentin assortie de 200 dollars, son tarif habituel.

FACE AU CHAOS DE L'ÉPOQUE

Mais Frank sait composer avec l'aléatoire, et le Dodge Windbreaker (loué via une agence nommée « le Paradis des fous ») mènera père et fils jusqu'à Rushmore. « *J'ai du mal à croire que j'ai fait advenir cet instant des plus improbables et que je me trouve là où je me trouve, avec mon fils. Combien de fois est-ce que les projets les plus mûris aboutissent? Combien de fois les promesses sont-elles tenues, les destinations atteintes? Je vais vous le dire, moi. Sacrément pas souvent! Les bouddhistes professent que tout est dans l'itinéraire. Qu'il faut renoncer solennellement à l'arrivée. Mais qu'est-ce qu'ils en savent? Ils cachent quelque chose, comme dans toutes les religions.* »

S'il représente un point de départ et un horizon vers lequel tendre quand l'hiver, hostile dans le Minnesota, ne le bouche pas tout à fait, le périple constituant la maigre intrigue de ce truculent récit est surtout l'occasion pour Richard Ford d'envoyer une dernière fois son héros en reportage dans un pays divisé entre pro-Trump et pro-Biden – dilemme que le conducteur d'un van rose bonbon croisé en chemin a résolu en collant deux stickers sur le coffre de son véhicule, l'un pour Biden, l'autre pour Trump, « *on n'est jamais trop prudent* ». Le « paradis des fous », c'est évidemment cette Amérique où la vérité n'est plus une valeur tangible, contrairement à la quête d'un bonheur incrit dans le préambule de sa déclaration d'indépendance: « *Tous les hommes sont créés égaux; ils sont doués par le Créateur de certains droits inaliénables; parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur.* » Mais comment être heureux face à la maladie, au deuil, à l'absurdité et au chaos de l'époque? Le déni serait-il la clé? Immergé dans le quotidien d'un boomer de classe moyenne menant « *la vie solitaire d'un senior abonné à la bibliothèque de prêt* » de sa ville, le lecteur vit l'*American way of life* à travers le prisme bien particulier de Frank Bascombe, détaché, mélancolique, mais observant peut-être la plus juste distance vis-à-vis de l'énigme d'exister. *So long, Frank*, tu vas nous manquer. ■ **Laëtitia Favro**

EXTRAIT

★★★★☆

LE PARADIS DES FOUS (BE MINE)
RICHARD FORD
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JOSÉE KAMOUN, 384 P., L'OLIVIER, 24 €

Obsédée textuelle

Anna Szajbel contrôle sa vie professionnelle et domine les cercles du pouvoir de son pays: en 2025, quand débute cette histoire, elle est présidente du plus grand groupe pétrolier polonais. Mais depuis six ans elle n'a plus de rapports sexuels avec son mari, paralysé des pieds à la taille (pénis compris). Masturbatrice compulsive, somnambule, elle est, une nuit, filmée à son insu caressant sa vulve contre un arbre. Scandale, répudiation… D'un coup, le récit subit une première distorsion: nous voici au XVII[e] siècle, dans un royaume dirigé par des évêques radicaux. Pendant des décennies, l'Église chassera, voire brûlera, des « *Terreuses* », ces femmes qui vivent nues dans la forêt et ont créé leur autarcie financière. Et si Anna les avait entendues à travers les siècles? Épousant les troubles de son héroïne, basé sur l'histoire de l'Inquisition, *Hexes* de la Polonaise Agnieszka Szpila est une fable new age sur l'écoféminisme et sur l'inversion des dominations de sexe. Langue obsédée, intelligence narrative, furie littéraire: un régal. ■ **Hubert Artus**

★★★★★

HEXES (HEKSY)
AGNIESZKA SZPILA
TRADUIT DU POLONAIS PAR CÉCILE BOCIANOWSKI, 448 P., NOTABILIA, 24 €

AUDREY SOVIGNET

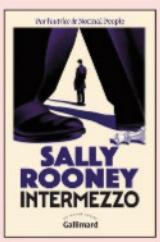
MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Du romantisme 2.0

Qu'est-ce qu'un écrivain générationnel d'aujourd'hui? Un auteur dont la prose parle aux moins de 30 ans et repousse leurs aînés avec l'efficacité d'un antimoustique? Avec son best-seller *Normal People*, l'Irlandaise Sally Rooney, 33 ans, est devenue l'égérie de la « génération Snapchat ». Son dernier roman, *Intermezzo*, est-il accessible aux utilisateurs de Facebook, paraît-il plus âgés? La réponse est oui, à condition de s'accommoder d'un style spasmophile qui, au départ, évoque le comportement des pois sauteurs mexicains. *« Terrible pour ce jeune homme. Son costume à l'enterrement. Et les bagues aux dents – l'inconfort suprême de l'adolescence. »* Mais on s'habitue vite à ces raccourcis, ces verbes omis, ces phrases à compléter soi-même, et l'on y trouve même de l'agrément: l'autrice s'est inventé une esthétique, ce qui n'est plus si fréquent. Et elle va bien à ses personnages: deux frères irlandais qui s'aiment mais ne se supportent pas, saisis au moment de l'enterrement de leur père. L'un, Ivan, 22 ans, prodige désabusé des échecs, découvre l'amour dans les bras de Margaret, 36 ans. L'autre, Peter, 32 ans, avocat, entretient une relation avec la jeune Naomi, tout en maintenant un lien avec Sylvia, sa fiancée d'autrefois. On pourrait craindre une romance banale ou une déconstruction cynique du sentiment amoureux, mais ce n'est pas le cas: Sally Rooney décrit finement les contradictions de ses personnages et leur éros, la façon dont ils se débattent avec les conventions et leurs sentiments. Et elle défend ainsi un romantisme de bon aloi, revu et corrigé par les réalités contemporaines.

EXTRAIT



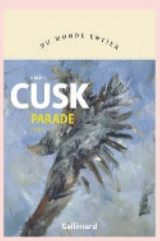
★★★☆☆

INTERMEZZO (ID.)
SALLY ROONEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (IRLANDE) PAR LAETITIA DEVAUX, 464 P., GALLIMARD, 22 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU RACHEL CUSK

Dans quatre récits largement disjoints où il est question d'artistes tous nommés « G », des points de vue à la première et à la troisième personne alternent pour évoquer les liens complexes entre la création et le reste de l'existence. Le dispositif déployé par Rachel Cusk dans *Parade* requerra une attention soutenue de la part des lecteurs. Après qu'elle a subi une agression en pleine rue, la femme d'un peintre en cherche le sens comme elle analyserait une œuvre ; une artiste trouve sa satisfaction dans le regard toujours critique de son mari, qui désapprouve qu'elle vienne à s'en affranchir ; un homme se suicide lors du vernissage d'une exposition puis, éprouvée, sa directrice rejoint un dîner où il sera question de la femme mise à l'honneur, mère au foyer puis sculptrice émancipée ; enfin, tyrannisé par sa mère jusqu'à la longue agonie de celle-ci, un écrivain choisit de devenir réalisateur, usant d'un pseudonyme pour rendre compte de ses sujets sans qu'y transparaisse sa personnalité. Si les amateurs d'intrigues et de descriptions risquent d'être déroutés par le propos très abstrait de l'autrice, on ne saurait en minimiser la profondeur. Rachel Cusk explore une nouvelle fois de manière frontale l'incidence du couple, de la famille et de la maternité sur la condition d'artiste, en particulier les mécanismes de domination à l'œuvre. À défaut d'une narration romanesque, on est là au plus près du secret des âmes. **Antoine Faure**



★★★☆☆
PARADE (ID.)
RACHEL CUSK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR BLANDINE LONGRE
208 P., GALLIMARD, 20 €

MIRCEA CĂRTĂRESCU

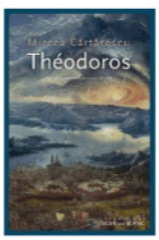
La résistible ascension

Érudition, fantaisie baroque et épopée éblouissante : *Théodoros*, de l'auteur roumain, raconte le destin mi-réel, mi-fictif d'un serviteur devenu empereur.

An de grâce 1868 : un homme acculé enfonce dans sa bouche le canon fleuri d'un pistolet (cadeau de la reine Victoria, cette « *chienne hérétique et folle* ») et appuie sur la détente. Le monde explose, une vie s'achève et une histoire commence – un livre éblouissant que le grand lecteur lui-même, assis sur son trône éternel, parcourra avec délectation jusqu'au trente-troisième et ultime chapitre. Ce livre-là, Cărtărescu aura mis quarante ans à l'écrire. S'il a réellement existé, son personnage principal n'est mentionné que dans les *Lettres à Vasile Alecsandri* de Ion Ghica, figure éminente de la vie politique et culturelle du XIXe siècle roumain, évoquant « *un jeune serviteur disparu du domaine de son père* » : Théodoros, rejeton « *loqueteux et va-nu-pieds des domestiques* » qui, fasciné, enfant, par les exploits d'Alexandre le Grand, se rêve un destin comparable et, au terme d'une existence exceptionnellement hardie (et d'un subterfuge dont on ne dévoilera rien ici), deviendra Téwodros II, souverain d'Éthiopie.

Hors ce point de départ, tout, ici, est pure invention – à commencer par l'épopée, au sein de l'archipel grec, de notre fougueux conquérant et de ses palikares (mercenaires) dépravés. On savait déjà combien l'imagination du maestro roumain était féconde. Ici, sous contrainte, elle se déploie avec une puissance irrésistible pour engendrer un fabuleux récit à cheval sur les époques et les mondes – la Valachie, les îles grecques, l'Éthiopie et la Judée au temps du roi Salomon. Féerie baroque tissée de mille digressions et portée par une langue enchanteresse qui lui autorise tout, roman d'amour (charnel, passionnel, maternel) intensément lyrique, traité d'histoire fantaisiste soutenu par une érudition foisonnante, *Théodoros* nage dans les eaux de Pynchon ou des meilleurs Rushdie. Cent ans après les faits, on y croise même « *un petit garçon au visage pointu, aux yeux noirs cernés de violet, dans la ville en ruine, mélancolique et obscure de Bucarest* ». Cărtărescu s'est senti si bien en son ébouriffant livre-monde qu'il a fini par s'y fondre. Comme on le comprend ! ■

Fabrice Colin



★★★★★
THÉODOROS (THEODOROS)
MIRCEA CĂRTĂRESCU
TRADUIT DU ROUMAIN PAR LAURE HINCKEL, 608 P., NOIR SUR BLANC, 27 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - SILVIU GUIMAN

La justice mise à nu

Les stripteaseuses ont toujours besoin de conseils juridiques, nouveau roman de Iain Levison, remporte la palme du titre le plus long de la rentrée (la V.O. est plus sobre !), et peut-être celle du meilleur roman étranger. C'est l'histoire d'un avocat de Pennsylvanie affecté au bureau de l'aide juridique, tâcheron payé par l'État pour traiter des dossiers minables. Un jour, le patron d'une boîte de strip-tease lui offre 1 000 dollars de l'heure pour donner des consultations juridiques à ses danseuses. Le contrat stipule qu'il doit passer ensuite la nuit dans un motel situé en face, propriété du même homme. On devine l'embrouille, mais comment résister ? Levison entretisse cette intrigue avec d'autres, comme dans une bonne série. Le charme du roman réside dans l'humour résigné du narrateur et dans son regard désabusé sur le système judiciaire américain : le marchandage des peines, l'art de composer un jury, le poids de la personnalité du juge, sans compter les bizarreries liées au fédéralisme, ce qui est légal d'un côté du fleuve pouvant être illégal de l'autre. Héros attachant, rythme soutenu, personnages idiosyncrasiques et gag à chaque page : à la question de savoir s'il a réussi son roman, Levison peut plaider coupable. ■

Bernard Quiriny

Les guerres de Rose

Comment certains événements, tel un premier amour, infléchissent le cours d'une vie ? *Absolument et pour toujours* pourrait être un prolongement de *Rosie, une enfance anglaise* (2019). Rose Tremain y retraçait ses jeunes années pas tout à fait heureuses – avant qu'elle ne s'émancipe, à 17 ans, et gagne Paris. Dans son dernier roman, incluant de nouveaux éléments autobiographiques, l'héroïne est Marianne, dont on suit, au cours des années 1950 et 1960, le difficile passage à l'âge adulte. Malgré sa passion pour l'équitation et son esprit décalé, entre « *idées saugrenues* » et « *remarques farfelues* », Marianne n'a d'autre projet que de « *devenir Mrs Simon Hurst* ». À cet amour elle lie les possibles d'une vie à opposer à celle de ses parents, dont l'immobilisme et l'indifférence à son égard sont criants. Bientôt, pourtant, ses espoirs se brisent, et Marianne ne fera plus que « *semblant d'exister* ». Si le récit nous entraîne – on s'intéresse de près à Petsy, l'amie « *plus audacieuse et rebelle* », et au fossé générationnel dans une Angleterre à l'aube des Swinging Sixties –, on reste un peu sur sa faim, et assez imperméable à des révélations finales trop vite expédiées. ■

Juliette Savard

À front renversé

Si la Seconde Guerre mondiale ne vit pas l'Italie briller par ses alliances politiques ou ses exploits militaires, le pays fut servi malgré tout par des soldats d'exception « *capables d'aller se balader allègrement dans la bouche de l'enfer* ». Tel est le propos de *L'Italien*, le nouveau roman de l'écrivain et scénariste espagnol Arturo Pérez-Reverte, dont le réalisme tient beaucoup au passé de son auteur, qui fut plongeur de combat ainsi que correspondant de guerre. Elena Arbués, jeune libraire des environs de Gibraltar, secourt le membre d'un commando italien échoué sur une plage. Teseo Lombardo est chargé de couler des navires alliés dans le port britannique tout proche. Veuve d'un marin tué à Mers el-Kébir et fascinée par l'*Iliade*, Elena voit dans cette rencontre l'occasion de « *démentir le rôle passif de la femme qui attend au foyer tandis que les hommes règlent leurs comptes avec l'Histoire* ». Et d'offrir ainsi son aide au Vénitien pour tromper la vigilance du redoutable contre-espionnage adverse. Ce récit d'amour et de courage propose une perspective originale sur la guerre, tant par son décor inattendu que par le point de vue adopté, celui de vaincus jamais résignés au déshonneur. ■

A.F.

★★★★☆
LES STRIPTEASEUSES ONT TOUJOURS BESOIN DE CONSEILS JURIDIQUES (THE WHISTLEBLOWER)
IAIN LEVISON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR EMMANUELLE ET PHILIPPE ARONSON, 240 P., LIANA LEVI, 22 €

★★★☆☆
ABSOLUMENT ET POUR TOUJOURS (ABSOLUTELY & FOREVER)
ROSE TREMAIN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR FRANÇOISE DU SORBIER, 248 P., JC LATTÈS, 21,90 €

★★★☆☆
L'ITALIEN (EL ITALIANO)
ARTURO PÉREZ-REVERTE
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (ESPAGNE) PAR ROBERT AMUTIO, 448 P., GALLIMARD, 24 €

PHILIPPE MATSAS/LIANA LEVI - MARK BOURDILLON FOR ST CULTURE/JC LATTÈS - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

3 RAISONS DE LIRE

MA MÈRE EST UN FAIT DIVERS

Pour son « histoire tragique »
En juin 1965, à Rome, on retrouve une fillette abandonnée à l'entrée de la Villa Borghèse, puis les corps de ses parents, suicidés par noyade dans le Tibre. Le bébé, c'est l'autrice, qui livre ici le résultat d'une enquête passionnante retraçant l'histoire de Lucia et Giuseppe, dont l'union, adultérine, fut marquée de tragique. Elle rassemble témoignages et documents, travaille des hypothèses, décortique l'avant et l'après, pour lever ce *« mystère, le plus impénétrable,* [qu'est] *la réalité »*.

Pour ses atmosphères
Maria Grazia Calandrone détaille en particulier la vie de sa mère, son enfance, son premier amour, son mariage arrangé contre lequel elle s'insurge, avant sa rencontre avec Giuseppe, 54 ans quand elle en a 27, marié lui aussi et déjà père, qui a vécu l'enfer de la guerre. Autour d'eux se dessine l'Italie des années 1930 à 1960, avec ses conventions sociales et ses jugements moraux vieillissants, depuis les villages du Molise, région du Sud, jusqu'à Milan, puis Rome, où l'on se baignait encore à l'époque.

Pour la qualité de son écriture
Finaliste du prix Strega en 2023, l'autrice a mis au service de ce livre tous ses talents de poète et de journaliste. On est immédiatement happé par une narration qui poursuit à la fois la *« clarté établie des faits »* et leur *« contexte émotionnel »*. L'écriture, profonde, se mue parfois en poème ou en adresse directe à Lucia. *« Tout, vraiment, tout peut se changer en poésie. »* Même le détail des effets d'une mort par noyade ? Maria Grazia Calandrone nous en convainc.

Juliette Savard

★★★★☆
MA MÈRE EST UN FAIT DIVERS (DOVE NON MI HAI PORTATA. MIA MADRE, UN CASO DI CRONACA)
MARIA GRAZIA CALANDRONE
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR NATHALIE BAUER
368 P., GLOBE, 22 €

PHILIPPE MATSAS/ÉD. SABINE WESPIESER - KATE DONALDSON

JAN CARSON • MICHAEL MAGEE

Les voix du Nord

Portés respectivement par un recueil de nouvelles et par un premier roman, deux styles s'élèvent pour faire de l'Irlande du Nord un terreau littéraire remarquable.

Après *Les Lanceurs de feu* et *Les Ravissements*, Jan Carson dévoile son talent indéniable pour la nouvelle en jouant, comme à son habitude, avec les frontières du réel. Seize histoires, toujours ciselées avec beaucoup de finesse, se succèdent dans *Le Fantôme de la banquette arrière*, esquissant des regards appuyés et diversifiés sur sa terre natale, l'Irlande du Nord. Difficile de ne pas être titillé par ce *« fantôme »*, un catholique qui n'apparaît qu'à la jeune Ruth tout en s'enflammant au rythme de *Rhinestone Cowboy*. Impossible, également, de ne pas être intrigué par la quête effrénée d'un père pour retrouver ses deux enfants disparus mystérieusement dans un toboggan, ce père étant convaincu qu'il aurait fallu rester à Londres, car *« le Nord est peuplé de briseurs de règlements »*. De Belfast aux terres d'émeraude environnantes, l'autrice explore les stigmates des affrontements entre catholiques et protestants, et travaille ce lien ténu entre légendes et réalité, fascinant, au fil de ses publications, par sa capacité à faire de ces deux pans une identité littéraire hybride.

DANS LA SPIRALE DE BELFAST

Avec Michael Magee, point de surnaturel, mais un retour éprouvant au quotidien belfastois pour Sean, le personnage principal de son premier roman. Après des études à Liverpool, la capitale nord-irlandaise a un goût amer. Ici, la jeunesse aspire à l'exil, déménage pour l'Australie ou les États-Unis. Entre une colocation délabrée et un emploi précaire dans une boîte de nuit, Sean s'enlise dans un cercle vicieux où drogue et alcool forment un cocktail dangereux. Cette spirale l'amène à se retrouver au cœur d'une affaire judiciaire pour agression. *Retour à Belfast* s'invite au cœur des espoirs rattrapés par le déterminisme social et l'éducation à la dure, dans laquelle la riposte intraitable est ancrée depuis des décennies. L'écrivain décrypte avec minutie ce no man's land entre l'espoir d'un avenir moins fragile et le poids d'une histoire commune. Un texte particulièrement abouti et prometteur. ■

Marie Jouvin

★★★★☆
LE FANTÔME DE LA BANQUETTE ARRIÈRE (QUICKLY, WHILE THEY STILL HAVE HORSES)
JAN CARSON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DOMINIQUE GOY-BLANQUET, 320 P., SABINE WESPIESER, 23 €

★★★★☆
RETOUR À BELFAST (CLOSE TO HOME)
MICHAEL MAGEE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR PAUL MATTHIEU, 432 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €

AMIR TIBON

Retour sur un pogrom

Victime du raid lancé par le Hamas le 7 octobre 2023, le journaliste israélien livre, avec *Les Portes de Gaza*, mieux qu'un reportage : un grand livre choral.

Le 7 octobre 2023, à 6 h 29, les obus tirés sur le kibboutz de Nahal Oz, situé à moins de 1 kilomètre de Gaza, obligent Amir Tibon et sa femme, Miri, à foncer dans le bunker sécurisé du foyer qui fait office de chambre pour leurs deux petites filles. Bientôt, des tirs automatiques inhabituels vont leur révéler la présence d'hommes armés du Hamas. En quelques minutes, toutes leurs certitudes s'effondrent. La fameuse barrière de sécurité n'est qu'une ligne Maginot bis et Tsahal est aux abonnés absents, occupée au maintien de l'ordre en Cisjordanie.

Amir Tibon est journaliste au quotidien de centre gauche *Haaretz*, pour lequel il a été reporter de guerre, en Syrie, en Ukraine et au Kurdistan irakien. Il est installé depuis neuf ans dans ce kibboutz choisi pour son calme, ses jardins en fleurs et ses grands arbres. Témoin involontaire de ce drame, où émergent les figures du père, général forcé à reprendre du service, et de dizaines d'acteurs héroïques, il était l'homme idoine pour faire le récit de ce pogrom. Et, s'il a accouché d'un grand livre choral dépassant le simple reportage, c'est qu'il a su entremêler dans *Les Portes de Gaza* trois histoires. Celle, factuelle, du 7 octobre, terrible scène de guerre et de massacres de civils pris au piège. Celle, ensuite, du kibboutz Nahal Oz et de ses habitants, ses voisins, qui incarnent le chemin cahoteux et chaotique du « *foyer juif* » depuis ses origines. Celle, enfin, du conflit israélo-palestinien, et de la difficulté des Israéliens, quelles que soient les responsabilités politiques, à s'engager face à des interlocuteurs dont on se demande s'ils peuvent admettre une souveraineté qui ne soit ni arabe ni musulmane.

LE SPECTRE DE SAMSON

Cette question-là se posait déjà le 29 avril 1956, lorsque le chef d'état-major Moshe Dayan devait célébrer quatre mariages à Nahal Oz. Le matin même, le cheval du chargé de la sécurité du kibboutz, Roi Rotberg, « *un homme fort et bronzé, qui se baladait souvent sans chemise, et avec un peigne niché dans la poche arrière de son jean* », était rentré seul. Des Palestiniens l'avaient tué par balles et avaient ramené son corps mutilé à Gaza. Dayan n'annula pas sa visite. Il prononça un discours, qui fut mis sous le boisseau, car pour la première fois un dirigeant israélien reconnaissait le déplacement massif de civils palestiniens, la Nakba (« catastrophe »), pendant la guerre de 1948. « *Ne blâmons pas ces meurtriers*, déclara-t-il. *Pourquoi s'insurger de la haine viscérale qu'ils nous portent ? Depuis maintenant huit ans, ils languissent dans les camps de réfugiés de Gaza, et sous leurs yeux nous avons fait nôtres les terres et les villages où leurs pères et eux résident.* » De la suite on attendrait une ode à la paix. Que nenni ! « *Tel est le choix de nos vies,* poursuivit Dayan*: être prêts et armés, forts et déterminés, sans quoi l'épée nous glissera des mains et nos vies seront tranchées net. Le jeune Roi* […] *a été aveuglé par la lumière dans son cœur et il n'a pas vu l'éclat de l'épée* […]. *Les portes de Gaza pesaient trop lourd sur ses épaules et elles l'ont submergé.* »

Ces portes, ce sont celles que Samson, mû par une force légendaire, avait soulevées pour s'extraire du piège tendu par les Philistins de Gaza. Comme si, depuis les temps bibliques, l'histoire de la région ne devait se résumer qu'à un cul-de-sac. ■

Emmanuel Hecht

Une maison détruite lors de l'attaque du Hamas, le 7 octobre 2023, au kibboutz Kfar Aza.

OFIR BERMAN - GIL COHEN-MAGEN/AFP

★★★★★

LES PORTES DE GAZA (THE GATES OF GAZA)

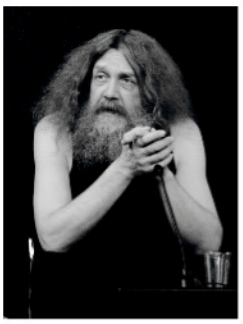
AMIR TIBON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ISRAËL) PAR COLIN REINGEWIRTZ, 480 P., CHRISTIAN BOURGOIS, 24 €

ALAN MOORE

Londres, cité sorcière

De sa plume inventive et folle, l'auteur de *Watchmen* nous entraîne dans une capitale anglaise parallèle.

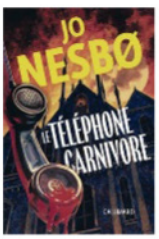


Dans un Londres portant encore les stigmates de la Seconde Guerre mondiale, Dennis, orphelin et employé d'une effrayante bouquiniste, met la main sur un livre qui n'existe pas, sinon dans une citation du romancier Arthur Machen. Cela lui vaut d'être poursuivi par des gangsters, puis de se retrouver dans le Grand Quand, cette autre version de la capitale anglaise, que l'on dirait redécorée par Freud et Salvador Dalí. Là, les boîtes aux lettres ont des dents, les têtes de Cromwell et du penseur Swedenborg persistent à se mêler de politique, et certains phénomènes sociaux sont représentés par de gigantesques entités. Or Spot, gangster d'ici-bas, aimerait rencontrer le redoutable Harry Lud, incarnation fantastique de toutes les criminalités. Pour cela, il fait pression sur le pauvre Dennis… Tête pensante des romans graphiques *Watchmen*, *From Hell*, *V pour Vendetta*, le Britannique Alan Moore est l'un des esprits les plus imaginatifs de notre époque. Ceux qui n'auraient pas lu les nouvelles incluses dans *Watchmen* découvriront qu'il bénéficie par ailleurs d'une très belle plume, drôle et ductile, capable de nous faire avaler avec un grand sourire ses inventions les plus folles – tel Charming Peter, ce chat terrifiant porté sur les supplices. Tant mieux, car ce *Grand Quand* se présente comme le premier tome d'une série à venir. ■ **Alexis Brocas**

★★★★☆
LE GRAND QUAND (THE BIG WHEN)
ALAN MOORE
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR CLARO, 390 P., BRAGELONNE, 25 €

Morts à l'appel

Il suffit d'un coup d'œil au titre, que l'on croirait sorti de la série pour enfants *Chair de poule*, et à la couverture pour comprendre que ce roman est à part dans l'œuvre de Jo Nesbø. Plus de vingt ans après les débuts de son inspecteur Harry Hole, l'écrivain norvégien, l'un des rois incontestés du polar nordique, s'est autorisé un petit plaisir : écrire un roman d'horreur. Perfusé aux œuvres de Stephen King et de Lovecraft, *Le Téléphone carnivore* tire toutes les ficelles du genre, mais le fait bien. Orphelin recueilli par son oncle et sa tante, Richard traîne son adolescence torturée dans une de ces villes pavillonnaires où l'ennui règne en maître. Un jour, il assiste à un drame inexplicable : alors qu'il piège Tom, son seul ami, dans une cabine téléphonique pour lui faire une blague, ce dernier est littéralement englouti par le combiné. Accusé de meurtre, envoyé en centre de redressement, Richard compte bien prouver son innocence et se lance dans une quête aux frontières du réel jusqu'à une étrange bâtisse, royaume du paranormal. Gentiment effrayant, délicieusement vintage, une facétie d'auteur à la gourmandise romanesque contagieuse. ■ **Léonard Desbrières**



★★★☆☆
LE TÉLÉPHONE CARNIVORE (NATTHUSET)
JO NESBØ
TRADUIT DU NORVÉGIEN PAR CÉLINE ROMAND-MONNIER, 288 P., GALLIMARD, 19 €

Les liaisons ténébreuses

Dernier tome de la trilogie *Ravenhood*, *The Finish Line* porte bien son titre. Kate Stewart, dont les romans ont tous été salués par la critique américaine, propulse une dernière fois ses lecteurs à Triple Falls pour suivre les aventures romantiques, et particulièrement tortueuses, de Cecelia. Déchirée par un dilemme où s'opposaient Sean et Dominic, deux hommes très différents mais reliés par un même tatouage mystérieux de corbeau, la jeune femme a évolué entre plusieurs prétendants avant que ne débarque Tobias, que l'on a rencontré dès le deuxième tome. Une relation d'amants et d'ennemis s'est alors installée, oscillant entre la colère et la trahison jusqu'au point de rupture. Ce tome final navigue de nouveau dans les eaux troubles de cette liaison. Tobias est déterminé à récupérer Cecelia, ce qui n'est pas de tout repos, vu les nombreux actes passés qui entravent désormais la confiance qu'elle a en lui. La situation devient pourtant critique, car la mort les guette de tout près. En plein cœur d'une passion débordante, Kate Stewart offre à son lectorat une *dark romance* plus sacrificielle que les deux premiers tomes de la saga. Si les moments torrides jalonnent les pages, la relation amoureuse n'est pas en reste et permet une perception plus approfondie des protagonistes au cœur d'un dénouement d'une belle complétude. ■ **Marie Jouvin**

★★★☆☆
RAVENHOOD (T. 3). THE FINISH LINE (ID.)
KATE STEWART
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SYLVIE DEL COTTO, 624 P., CHATTERLEY, 19,90 €. EN LIBRAIRIES LE 17 OCTOBRE.

MATT BIDDULPH/CREATIVE COMMONS - COREY CAGLE PHOTOGRAPHY/CHATTERLEY

AZRA REED

Passion pimentée

Prépubliée sur la plateforme Wattpad, *Valentina*, qui se déroule au Mexique dans le milieu des cartels, a déjà agité le cœur de milliers d'adolescentes en ligne.

Le simple dévoilement de la couverture du livre, en juin dernier, a créé l'événement sur les réseaux sociaux, notamment TikTok. C'est dire si ce *Valentina* est le livre de *dark romance* le plus attendu de cette rentrée. Tous les ingrédients y sont : violence psychologique, sexe, drogue, armes, courses-poursuites, torture, et surtout romance !

L'histoire est la suivante : élevée par sa grand-mère, la jeune Valentina rêve de quitter la pauvreté et la violence du quartier de Tepito, à Mexico, où elle a grandi, mais elle se retrouve prisonnière des gangs, capturée par Preto, le chef du cartel des Cruz, dont elle va finir par tomber amoureuse (logique, c'est une *dark romance* !). Mais peut-elle vraiment lui faire confiance ? Comme tout bon livre du genre, *Valentina* se lit d'une seule traite. L'écriture, quoique assez basique, reste efficace, et très vite on se passionne pour les très nombreux personnages et leurs destins parfois tragiques, avant un ultime rebondissement parfaitement jouissif. Hugo Roman, l'éditeur, a fait de *Valentina* son enjeu de fin d'année, arguant de chiffres impressionnants, à commencer par « *plus de 5 millions de commentaires* » sur la plateforme Wattpad. ■ **Mathieu Charrier**

★★★★☆
VALENTINA (T. 1)
AZRA REED
360 P., HUGO ROMAN, 19,95 €
(À PARTIR DE 16 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 9 OCTOBRE.

Chercheurs d'objets perdus

Mais où est passée la maman de Lucy ? Pourquoi n'est-elle pas là ce soir pour l'accueillir, comme chaque jour, à la descente du bus scolaire ? Tel est le début d'une énigme qui va nous tenir en haleine pendant près de 500 pages. Connu notamment pour ses séries *Phobos* et *Vampyria*, Victor Dixen propose avec cette nouvelle saga, *Agence Perdido*, un univers palpitant dans lequel on suit Lucy et d'autres « *retrouveurs* » à la recherche de gens et d'objets qui ont disparu, enlevés par les « *croquemitaines* », venus d'un autre monde. Une histoire qui oscille entre suspense et fantastique, déjà déclinée en livre audio, avant une bande dessinée dès l'année prochaine. ■ **M.C.**

★★★☆☆
AGENCE PERDIDO (T. 1). LES DERNIERS RETROUVEURS
VICTOR DIXEN
480 P., BAYARD JEUNESSE,
16,90 € (À PARTIR DE 11 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

DR

ET AUSSI...

★★★★☆
MON NOM EST BILLY DES NUAGES
ÉVA OFFREDO
128 P., MAISON GEORGES, 24 €
(À PARTIR DE 3 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 4 OCTOBRE.

Un livre graphiquement magnifique, et intelligemment découpé en trois parties. On y suit d'abord les aventures de Billy, jeune garçon promis à un destin de cow-boy, comme ses aïeux, mais qui décide de poser son colt et son lasso pour partir à l'aventure, balluchon sur le dos. Il va traverser de nombreux paysages, de la pampa aux fjords, en passant par la mangrove… Dans la deuxième partie, on découvre les notes de voyage du véritable Billy (car le livre est inspiré d'une histoire vraie), dessinées à la main et bourrées d'anecdotes amusantes. Enfin, dans la troisième partie, place à l'« *album des merveilles* », pour approfondir ses connaissances. M.C

★★★☆☆
HISTOIRE DE L'ART AU FÉMININ
MARION AUGUSTIN, SARA COLAONE
144 P., CASTERMAN, 17,95 €
(À PARTIR DE 8 ANS)

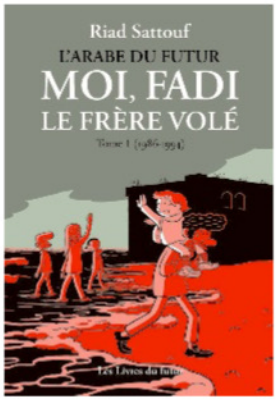
Qui se souvient de Lavinia Fontana, peintre de la Renaissance ? Ou bien d'Élisabeth Vigée Le Brun, portraitiste du XIXe siècle ? Ou encore de Tarsila do Amaral, la pionnière du modernisme brésilien ? À travers les aventures de Jo et Ben, deux ados qui se laissent guider par Apollon et Artémis (leurs statues prennent vie !), les autrices revisitent l'histoire de l'art en redonnant une place de premier plan aux femmes. Le récit est ponctué par treize portraits (parmi lesquels ceux de Frida Kahlo, Louise Bourgeois et Dora Maar) rédigés par Sophie Caron et illustrés par Louise Nelson. Une bande dessinée didactique et indispensable. M.C.

Riad Sattouf

L'Arabe du Futur. Moi, Fadi, le frère volé (1986-1994)

Le principe est commun dans le cinéma – le spin-off. Prendre l'un des personnages d'une saga et en faire le héros, ou l'héroïne, d'un ensemble de films ; la franchise *La Guerre des étoiles* ou celle des costauds de Marvel n'ont cessé de multiplier les spin-off. Mais il faut avouer qu'il est souvent plus question de commerce que d'acte véritablement créatif. Riad Sattouf, lui, réhabilite le procédé et fait de sa nouvelle série, qui devrait compter trois albums, une œuvre à part entière. *Moi, Fadi, le frère volé,* dont le titre annonce déjà le drame et, oui, l'ampleur romanesque, est ainsi le revers sombre de la brillante médaille qu'est *L'Arabe du futur.* Les nombreux amateurs de cette série à succès (mérité) le savent : Fadi, le frère de Riad Sattouf, a été enlevé par son père et a grandi en Syrie, loin de sa famille maternelle. Riad n'a retrouvé son frère que des années plus tard, en 2011, et lui a fait raconter son histoire, qu'il consigne en imaginant la mettre en cases une fois terminé *L'Arabe du futur* – ce tome 1 raconte la fratrie réunie en Bretagne et l'enlèvement de Fadi. Si l'auteur ne change ni son coup de crayon ni son principe narratif, il donne à cet album, par un jeu de couleurs moins éclatantes et une mise en pages plus dense, une émotion particulière qui laisse affleurer la douleur de la séparation que les trois frères ont subie. Il serait faux de croire que Riad Sattouf se répète en exploitant son « savoir-frère ». *Moi, Fadi, le frère volé* est un album dont l'absolue nécessité se révèle au fil des pages.

Éric Libiot



L'ARABE DU FUTUR. MOI, FADI, LE FRÈRE VOLÉ, TOME 1 (1986-1994)
RIAD SATTOUF
144 P., 23 €. COPYRIGHT LES LIVRES DU FUTUR.
EN LIBRAIRIES LE 8 OCTOBRE.

RITA SCAGLIA/DARGAUD

BIO EXPRESS

1978
Naissance à Paris, d'un père syrien et d'une mère bretonne. Après des études à l'école des Gobelins, il s'installe dans un atelier avec Christophe Blain, Mathieu Sapin et Joann Sfar. Il raconte son enfance dans *Manuel du puceau* et *Ma circoncision* (Bréal Jeunesse).

2003
Il obtient le prix René-Goscinny pour le tome 1 des *Pauvres Aventures de Jérémie* (Dargaud). Entre 2004 et 2014, il tient dans *Charlie Hebdo* une chronique dessinée, *La Vie secrète des jeunes*, publiée en trois albums à L'Association. Il crée un nouveau personnage, Pascal Brutal, héros de quatre albums.

2023
Après avoir enchaîné les succès – *Les Beaux Gosses* au cinéma, *L'Arabe du futur* (six tomes entre 2014 et 2022) et *Les Cahiers d'Esther* (neuf tomes de 2016 à 2024, après une publication hebdomadaire dans *Le Nouvel Obs*) –, Riad Sattouf obtient, par un vote de ses pairs, le Grand Prix de la ville d'Angoulême.

RIAD SATTOUF / LES LIVRES DU FUTUR 2024

RIAD SATTOUF/ LES LIVRES DU FUTUR 2024

RIAD SATTOUF/ LES LIVRES DU FUTUR 2024

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
HAUTE ENFANCE
NÉJIB
192 P., GALLIMARD BANDE DESSINÉE, 24 €

Après *Swan,* intrigue de grande ampleur qui suivait une jeune femme désireuse de devenir peintre au temps des impressionnistes, Néjib choisit cette fois une histoire simple – dans la banlieue de Tunis, quatre gamins lancés dans une opération punitive – pour déployer tout son talent de dessinateur. Un trait cassant, furieux, sec, terriblement évocateur. Peu de décors, des aplats de couleur et un sens du mouvement qui donne vie à cette virée entre amis à la fois violente et émouvante. Quand l'adolescence disparaît d'un coup de crayon. E.L.

★★★☆☆
WORM
EDEL RODRIGUEZ
304 P., BAYARD GRAPHIC, 28 €

Le titre de l'album, *Worm* – « vermine », en anglais –, est le surnom dont Fidel Castro affublait les Cubains qui fuyaient leur île et sa dictature. L'auteur de cette BD, Edel Rodriguez, a fait partie du voyage avec sa famille, avant de devenir illustrateur aux États-Unis. C'est sa jeunesse embrigadée, ses espoirs et la violence du pouvoir qu'il raconte dans cet album de 300 pages, en enchaînant les dessins, proches de l'illustration, dans lesquels on voit toute la rage et le talent d'un artiste. E.L.

★★★★☆
LES CRIEURS DU CRIME
SYLVAIN VENAYRE, HUGUES MICOL
144 P., DELCOURT, 22,95 €

Le trait d'Hugues Micol est toujours aussi brillant : pas réaliste pour un sou, toujours léger, parfois ironique, qui sait s'adapter à l'histoire qu'il dessine. Sylvain Venayre, prof d'histoire et scénariste, lui a collé dans les pattes un fait divers qui a fait l'événement au début du XXe siècle : la disparition d'une fillette. Le duo brosse l'époque, la naissance de la presse et de l'enquête journalistique. C'est raconté avec entrain, et derrière ce dessin qui semble s'amuser se cache la description du monde moderne en train de naître. E.L.

SÉBASTIEN GOETHALS/FUTUROPOLIS

PHILIPPE COLLIN • SÉBASTIEN GOETHALS

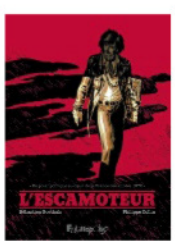
Sous les pavés, la violence

Plongée dans une période terrible et sanglante qui se fait entendre aujourd'hui encore, la France des années Action directe, *L'Escamoteur* s'interroge aussi sur la façon de raconter cette histoire.

Il faut savoir avouer son ignorance et dire sa satisfaction d'apprendre la façon dont les faits historiques ont dessiné un passé qui continue d'atteindre le présent. Gabriel Chahine ? Inconnu au bataillon. Il faut dire que son existence a été oblitérée par les événements auxquels il a participé : la montée en puissance et les violences du groupe d'extrême gauche Action directe, fondé en 1979. Pour leur troisième album en commun, après *Le Voyage de Marcel Grob* et *La Patrie des frères Werner,* Philippe Collin (scénario) et Sébastien Goethals (dessin) se sont penchés sur cet homme à la vie parfois indéchiffrable mais qui a été l'un des personnages essentiels de cette période sombre et sanglante de la société française.

À ce point indéchiffrable, d'ailleurs, que le duo se met en scène tandis qu'il en apprend davantage sur Chahine, jusqu'à remettre en question la façon dont il va appréhender le récit de cet album, dont le titre, *L'Escamoteur,* fait référence à un tableau de Jérôme Bosch – le peintre y joue un rôle, et son nom pourrait aussi, on le pressent, être le surnom de ce « héros ». Ce n'est pas le moindre des intérêts de cette bande dessinée que de jouer de cette mise en abyme pour mieux dévoiler les faux-semblants et les jeux de masques d'une histoire dont l'essentiel se déroulait dans l'ombre, entre bureaux des RG et réunions clandestines. *L'Escamoteur* brille aussi par son alliance entre un romanesque d'une densité folle – dates, faits, détails –, un dessin particulièrement incarné et un découpage très cinématographique. ■

Éric Libiot



★★★★☆
L'ESCAMOTEUR
PHILIPPE COLLIN, SÉBASTIEN GOETHALS
320 P., FUTUROPOLIS, 26 €

ALEXIS TALLONE ▪ SYLVAIN RUNBERG

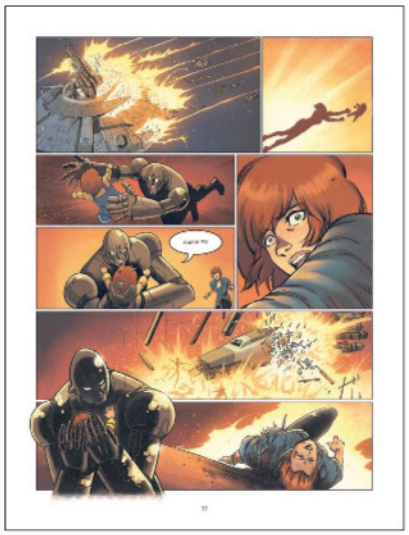
Rallumer Capitaine Flam

Les éditions Kana publient une nouvelle adaptation séduisante du célèbre héros des années 1980.

Même s'il n'est pas de notre galaxie, le Capitaine Flam a fait rêver des millions de gamins dans les années 1980 grâce à sa série animée diffusée sur TF1. Après *Goldorak* ou *Les Chevaliers du Zodiaque*, les éditions Kana ont donc décidé de redonner vie au capitaine Curtis en confiant l'histoire à deux auteurs biberonnés à la science-fiction. « *Quand on m'a demandé de reprendre* Capitaine Flam*, je n'y ai pas cru* », s'extasie encore Alexis Tallone, le dessinateur. « *C'est une œuvre qui cristallise toute la science-fiction du début des années 1980, notamment le space opera.* »

Lui et son complice Sylvain Runberg ont décidé de revenir aux origines de l'histoire, en repartant des romans dessinés d'Edmond Hamilton écrits à partir des années 1940. On redécouvre notamment comment les parents du jeune Curtis ont disparu, leur vaisseau ayant été détruit par une attaque terroriste. Avant de succomber à ses blessures, Elaine, sa mère, mise tous ses espoirs en son fils et lui confie la mission de faire régner la paix et la justice dans l'univers, aidée par ses compagnons Mala l'androïde, Crag le robot et le professeur Simon. « *C'est une histoire déjà terriblement moderne, qui aborde de nombreuses questions toujours d'actualité, comme le rapport entre les robots et les humains, l'intelligence artificielle, l'environnement, les luttes de pouvoir…* » Sur le plan graphique, Alexis Tallone a rajeuni notre héros, mais les personnages restent très reconnaissables et les scènes de combat, épiques : « *Je me suis appuyé sur ma culture manga et comics des années 1970 et 1980, en complétant avec beaucoup de documentation, notamment sur les planètes et la mécanique. Dans mes vaisseaux, vous pouvez retrouver des injecteurs de voiture que je photographiais pour ensuite les adapter en dessins, ou des pièces de satellite !* » Une nouvelle version qui séduira autant les nostalgiques que les novices, et qui, en cas de succès, aura droit à sa suite. ■

Mathieu Charrier



RUNBERG-TALLONE - KANA (DARGAUD-LOMBARD S.A.)

★★★★☆

CAPITAINE FLAM. L'EMPEREUR ÉTERNEL

ALEXIS TALLONE, SYLVAIN RUNBERG

168 P., KANA, 24,90 €. EN LIBRAIRIES LE 27 SEPTEMBRE.

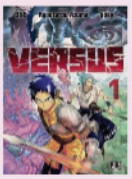
ET AUSSI…

★★★☆☆

VERSUS, T. 1

ONE, KYOUTAROU AZUMA

240 P., PIKA, 7,20 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 OCTOBRE.



Le mangaka ONE revient avec une nouvelle série, après les succès mondiaux de *One-Punch Man* et *Mob Psycho 100*. Dans *Versus*, il imagine un univers où les humains de treize mondes différents sont en proie à des ennemis surpuissants qui veulent éradiquer notre espèce. Pour survivre, ils vont devoir fusionner ! Dans ce premier tome, on découvre notamment Hallow, l'un de nos 47 héros, armé de son épée de courage, et son aide de camp, Groingroin, dont on devine qu'ils seront des personnages importants de la série. Fidèle au genre du shônen fantastique, ONE parvient une nouvelle fois à nous captiver avec cette histoire qui mêle humour et action. **M.C.**

★★★★☆

LES NOCES DES LUCIOLES (T. 1)

ORECO TACHIBANA

208 P., GLÉNAT, 7,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 16 OCTOBRE.

Situé dans le Japon de la fin du XIXe siècle, *Les Noces des lucioles* s'attache au destin de Satoko, jeune fille de bonne famille condamnée par la maladie et souhaitant à tout prix se marier pour faire honneur aux siens. Menacée par un mystérieux assassin, elle va proposer à ce dernier un marché pour le moins incongru : s'il lui sauve la vie, elle l'épousera. Une proposition qui lui réservera bien des surprises, à commencer par son futur époux, aussi menaçant que déroutant. L'ambiguïté est au cœur de cette série en trois volumes où violence, humour et romance déviante se mêlent dangereusement. Déconcertant et intriguant, ce josei (manga pour « femmes adultes ») pourrait bien s'inscrire dans la lignée d'un certain *Crying Freeman* teinté de *Cinquante nuances de Grey* ! **Ilan Ferry**

GISÈLE SAPIRO

Fabriquer l'universel

Comment devient-on un classique de la littérature internationale? La sociologue répond à cette question passionnante dans un essai percutant – qui pointe notamment les mécanismes, axés sur la rentabilité, du monde de l'édition.

Comme le fait remarquer Gisèle Sapiro dans *Qu'est-ce qu'un auteur mondial?*, les classiques universels, ces livres que tout lettré se doit d'avoir lus, sont le plus souvent écrits par des hommes blancs, binaires, représentatifs des rapports de force les plus répandus dans la société. La remise en question de leur notoriété, partie des États-Unis sous l'impulsion des féministes et de certaines minorités culturelles, gagne maintenant l'Europe. Avec cet ouvrage dérangeant à certains points de vue, mais très salutaire et abondamment documenté, Gisèle Sapiro éclaire ce constat et en explique la genèse.

Résumons-nous. La notoriété d'un roman ne dépend pas, ou plutôt pas uniquement, de ses qualités littéraires. Pour être reconnu mondialement, il vaut mieux pour l'autrice être né à Manhattan que dans les Caraïbes. Mais la gloire planétaire est aussi le résultat de mécanismes précis auxquels participe toute la chaîne éditoriale.

Il convient ici de rappeler ce qu'avait déjà signalé Pierre Bourdieu, dont la pensée inspire en partie ce livre. Depuis le milieu du XIXe siècle, deux conceptions de l'édition s'affrontent. La première concentre ses efforts sur la rentabilité immédiate. Elle ne s'intéresse pas en priorité à la qualité de l'écrit mais aux ventes. La seconde au contraire mise sur la valeur d'un livre et sa reconnaissance à long terme. Pour ce qui concerne la fabrication des auteurs mondiaux, l'analyse du rôle de la traduction agit comme un révélateur puissant. Pour devenir universel, un livre doit à l'évidence être traduit, consécration qui intervient après un parcours clairement balisé qui permet d'opérer un tri: succès critique, prix littéraire, présence dans les festivals et salons. Tous domaines où brillent les structures les plus solides… Ainsi, le secteur littéraire, dont on pouvait espérer qu'il était protégé par un certain idéalisme, n'échappe pas au mouvement général de nos sociétés. Prédominance de l'anglais, invisibilisation d'auteurs, d'autrices et de certains groupes sociaux, occultation de rayons jugés insuffisamment rentables, comme la poésie, mort de la librairie indépendante. Aussi brillant soit-il, l'auteur mondial dissimulerait-il un tueur? La discussion est ouverte. ■

Serge Sanchez

★★★★☆
QU'EST-CE QU'UN AUTEUR MONDIAL ?
GISÈLE SAPIRO
480 P., EHESS/GALLIMARD/SEUIL, 25 €. EN LIBRAIRIES LE 27 SEPTEMBRE.

L'autre Casanova

Un dictionnaire des idées reçues pourrait indiquer, à l'article « Giacomo Casanova »: « Connu comme homme à femmes mais vaut beaucoup mieux que cette réputation ». Ce « beaucoup mieux », ce sont bien sur ses célèbres et époustouflants Mémoires, mais aussi un certain nombre de textes, parfois confidentiellement réédités, parfois totalement inédits, qui disent la personnalité d'un aventurier aux multiples centres d'intérêt. En voici l'essentiel réuni dans un volume intitulé *D'une plume indocile*, allusion à une citation de l'écrivain séducteur: « *J'ai écrit, tyrannisé par une plume indocile et âpre, tout ce qu'elle voulait.* » Et elle a beaucoup voulu: critiques littéraires, analyses historiques, réflexions sur les lumières, portraits acides. Qu'elle se penche sur le sort de la Pologne ou s'en prenne aux courtisans, la plume de Giacomo étincelle. De cette masse se détachent deux petits textes: *Lana caprina* (1772), essai brillant et drôle sur la nature féminine en réponse à deux professeurs pédants, et *Soliloque d'un penseur* (1786), qui s'en prend à la figure controversée du mage Cagliostro. Partout Casanova montre son art de la digression et s'aventure sur des terrains historiques et parfois moraux, détruisant avec brio la vision qu'en avait donnée Federico Fellini, qui l'avait baptisé « *lo stronzo* » (« le con ») en tournant son fameux film. ■

Hubert Prolongeau

★★★★☆
D'UNE PLUME INDOCILE
GIACOMO CASANOVA
ÉDITION DE JEAN-CHRISTOPHE IGALENS ET ERIK LEBORGNE, 1200 P., BOUQUINS, 33 €

BÉNÉDICTE ROSCOT

Dufoo maître du bref

Ce petit livre est traduit de l'espagnol mais a paru à Paris, en 1927, à l'enseigne de la Société générale d'imprimerie et d'édition. L'auteur, Carlos Díaz Dufoo, était né en 1888 à Mexico ; son père, qui portait le même nom, était connu comme économiste, journaliste et dramaturge. *Épigrammes* est la seule œuvre publiée de Dufoo Jr, si l'on excepte quelques articles aux titres pour le moins alléchants, « Essai sur une esthétique du kitsch » (dans *Le Navire*) et « Dialogue contre le succès littéraire » (dans la *Revista nueva*). L'ouvrage se présente comme une collection de micro-récits, de dialogues philosophiques, de spéculations, de pensées et de portraits imaginaires, comme celui-ci : « *Dans ses années d'imperfection, il chercha des perfections massives qu'il troqua, dans ses années de maturité parfaite, contre des imperfections légères.* » Des textes brefs, tranchants, un peu cryptiques, étrangement séduisants, parfois cinglants : « *Il a passé de longues années à se forger un style. Lorsqu'il l'eut, il n'eut rien à dire avec.* » Dufoo se suicidera cinq ans plus tard, à l'âge de 43 ans. Sa légende est entretenue depuis par des écrivains du calibre d'Alfonso Reyes ou Enrique Vila-Matas. ■ **Bernard Quiriny**

L'invention de la surveillance

Écrit en 1786 sous forme de lettres et publié en 1791, *Le Panoptique* propose l'architecture d'une prison modèle, conforme aux idéaux rationalistes et économiques de Jeremy Bentham : des cellules disposées en cercle autour d'un pilier central qu'occupe le surveillant. Il les voit, eux non ; ils ont donc tout motif de se croire regardés, et se tiennent à carreau. Un « *principe d'omniprésence* » qui permet à un seul chef d'établissement de surveiller de nombreux détenus mais aussi le travail de ses subordonnés, et que Bentham propose d'appliquer à tout lieu où des individus doivent être tenus sous « *inspection* » : maisons de correction, asiles, voire écoles. Connu chez nous à travers la fameuse analyse de Michel Foucault dans *Surveiller et punir*, ce classique est réédité ici avec deux appendices utiles et complémentaires : un essai de Michelle Perrot écrit en 1977 pour l'édition Belfond, qui le resitue dans l'histoire des réflexions sur la prison et les peines, et une préface d'Emmanuelle de Champs, qui le confronte aux modes modernes de la surveillance, entre cookies, environnement numérique et confinements. Des Lumières à Google en passant par Orwell, la mise en perspective est saisissante. ■ **B.Q.**

Tarzan enchanté

Distingué cette année par le prix Max-Jacob pour *Lundi propre*, Guillaume Decourt confirme l'audace et la fantaisie roborative de son inspiration avec *Un temps de fête*, son nouveau recueil. Pervertissant les références issues d'un folklore qui tient le milieu entre le cinéma, les séries télévisées, les romances, il aurait enchanté ces grands expérimentateurs que furent Cortázar, Michaux, Alphonse Allais ou Raymond Queneau. Au hasard de la promenade, on rencontre Tarzan, un requin blanc batifolant au large d'Honolulu, des smoothies aux noms de philosophe, un chapeau de paille tressé par Marlon Brando… Ces vues en relief et Technicolor, où se mélangent cocotiers hawaïens et Japon d'opérette, se font volontiers provocatrices. Le poète devenu mauvais sujet révèle un caractère délicieusement amoral : « *Premier vol à l'étalage. Un paquet de chips à l'ancienne dissimulé dans ta chancelière. Tu n'as pas encore un an et demi. Bravo mon petit.* » Joueur et voyageur, Decourt a le goût des mots. Il en fait sonner d'étranges, beaux et colorés : « *séguedille* », « *kokinisto* », « *Mutsamudu* »… Ses vignettes poétiques sont emplies de souvenirs, de paysages grecs, de soleil, de gourmandise, de questions. D'une arrogance un peu nietzschéenne, mais sensible, très sensible, il nous emmène en balade dans ce drôle de pays étranger qu'est la vie tout court. ■ **S.S.**

★★★☆☆
ÉPIGRAMMES (EPIGRAMAS)
CARLOS DÍAZ DUFOO
TRADUIT DE L'ESPAGNOL (MEXIQUE) PAR ANTONIO WERLI
128 P., ALLIA, 7 €

★★★★☆
LE PANOPTIQUE (PANOPTICON)
JEREMY BENTHAM
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MAUD SISSUNG
202 P., BARTILLAT, 20 €

★★★★☆
UN TEMPS DE FÊTE
GUILLAUME DECOURT
96 P., LA TABLE RONDE, 14 €

ALLIA - OLIVIER PASCAUD - NATIONAL PORTRAIT GALLERY (LONDON)

JOHANN CHAPOUTOT ▪ CHRISTIAN INGRAO ▪ NICOLAS PATIN

Le nazisme vu de l'intérieur

Forts d'une historiographie variée et d'un accès direct aux sources, trois spécialistes cosignent une somme vertigineuse, qui fait le récit inédit du système national-socialiste, de sa naissance en 1919 à son anéantissement en 1945.

Adolf Hitler s'adressant au Reichstag, lors d'un discours contre le président américain Franklin D. Roosevelt, le 11 dcembre 1941.

Voici un livre impressionnant, de 640 pages, longue plongée dans la fascination et les destructions du « *monde nazi* ». Ses auteurs appartiennent à cette génération de chercheurs français nourris des historiographies germanique et anglo-saxonne. Ils ont eu un accès direct aux sources, grâce à la refonte des archives après la réunification allemande. Ils ont lu leurs collègues, en allemand, en anglais et même en russe. Dans l'ouvrage, le nazisme n'est ni un modèle ni une doctrine politique. Non, c'est un pur objet d'histoire, un univers en soi, qui doit être embrassé dans sa complexité. Alors, plutôt que de proposer un manuel, avec ses catégories simples et ses mises au clair, Johann Chapoutot, Christian Ingrao et Nicolas Patin ont choisi une démarche proche de l'essai, en abordant ce phénomène à travers de grandes thématiques, appuyées sur la chronologie, afin d'illustrer les questionnements qui s'imposent désormais aux historiens.

Premier trait caractéristique : pour eux, le nazisme commence avec la naissance du Parti national-socialiste, dès 1919. Cette histoire d'avant l'arrivée au pouvoir, en 1933, permet de resituer la place des anciens combattants de la Grande Guerre dans ce mouvement, de comprendre leur imaginaire et de mettre en valeur les jeux parlementaires et électoraux qui jalonnent la montée au pouvoir du parti. La violence devient l'instrument d'intimidation de la classe politique sous Weimar. Paradoxalement, son emploi respecte le cadre constitutionnel, comme le dit Hitler à des juges en octobre 1930. Ainsi les nazis accèdent-ils au pouvoir dans la légalité, avec une coalition d'élites.

LOGIQUES COMBATTANTES ET PENSÉES RACISTES

Deuxième trait : la « *guerre génocide* » – qui est le titre de la troisième partie de l'ouvrage –, où se croisent logiques combattantes et pensées racistes. L'écriture est vive, qui éclaire la façon dont se construit la Shoah à travers les objectifs des instances SS et hitlériennes, au centre, et les conditions locales dans tous les pays occupés et alliés. Ici, la narration retrouve ses droits, comme dans ces pages sur le massacre des Juifs roumains, tueries qui commencent en l'absence des nazis, mais qui viennent nourrir la « solution finale » voulue par eux. Au couteau, à la barre de fer ou au fusil, la Garde de fer et ses complices antisémites liquident hommes, femmes et, déjà, enfants.

Sans doute les auteurs du *Monde nazi* portent-ils un regard très historique sur la mise en place des camps de la mort. Une phrase résume leur pensée : « *Le génocide des Juifs a pris de multiples visages.* » Il ne résume pas à la chambre à gaz ou à la « *Shoah par balle* ». Famines, marches de la mort…, tant de situations ont porté ce crime de masse. Le déroulement de la guerre, lui, est porté par l'imaginaire racial. L'accent mis sur la destruction volontaire des prisonniers soviétiques montre comment un camp comme Auschwitz voit se cumuler plusieurs logiques meurtrières et génocidaires. Là, c'est sur des soldats russes que sont menées les premières expériences de gazage. Dire cela ne revient pas à relativiser la Shoah, mais resitue le projet antisémite hitlérien dans son contexte.

Un point étonne. Dans cet ouvrage, qui prend la perspective des acteurs, voire des

ALEXANDRA COLOMBIER/TALLANDIER - DR/TALLANDIER - DR/ TALLANDIER

AU FOND, LA RICHESSE DE CE LIVRE EST AILLEURS, QUI CONSISTE À OUVRIR UN ESPACE À LA RÉFLEXION ET À LA DISCUSSION

bourreaux, rien n'est dit sur la condition particulière des gardiens des camps de concentration ou sur leurs logiques d'action, ni des gardiennes et des auxiliaires féminines SS, dont la situation est si exemplaire de la conduite du génocide. Certes, le regard jeté sur les responsables de camps, tels Stangl ou Wirth, est éclairant, mais les petites mains constituent des rouages essentiels pour comprendre l'engagement ordinaire dans l'extermination.

Au fond, la richesse de ce livre est ailleurs, qui consiste à ouvrir un espace à la réflexion et à la discussion. Car la société allemande, dont la « *mise au pas* » est minutieusement présentée, apparaît avec ses marges de jeu. Ainsi, les politiques de « *fascination* » et de mobilisation sont bien décrites, notamment à l'égard de la jeunesse, enserrée dans des logiques de camaraderie qui la détache des familles, tout comme les possibilités de résister sont bien examinées. Mais il manque de quoi faire éprouver les relations humaines et les échanges, au sein des élites comme avec les classes populaires.

Curieusement, le concept de totalitarisme est fortement critiqué dans ces pages. La théorie totalitaire y est considérée comme dépassée, et caricaturée comme une sorte de ratiocination sur la violence et l'oppression exonérant le peuple allemand de ses responsabilités à la faveur de la guerre froide. Pourtant, ce livre en illustre bien des questions. En 1945, quand s'effondre le III[e] Reich, les auteurs reviennent sur la figure d'Hitler. Les fantasmes sur le devenir de son corps, après sa mort, illustrent combien le personnage a habité l'imaginaire mondial. Les suicides si nombreux de ses partisans disent la fin du monde nazi. Là s'arrête ce grand livre. Mais pas l'Histoire, heureusement. ■

Fabrice d'Almeida

EXTRAIT

★★★★★
LE MONDE NAZI. 1919-1945
JOHANN CHAPOUTOT, CHRISTIAN INGRAO, NICOLAS PATIN
640 P., TALLANDIER, 27,50 €

Espionnage, la guerre de l'ombre

En 1939, la Seconde Guerre mondiale des espions éclate. Les Britanniques s'y sont préparés et refondent leurs multiples services de renseignement pour contrecarrer l'action des agences de l'armée allemande et des SS. La France, elle, n'a rien vu venir et en paie le prix. Partout, la guerre oblige à réinventer l'espionnage. La clandestinité fait surgir de nouveaux réseaux et des méthodes qui, depuis, sont devenues la base du travail de renseignement. Le livre de Rémi Kauffer est riche de détails qui modifient le regard sur les grandes opérations militaires du conflit. On retrouve dans *1939-1945. La Guerre mondiale des services secrets* Gaston Defferre en chef de réseau, les hommes de Combat agacés par Jean Moulin, la continuité entre les réseaux antinazis et prosoviétiques en Angleterre, autour de Philby, Maclean, etc. Autant de moments où s'affinent les infiltrations, les intoxications, la contre-influence et la contre-ingérence, qui sont redevenues si tragiquement actuelles. Cette guerre de l'ombre n'est pas de champagne et de caviar. Elle est d'abord faite de sang et de sacrifices. ■

F.d'A.

★★★☆☆
1939-1945. LA GUERRE MONDIALE DES SERVICES SECRETS
RÉMI KAUFFER
496 P., PERRIN, 25 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Une anthropologie des fantômes

« Je cherche les moyens ethnographiques de décrire la voix que les fantômes ont en propre, c'est-à-dire les circonstances sociales et culturelles dans lesquelles les morts débordent la société et la culture », **annonce Grégory Delaplace dans son brillant essai *La Voix des fantômes*. Cette enquête fascinante explore les fantômes du passé comme ceux du présent. Chez les Indiens de l'Arizona, ils volent les enfants: *« Lévi-Strauss prend l'exemple des Pueblos du début du xx[e] siècle, où des êtres divins effrayants, les* katchinas*, reviennent chaque année pour tenter d'enlever les enfants. »* Les villageois de Júzò, dans le sud-ouest de la Chine, estiment que les esprits doivent assurer la reproduction des vivants: *« Puisqu'il a vécu, le mort doit contribuer à son tour à générer la vie. »* Aussi, *« certains collectifs (comme les Lòlop'ò) espèrent que leurs morts – en tout cas certains d'entre eux – deviendront des sujets conscients, veillant sur leurs existences ou arbitrant leurs choix, d'autres (comme les Mongols Dörvöd) ne supportent pas l'idée qu'ils puissent continuer d'intervenir dans leurs vies. […] Tout le problème des relations avec les morts, donc, consiste à décider de quelle épaisseur ou de quelle qualité de sujet ils seront pourvus. »* Cette étude fait sortir les spectres de leur état second et évanescent pour les faire devenir des sujets premiers et réels. *« Paradoxalement, cette résistance des fantômes à la généralisation est peut-être le seul trait général qu'il soit possible de leur attacher – ils sont en cela un rappel constant à l'humilité scientifique »,* conclut le directeur d'études à l'École pratique des hautes études.**

★★★★★
LA VOIX DES FANTÔMES. QUAND DÉBORDENT LES MORTS
GRÉGORY DELAPLACE
272 P., SEUIL, 22 €

ET AUSSI...

★★★☆☆
CE QUE JE VEUX SAUVER
PEGGY SASTRE
176 P., ANNE CARRIÈRE, 18 €

À l'épreuve des faits, certains révèlent leur vrai visage. Spécialiste des théories darwiniennes, la philosophe controversée Peggy Sastre en a fait le rude constat après les diverses réactions qui ont suivi l'attaque du 7 octobre 2023. Tel est le point de départ du contestable mais fort intéressant *Ce que je veux sauver*, où celle que l'on traite volontiers de réactionnaire s'en prend notamment aux raisonnements de la gauche woke. Féministe revendiquée sur bien des aspects, cette libérale universaliste stigmatise toutefois une certaine orthodoxie du mouvement, selon elle très bourgeois et gangrené par l'« *identitarisme* ». Si elle évoque ici le viol dont elle a été victime, l'essayiste n'en demeure pas moins critique face à MeToo, qui, à ses yeux, fait revenir la société occidentale à « *des normes sociales dignes du paléolithique* ». Polémique en perspective ? **Baptiste Liger**

★★★☆☆
L'EMPIRE DU DISCRÉDIT
CHRISTIAN SALMON
288 P., LES LIENS QUI LIBÈRENT, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 OCTOBRE.

Le *mugshot* (la photo d'identité judiciaire) de Trump qu'il a su si habilement retourner en sa faveur, la tronçonneuse *« bouffonesque »* de Javier Milei, la révolte *« carnavalesque »* des Gilets jaunes, la sextape de Houellebecq, etc. Dans *L'Empire du discrédit,* Christian Salmon classe ces *« nouvelles mythologies du XXIe siècle »* sous ce registre qui, *« en rendant l'abject désirable, l'indignité admirable, le scandaleux estimable »,* détruit le fond des mythes pour n'en laisser qu'une écorce insondable. Il en tire des chroniques éclairantes sur les signes de notre temps, mais loin d'égaler les moins contournées *Mythologies* de Barthes et les plus aventureuses *Cool Memories* de Baudrillard, ses deux modèles. **P.B.**

NAOMI KLEIN

Mon autre virtuel

Confondue sur le Net avec une activiste réactionnaire antivax, l'essayiste canadienne tire de ce quiproquo une réflexion sur la *« culture du double »* générée par l'intelligence artificielle et les réseaux sociaux.

Tous ceux qui ont vécu un jour une usurpation de leur identité savent le désarroi qui en découle : quel est donc cet « autre » qui a pris leur place ? En quoi leur ressemble-t-il ? Et qui sont-ils eux-mêmes, au bout du compte ? Pour l'essayiste altermondialiste canadienne Naomi Klein, ces perplexités ont pris la forme, pendant la pandémie, d'une confusion sur le Net avec sa quasi-antithèse, l'ex-féministe américaine Naomi Wolf, devenue, avec ses délires conspirationnistes, une comparse médiatique du trouble Steve Bannon, le directeur de campagne de Trump en 2016.

Une autre que Klein aurait fait le gros dos face à cet amalgame grossier, mais l'autrice de *La Stratégie du choc* s'en saisit, au contraire, pour analyser notre société et faire son mea-culpa. Car l'imbroglio qui la touche est moins aberrant qu'il n'y paraît. Son double a partagé jadis avec elle des combats « progressistes » et reprend régulièrement ses thèses. Or, comme Klein est bien obligée de l'admettre, celles-ci peuvent être détournées car elles sont ambiguës et relèvent souvent d'un copieux bla-bla. Son livre, intitulé *Le Double*, cherche donc à transformer cette mésaventure en positif, même si, se référant au quotidien américain, il peut dérouter le lecteur français.

Mais, s'il persévère, il sera récompensé. Car Klein y dresse le tableau effrayant mais véridique d'une « *société du double* » qui est déjà en partie la nôtre. Face au monde réel, les réseaux sociaux ont installé, écrit-elle, un entier « *Monde miroir* » alternatif, lequel, surfant sur nos contradictions et failles, « *diagonalise* » les idées de tout bord, gauche et droite, pour avancer des théories complotistes fausses mais « *touchant du doigt quelque chose de vrai* ». Il en résulte un climat de « *confusion mentale extrême* » qui fait le lit de « *tous les escrocs du marché de l'attention* », influenceurs fourguant leurs produits miracles et démagos politiciens, leurs solutions simplistes. Remettre ce monde à l'endroit exige donc, pour Naomi Klein, de passer au crible critique les illusions et mensonges que charrie l'idéologie pro-société ouverte et pro-écologie. D'une banale histoire de double elle tire une leçon politique forte fondée sur un devoir de clarté et d'engagement vrai. Mais l'appliquer est une autre histoire… ■

Patrice Bollon

EXTRAIT

★★★★☆
LE DOUBLE. VOYAGE DANS LE MONDE MIROIR (DOPPELGANGER. A TRIP INTO THE MIRROR WORLD)
NAOMI KLEIN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (CANADA) PAR CÉDRIC WEIS, 448 P., ACTES SUD, 24,80 €

SEBASTIAN NEVOLS/ACTES SUD

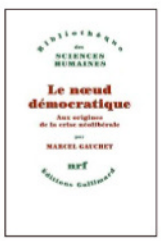
Démocratie en crise

Étrange et fragile démocratie… Depuis l'après-guerre, et plus encore à partir des années 1970, la diffusion des idées qui ont donné corps à ce modèle de gouvernance s'est accompagnée d'un phénomène concomitant qui est en train de le détruire : le triomphe de l'individualisation de la liberté promue par l'idéal libéral-libertaire de nos sociétés capitalistes. Cette notion place le droit de l'individu avant celui de l'intérêt commun, dès lors compris comme une contrainte attentatoire à la liberté individuelle. « *En d'autres termes, l'idéal libéral tend à devenir antidémocratique* », écrit Marcel Gauchet dans cet essai qui fait suite à un travail de dix ans sur la notion de démocratie et son avènement – lequel est actuellement réédité dans la collection « Folio essais ». « *Cela ne donne pas une crise de la démocratie, dans le sens où son existence ferait l'objet d'une menace directe, mais cela produit une crise dans la démocratie qui altère son fonctionnement en profondeur,* écrit l'historien dans *Le Nœud démocratique. Il se vide de sens à force d'enlisement du débat public, ou de ce qu'il en reste, dans un dialogue de sourds à base de disqualification mutuelle, quand il ne dérive pas vers une "guerre culturelle" paralysante pour l'action publique.* » ■ **Jean-François Paillard**

Aux agités du genre

Que se passe-t-il dans la tête de ceux que la simple mention du mot « genre » fait frémir, qu'ils l'agitent comme un épouvantail ou qu'ils bataillent pour le faire retirer de tout texte législatif, juridique, pédagogique ? *Trouble dans le genre*, publié par Judith Butler en 1990 et traduit en France en 2005, a été une référence majeure sur les acceptions de ce terme, et son contenu fut discuté et remanié au gré de l'évolution des *gender studies*. Loin de faire du masculin et du féminin des constructions sociales mouvantes face à un sexe biologique « naturel », le genre est donc devenu un champ de réflexion, une discipline à part entière. *Qui a peur du genre ?* étudie les crispations suscitées par ces réflexions, montre comment la notion a pu devenir un « *terrifiant fantasme* » qui fait le jeu des peurs les plus irréalistes. Réflexion juste, forte et salutaire, puisque celle-ci ne se contente pas d'opposer une réponse à ces adversaires paniqués, mais part de la force de diffusion de leurs propres discours. Or « *défaire ce fantasme, c'est affirmer comment on aime et comment on vit dans son corps ; c'est dire le droit d'exister dans le monde sans craindre les violences ou les discriminations – le droit de respirer, de se déplacer, le droit de vivre* ». ■ **Eugénie Bourlet**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD - LOUISE QUIGNON/FLAMMARION



★★★☆☆
LE NŒUD DÉMOCRATIQUE. AUX ORIGINES DE LA CRISE NÉOLIBÉRALE
MARCEL GAUCHET
256 P., GALLIMARD, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 OCTOBRE.

★★★☆☆
QUI A PEUR DU GENRE ? (WHO'S AFRAID OF GENDER?)
JUDITH BUTLER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CHRISTOPHE JAQUET, 448 P., FLAMMARION, 23 €

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU FRANÇOIS HOLLANDE

François Hollande, le deuxième président socialiste de la Ve République, a décidé de remonter le temps. Il nous fait redécouvrir, dans *Le Défi de gouverner*, l'histoire de la gauche au pouvoir. Ses choix, bien sûr, ne sont pas innocents. Pour commencer, nous plongeons au temps de l'affaire Dreyfus, quand la gauche comprend la nécessité de défendre la République pour transformer la vie ouvrière. Ainsi émerge le gouvernement Waldeck-Rousseau. Suivront le Front populaire, l'expérience Mendès France, la tragédie Guy Mollet… À lire François Hollande, toutes les périodes ont laissé un sentiment de frustration, même lorsque les mesures prises ont changé la vie, comme en 1936 ou en 1981. Le tournant de 1983 est remarquablement expliqué : Mitterrand choisit l'ancrage européen, plutôt qu'une rupture aventureuse avec le capitalisme. L'inventaire de l'époque Jospin est riche. Une pointe de nostalgie se devine sous la plume de celui qui accède alors à la tête du Parti socialiste. L'ancien président prend sa part de responsabilité dans l'échec du 21 avril 2002 – la « gauche plurielle » avait pourtant un bilan très honorable, entre croissance et réformes. L'élection de 2012, ensuite, est vue de l'intérieur. Hollande défend sans fard son action. Son but, avec ce livre : faire émerger une alternative à gauche. L'histoire montre que la recette est connue : trouver une alliance solide, établir un programme et travailler aux côtés des électeurs. Simple à dire, plus difficile à faire, à en juger par le théâtre de la vie publique aujourd'hui. Un livre à savourer, donc, en observant l'actualité.
Fabrice d'Almeida

★★★☆☆
LE DÉFI DE GOUVERNER. LA GAUCHE ET LE POUVOIR DE L'AFFAIRE DREYFUS JUSQU'À NOS JOURS
FRANÇOIS HOLLANDE
414 P., PERRIN, 23 €

EMMANUEL DE WARESQUIEL · OLIVIER BÉTOURNÉ

La Révolution à travers les âges

Deux ouvrages décortiquent la place qu'occupe la période révolutionnaire dans notre imaginaire collectif. Si le biographe de Fouché et de Talleyrand fait preuve de son habituelle hauteur de vue, on n'en dira pas tant de l'ancien patron du Seuil…

Emmanuel de Waresquiel.

Olivier Bétourné.

La cérémonie d'ouverture des derniers Jeux olympiques, où la décapitation de Marie-Antoinette était réduite à un spectacle kitsch, a rappelé qu'il n'est pas inutile d'éduquer les chorégraphes branchés et autres postmodernes – la Terreur ne fut pas une période si cool que ça. En guise de cours de rattrapage, on conseille à ces esprits frivoles l'œuvre intégrale d'Emmanuel de Waresquiel. Depuis vingt ans, il s'est imposé comme le plus fin analyste de la période révolutionnaire (en englobant l'Empire et la Restauration). Ses biographies de référence de Talleyrand et de Fouché, son livre sensible sur Marie-Antoinette (*Juger la reine*) ou son recueil de textes *C'est la Révolution qui continue!* sont là pour le prouver. Son nouvel essai, *Il nous fallait des mythes*, prolonge l'étude de son sujet de prédilection, passant au tamis ses vérités et ses légendes, d'un siècle à l'autre. Outre sa hauteur de vue et ce détachement presque dandy qui fait qu'il ne sombre jamais dans l'idéologie, Waresquiel écrit avec une plume d'artiste, qualité rare dans une corporation où le sabir universitaire gâche trop souvent la lecture. On peut dévorer ce livre du début à la fin ou bien y picorer au gré de ses propres marottes, selon qu'on s'intéresse au serment du Jeu de paume ou à Marie-Antoinette, à la prise de la Bastille ou à la guillotine, à la fête de la Fédération ou à Valmy, ou, enfin, au grand refus du comte de Chambord dans les années 1870…

Passer d'un livre distingué d'Emmanuel de Waresquiel à un pavé indigeste d'Olivier Bétourné, hélas pour ce dernier, c'est un peu comme s'infliger un plat étouffe-chrétien en sortant d'un restaurant gastronomique. L'ancien patron du Seuil publie *La Mort du roi*, où il revient, pendant 300 pages plus que laborieuses, sur le procès, le jugement et l'exécution de Louis XVI. S'il prétend ne pas le juger, Bétourné le condamne néanmoins dès la première page. Rendez-nous Albert Soboul! Plaisanterie à part, on ne comprend pas ce que cherche l'auteur, et son style lourd ajoute à la confusion de l'ensemble. Sur l'emprisonnement de Louis XVI, mieux vaut lire le célèbre *Journal de ce qui s'est passé à la tour du Temple* du valet Cléry, ou un livre passionnant paru en 2018, *La Famille royale au Temple* de Charles-Éloi Vial. Tocqueville avait raison : personne ne comprendra jamais vraiment la Révolution… ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld

EXTRAIT

★★★★☆
IL NOUS FALLAIT DES MYTHES
EMMANUEL DE WARESQUIEL
448 P., TALLANDIER, 24,90 €

★☆☆☆☆
LA MORT DU ROI
OLIVIER BÉTOURNÉ
320 P., SEUIL, 23 €

Refaire le monde avec Hannah

Dans *Penser ce qui nous arrive avec Hannah Arendt*, Bérénice Levet ne se contente pas d'exposer en quoi la philosophe permet de penser les impasses existentielles et les contradictions de notre présent (injonction à être soi-même, exigence d'émancipation, atomisation des individus « *incarcérés dans la prison du moi* », perte du sens de la limite et de la finitude humaines, effacement du passé et de la langue…). Elle montre aussi comment la lecture d'Arendt permet de réconcilier l'homme moderne avec le monde et la condition humaine. Tout tient à l'exercice du jugement et du discernement, peu pratiqué dans les milieux de la communication et de l'ingénierie sociale. Pour ce faire, Levet ne raconte pas Hannah Arendt, mais le roman de ses conquêtes philosophiques. Celle-ci savait admirer la pensée des autres au point de revendiquer de n'être pas philosophe. Ni au-dessus du réel ni perdue dans l'immanence de sa mobilité, sa pensée est à même de nous en révéler le mouvement intime et, ainsi, de libérer en nous la capacité d'aimer ce monde, ce qu'il a été et ce qu'il peut être. ■ **J.M.**

★★★☆☆
PENSER CE QUI NOUS ARRIVE AVEC HANNAH ARENDT
BÉRÉNICE LEVET
236 P., L'OBSERVATOIRE, 21 €

DAVID ALLAN - BÉNÉDICTE ROSCOT

HÉLÈNE L'HEUILLET

L'être et son néant

Où la philosophe et psychanalyste rappelle l'importance de ne pas fuir ce vide qui est la trame de nos vies.

Dans *son Éloge du retard*, Hélène L'Heuillet, philosophe et psychanalyste, écrivait : « *Quand on ne peut plus supporter les "temps morts", ces interstices temporels qui nous font palper le vide inhérent à la condition humaine, c'est alors qu'on meurt vraiment.* […] *L'intolérance au vide est un grave symptôme de l'homme contemporain.* » Dans ce nouvel essai, *Le Vide qui est en nous*, elle s'attache à cerner les aspects multiples et la richesse paradoxale de ce vide caractéristique de la psyché humaine où rien n'est univoque. Il ne s'agit plus de ruser avec la peur du retard, mais d'interroger cette résistance au vide que nous fuyons, alors qu'il forme la trame même de nos existences. Car le vide n'est pas seulement une absence d'objet, « *vide objectif* », il est aussi subjectif, car constitutif de notre être. Ainsi, le vide du langage peut déboucher sur sa lignification : c'est la « *novlangue de bois* » du monde politique ou des slogans. Le dire perd son sens quand il ne sert plus qu'à « *nudger* », mais il le retrouve quand la parole respecte l'incomplétude et l'équivocité du dire. C'est la condition pour qu'une parole soit habitée par le sujet parlant et ses failles : qu'elle soit proférée depuis ce vide qui en est nous et qui est arrimé à la structure même du langage. Sinon, les mots sonnent creux. Le lecteur, conduit par étapes, mesure ainsi l'importance de ne pas fuir ce vide qui est en nous. Il n'y va donc pas seulement de la santé psychique de tout un chacun ; l'enjeu est aussi politique. ■

Jean Montenot

★★★☆☆
LE VIDE QUI EST EN NOUS
HÉLÈNE L'HEUILLET
288 P., ALBIN MICHEL, 21,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

Question existentielle

« *C'était écrit là-haut* », ânonne niaisement Jacques, le personnage éponyme de *Jacques le fataliste et son maître*. Le déterminisme, vu par ce valet ridicule de Diderot, a des airs de poncif resservi à toutes les sauces pour balayer d'un revers de main ce qu'on serait bien en peine d'expliquer. Mais la phrase est-elle si potache ? Ne serions-nous pas les véritables dupes de l'histoire, nous qui nous plaisons à nous imaginer auteurs de notre propre récit de vie, maîtres de nos existences, quand il se pourrait bien que nous soyons, à notre insu, les figurants d'un scénario écrit d'avance par des forces qui nous échappent ? De quoi une vie est-elle faite, et se fait-elle sans nous, malgré nous, ou n'est-elle, au contraire, que la somme de nos choix, de nos actes, de nos fiertés et de nos regrets ? C'est ce que Marianne Chaillan se propose d'explorer dans *Écrire sa vie*, un essai riche d'enseignements. ■

Marylin Maeso

★★★☆☆
ÉCRIRE SA VIE
MARIANNE CHAILLAN
160 P., L'OBSERVATOIRE, 19 €

PIERRE KITMACHER/ALBIN MICHEL

3 RAISONS DE LIRE

LE NOUVEAU ALAIN CORBIN

Un nouveau champ de réflexion
Écartant les passions collectives, politiques et sportives labourées par ses collègues, l'historien des sensibilités Alain Corbin esquisse l'histoire des manifestations de *« la joie intime vécue dans les tréfonds de l'être selon les circonstances et les âges de la vie »*. Jusqu'au dernier, qui n'est souvent que réminiscence de la joie infantile, à l'image de Kane savourant « Rosebud », dans *Citizen Kane*.

Une généalogie subtile
L'auteur de cette *Histoire de la joie* déroule le fil de cette joie intime, longtemps cantonnée à la pratique liturgique, jusqu'à ce que le *« sentiment de soi »* l'en détourne avec de nouvelles pratiques : voyager, se colleter à la nature, lire, apprendre et réussir, connaître ses premiers émois et le plaisir physique, jouer (de l'argent), profiter de l'intimité familiale et de celle du couple, savourer, face à la mort, la guérison. Les *« grands témoins »* de cette quête s'appellent Isaïe, Luc, Marc, Virgile, Rousseau, Chateaubriand, Saussure (l'alpiniste), Allen (Woody)…

Une voie vers la sagesse
L'air de rien, les derniers ouvrages de l'auteur, depuis *Histoire du repos* et *Histoire du silence*, semblent tracer un chemin spirituel, où le dépassement de *« l'amertume de l'incomplétude »* et du *« spectre de la déception »* permettrait de tendre vers la sérénité. En attendant, par sa clarté et sa concision, Alain Corbin rappelle à notre bon souvenir la joie intime de la lecture.

Emmanuel Hecht

★★★★☆
HISTOIRE DE LA JOIE
ALAIN CORBIN
192 P., FAYARD, 16 €.
EN LIBRAIRIES
LE 2 OCTOBRE.

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
COMME UN VOL D'ÉTOURNEAUX
GIORGIO PARISI
208 P., CHAMPS SCIENCES, 9,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 2 OCTOBRE.

Le ciel est parfois le théâtre d'un étrange et magnifique spectacle : des nuées d'étourneaux qui semblent se déplacer comme un seul être. Mais comment est-ce possible ? Comment chaque comportement individuel influence-t-il l'ensemble ? À partir de cet exemple pour le moins poétique, le physicien Giorgio Parisi nous introduit à une notion plus vaste : la science de la complexité, laquelle touche à de nombreux domaines. **M.D.-B.**

★★★☆☆
QU'EST-CE QUE L'ARCHITECTURE ?
YVES MICHAUD
418 P., FOLIO ESSAIS, 9,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 10 OCTOBRE.

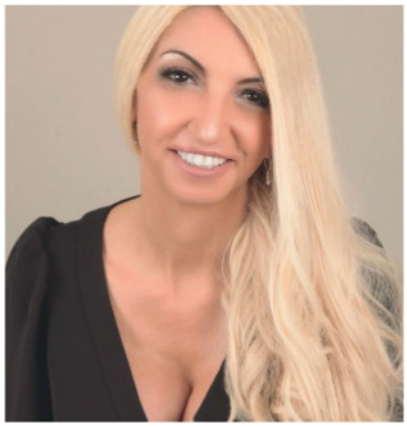
Philosophe et critique d'art, Yves Michaud a décrit naguère les effets de ce qu'il appelle la *« vaporisation de l'art »* dans le monde marchand. Il se penche aujourd'hui sur ce *« drôle d'objet »* qu'est l'architecture, qui se nourrit d'art, d'argent et de technologie. Clair et didactique, son essai nourrira la réflexion de tous ceux qui s'interrogent sur son avenir, à l'heure où les écoles d'archi font face à une montée sans précédent de la contestation des « starchitectes » des XX^e^ et XXI^e^ siècles bétonneurs. **Jean-François Paillard**

★★★☆☆
LA CULTURE DE L'INCESTE
IRIS BREY, JULIET DROUAR (DIR.)
208 P., POINTS, 7,90 €

Après les scandales révélés par Adèle Haenel, Vanessa Springora et Camille Kouchner, de nouveaux témoignages ont relancé la vague MeToo en France, en mettant l'accent sur les mineurs victimes d'abus sexuels. Cette *« culture de l'inceste »*, en écho à la « culture du viol », est affrontée ici en collectif, pour mieux comprendre à quel point ce dernier ne peut plus être envisagé comme l'interdit social ultime, mais bien comme *« le point d'aveuglement de nos sociétés et de nos arts »*. **Eugénie Bourlet**

STÉPHANIE CACIOPPO

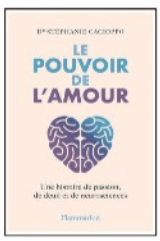
L'amour est dans le crâne



En passant le sentiment amoureux au crible des neurosciences, la neurobiologiste explore le cœur de l'expérience humaine.

L'amour a toujours inspiré la littérature. On le comprend aisément : nos vies tournent souvent autour de lui. Nous ressentons des papillons dans le ventre lors d'une rencontre, puis du désir et de la passion, enfin une vive douleur lors d'une rupture. Pour comprendre les vicissitudes de cette émotion, les romans sont source de bons conseils, mais une autre littérature n'est toutefois pas à négliger : la littérature scientifique. La psychologie, certes, mais aussi les neurosciences. Que se passe-t-il dans notre cerveau quand on aime ou qu'on a le cœur brisé ?

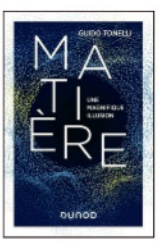
Car, oui, si le cœur est bien au centre de l'histoire d'un point de vue romantique et dans notre langage, le cerveau n'est pas en reste. *« Mon amour, à partir de ce jour, je te promets de t'aimer de tout mon cerveau »* : telle serait la réalité anatomique des vœux, ironise Stéphanie Cacioppo. Pour redécouvrir l'amour au sens scientifique, *« nous devons briser l'ancien lien entre l'amour et le cœur »*, hérité de l'Antiquité – Aristote estimait que nos émotions venaient de la poitrine, et non de la tête. C'est ainsi que l'autrice passe nos sentiments amoureux au crible des IRM, transformées en *love machine*, découvrant combien ils jouent un rôle plus complexe que prévu dans notre fonctionnement cognitif. Dans son *Pouvoir de l'amour*, qu'elle parsème d'anecdotes personnelles attendrissantes, la chercheuse démontre tout le potentiel de l'état amoureux – et révèle que l'amour, au sens d'une connexion sociale, est même une nécessité biologique. ■ **Marcus Dupont-Besnard**



★★★★☆
LE POUVOIR DE L'AMOUR (WIRED FOR LOVE)
STÉPHANIE CACIOPPO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR EVA ROQUES, 270 P., FLAMMARION, 21 €

Entrez en matière

La matière semble être l'expérience de tout ce que nous connaissons, de notre propre corps à tout ce que l'on touche, jusqu'aux étoiles les plus lointaines que nous observons la nuit. Mais que se cache-t-il vraiment derrière ce terme si englobant ? Voilà qui donne l'occasion à Guido Tonelli de zoomer au plus profond du cosmos et de lever le rideau sur cette grande scène. Dans *Matière. Une magnifique illusion*, il nous offre un voyage dans ses formes les plus variées – sans oublier le versant philosophique du matérialisme. Après *Genèse* et *Temps*, le physicien italien prouve une nouvelle fois sa capacité à décomposer la réalité en de petites briques, comme pour rendre les lois du cosmos un peu plus visibles et, ainsi, plus accessibles. ■ **M.D.-B.**



★★★☆☆
MATIÈRE. UNE MAGNIFIQUE ILLUSION (MATERIA. LA MAGNIFICA ILLUSIONE)
GUIDO TONELLI
TRADUIT DE L'ITALIEN PAR SOPHIE LEM, 240 P., DUNOD, 18,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 9 OCTOBRE.

KEN WEINGART

MOT DE TÊTE

PASCAL ORY
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

« (Sens de l')Histoire »

Au contraire de l'anglais, qui distingue *history* de *story*, le français n'a qu'un mot pour parler de l'histoire des conteurs, de l'histoire des historiens et de l'histoire des philosophes de l'Histoire. Ce n'est pas forcément un inconvénient. C'est une ambiguïté, mais qui permet de comprendre une équivoque : celle sur laquelle sont construits à la fois le raisonnement historien et le raisonnement politique. Excusez du peu. L'historien comme le politique ont beau sentir parfois confusément qu'ils sont, au final, déterminés (comme tout le monde) par leur corps, leur milieu et les circonstances, ils n'en sont pas moins animés par le même *wishful thinking* – en bon français, ils aiment prendre leurs désirs pour des réalités. Le premier aura une certaine tendance à choisir ses objets d'étude et à les analyser en fonction de ses croyances et, pour commencer, en fonction de sa connaissance du passé et de l'avenir, qui fait desdits objets des mobiles – voire des bolides – lancés par un moteur dont on devine le nom, inavoué : la fatalité. Engagé dans l'action, le second, qu'il soit idéologue, militant ou dirigeant, aura toujours le plus grand mal à intégrer dans sa pensée non seulement l'échec mais l'insensé. Au fait, a-t-on souvent vu un intellectuel renier sa propre pensée ? Ce seul constat devrait pourtant inquiéter.

Sous sa forme absolue, la croyance dans le sens de l'Histoire – de ce fait couronnée d'une majuscule – se décline sur quatre plans : ce sens est repérable ; il est universel ; il est irréversible ; il est positif. Je ne divulgâcherai rien en disant, d'emblée, que ces quatre affirmations ne tiennent pas debout. Le sens est loin d'être repérable à tous les coups, faute de consensus sur les notions, antithétiques donc analogues, de « progrès » ou de « décadence ». L'histoire de l'art, par exemple, y a cru, tentée de conclure que la « Renaissance » était un progrès par rapport à l'âge « gothique » ou Pierre Boulez un progrès par rapport à Erik Satie. Ce système-là s'est effondré.

La croyance en l'universalité des tendances historiques ne s'est pas heurtée, comme on pourrait le croire, à la pensée « décoloniale », puisque cette pensée croit à un progrès décolonial et participe donc de l'illusion dominante. Mais elle se heurte présentement à une autre découverte, bien propre à troubler les esprits supérieurs : l'histoire est dialectique, donc rusée. Le jour où, en 2020, l'OMS a proclamé officiellement l'état de pandémie, le Royaume-Uni entrait tout aussi officiellement dans le Brexit. Mondialisation, oui ; mondialisme, non. Et ainsi de suite.

La croyance en l'irréversibilité du mouvement historique ne tient pas mieux la route. Oui, avec ou sans Paul Valéry, les civilisations ont appris un beau matin qu'elles étaient « *mortelles* » ; mais l'objection va plus loin – et le contemporain de 2024 devrait être un peu surpris de constater qu'elle est rarement faite. Prenons simplement le cas de l'histoire politique. Oui, les adeptes de Lénine ont mis soixante-quinze ans à découvrir que leur projet était – au sens étymologique – insensé ; mais qui, de nos jours, s'est seulement arrêté à cette simple observation, à savoir que l'expérience antique, pourtant fondatrice, de la démocratie, qu'elle ait été grecque ou romaine, s'est terminée par son désastre, et le retour à la monarchie, pour une durée de deux mille ans, bien pesés ? On voit qu'on dispose aussi là de la réponse à l'hypothèse du sens positif : outre que c'est affaire de jugements de valeur, et donc même en intégrant les valeurs des acteurs en jeu, rien ne permet de conclure que cette positivité est la règle. L'histoire de l'humanité est celle de ses exceptions.

> RIEN NE PERMET DE CONCLURE QUE CETTE POSITIVITÉ EST LA RÈGLE

Et voilà le fin mot du Sens de l'Histoire (deux majuscules) : n'être jamais que la version sécularisée de la grande pensée monothéiste – la chrétienne comme l'islamique – qui croit non pas en une fin des temps (la plupart des religions y croient) mais en une fin des temps linéaire et, en effet, positive, où se résoudront toutes les contradictions, où le Bien triomphera du Mal. On a aussi déjà compris que le signataire de ces lignes appartient à la catégorie des athées de l'Histoire. Situation bien pénible pour un historien, dira-t-on. Je suis donc à plaindre. ■

AUDREY SOVIGNET

Et avec ceci ?

Voilà sans nul doute la question qui réconciliera la France de la chocolatine et celle du petit pain au chocolat : où que l'on migre l'été, elle nous attend inévitablement chez le boulanger, le poissonnier, le fruitier, telle qu'en elle-même l'éternité… ne la change pas. Loin, très loin devant le lourdingue « Il vous faut autre chose ? » et le peu commercial « Ce sera tout ? ».

Combien de fois l'auteur de ces lignes, enclin par nécessité à joindre le linguistiquement utile au désagréable, ne s'est-il pas demandé si ce français de comptoir, qui a déjà pour lui d'être universellement compris, trouverait grâce devant les juges de paix de notre langue ? Beaucoup, assurément. Et ce d'autant plus qu'en la matière il n'est jamais vraiment parvenu à se faire une religion. Il est vrai que le Petit Robert fait ce qu'il faut pour résoudre les problèmes avant même qu'ils ne se posent. N'est-ce pas la regrettée Josette Rey-Debove en personne qui me déclarait un jour, sous les voûtes d'un Carlton lillois que devait contribuer à rendre célèbre un certain DSK, que tous les puristes allaient mourir, et qu'ils ne seraient pas remplacés ? Aujourd'hui, le dictionnaire fétiche de son non moins regretté époux ne fait plus la fine bouche devant un *Ceci dit*, ni même un *Ceci mis à part*.

Il s'en trouvera sans doute quelques-uns pour le regretter, soucieux qu'ils sont toujours, tels d'inflexibles Mallarmés, de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu ». Ceux-là se résoudront difficilement à ce que *ceci* et *cela* mangent désormais à la même table, comme s'ils avaient gardé ensemble les cochons.

LE FAMEUX « CECI TUERA CELA »

Dans un monde idéal, en effet, celui d'une langue française arc-boutée sur sa réputation (quelquefois usurpée) de rigueur et de clarté, ces deux-là ne boxent pas dans la même catégorie. À *ceci* ce qui suit, à *cela* ce qui précède. L'Académie n'a d'ailleurs pas renoncé à déconseiller l'usage du pourtant répandu *ceci dit* : seul *cela dit* peut trouver grâce à des yeux que l'immortalité préserve heureusement de la cataracte ! Si la chose a été dite, c'est bien qu'elle renvoie au passé, fût-il proche, *ceci* étant à réserver au futur, fût-il imminent. Comment comprendre, autrement, le fameux « Ceci tuera cela » du père Victor dans *Notre-Dame de Paris* ? Comment deviner qu'il prédit par là que le nouveau va faire disparaître l'ancien ?

Et c'est ainsi que serait grand le boucher-charcutier qui appellerait *cela* la côtelette qu'il est en train d'emballer et qui, pour lui, appartient déjà au passé, laissant au *ceci* la tranche de rillettes que, dans un sursaut de gourmandise, vous vous apprêtez peut-être à lui commander.

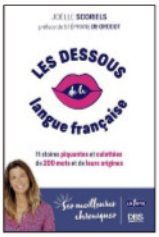
À… *ceci* près (correct, cette fois, puisque renvoyant à l'information qui va suivre) que le client est d'ordinaire plus attentif à la tendreté de ses steaks qu'à la façon dont on en parle. Qui, cela dit, osera lui jeter la première semelle ? ■

Bruno Dewaele

À LIRE AFFRIOLANTS DESSOUS !

On ne compte plus les ouvrages, tous plus doctes les uns que les autres, qui surfent sur la vague de l'étymologie amusante, d'assez loin la plus propre à réconcilier divertissement et enrichissement culturel. Mais l'avant-propos d'icelui, signé Stéphane de Groodt, l'a à peine laissé deviner que l'introduction de l'auteur/l'auteure/l'autrice (rayez les mentions qui vous paraissent inutiles) le confirme : la forme ne se contentera pas ici d'être le fond qui remonte à la surface ! Tout est en l'espèce prétexte à de savoureuses contorsions linguistiques qui réjouiront l'oreille autant que l'œil. Comment hésiter plus longtemps à suivre Joëlle Scoriels, dans une autre vie chroniqueuse sur une chaîne de radio belge, « de la vergeture au coussin en passant par la fesse », ou encore, ce qui n'est pas moins poétique, « du coquelicot au cocu en passant par la cocotte » ? Même si, de l'aveu même de celle qui l'a commis, ledit livre répondra mal à des questions que vous ne vous étiez pas posées, le bonheur est au bout de ce « voyage au monde dément des mots ». Quand bien même il ne risquerait pas de filer, courez-y, et plus vite que ça ! ■

B.D.



LES DESSOUS DE LA LANGUE FRANÇAISE. HISTOIRES PIQUANTES ET CULOTTÉES DE 200 MOTS ET DE LEURS ORIGINES
JOËLLE SCORIELS
PRÉFACE DE STÉPHANE DE GROODT,
192 P., DE BOECK SUPÉRIEUR, 14,90 €

PEXELS

➔ QU'EST-CE QU'ON DIT ?

Peut-on *échapper un ballon* ?

En français qui se respecte – et respecte les règles, surtout –, non, pas vraiment ! On a affaire en l'occurrence à un verbe intransitif ou transitif indirect, ce qui fait qu'en réalité c'est le ballon qui vous échappe. Tout ce que vous pouvez faire, c'est le laisser échapper. Mais l'échapper, non. La seule exception que concèdent nos dictionnaires usuels en la matière est l'expression figée « l'échapper belle ». Rien à voir, il va sans dire, avec le cas qui nous occupe. Cela étant, dans certaines régions, la construction transitive, vestige d'un usage ancien, a toujours cours. Combien de fois n'avons-nous pas entendu des consultants regretter au rugby qu'un joueur ait « échappé la balle », commettant ainsi un en-avant ? Pierre Albaladejo, le complice devant l'Éternel de l'inénarrable Roger Couderc, était coutumier du fait. Mais Robert ne s'en tient pas à la seule ovalie du Sud-Ouest : il vise également la Lorraine, la Franche-Comté, le Centre, le Sud-Est, et même… le lointain Canada ! D'aucuns remarquent en outre qu'*échapper* n'est pas le seul verbe à se rêver ainsi en transitif direct. Il y a aussi *tomber*, qui s'autorise de la même façon, dans certaines circonstances familières et décontractées, à « tomber la veste ». À consommer avec modération, malgré tout ! ■ **B.D.**

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Paralympique

S'il vous fallait une preuve qu'une étymologie n'est jamais gravée dans le marbre (fût-il antique !), la voici… Qui irait douter aujourd'hui que cet adjectif, qui résonna tous azimuts ces derniers mois, signifie « en marge des Jeux olympiques » ? C'est que le préfixe grec *para-* est là, lequel, à l'image de la nature de Lamartine, nous invite et nous aime ! Non pas celui qui marque la protection, comme dans *parapluie*, *parachute* ou *paravalanche*, mais bien plutôt la proximité, voire la complémentarité : ainsi le *parascolaire* et le *paramédical* ont-ils pour vocation d'escorter l'école et la gent médicale ! Tout au plus certains esprits attentifs se seront-ils étonnés de la coïncidence que représentait la ressemblance avec… *paralysé*. Coïncidence qui n'en est pas une puisque, à l'origine, il s'agissait d'un mot-valise en bonne et due forme, résultant de la fusion des

mots anglais ***para***plegic et ***olympics***. Lors de sa création, en effet, et bien avant que l'on ne songe à l'aligner sur les Jeux olympiques traditionnels, ce concours ne concernait que des sportifs en fauteuil roulant, blessés à la moelle épinière durant la Seconde Guerre mondiale. Bel exemple d'adaptation de la part d'une étymologie qui, il est vrai, n'a jamais manqué de souplesse dans ses interprétations ! ■ **B.D.**

PEXELS

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

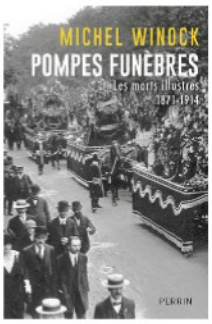
CHRISTINE JORDIS

« Courtoisie »

« On entend ce mot et d'emblée on se dit : démodé, ne convient pas au vocabulaire actuel ni au ton du monde tel qu'il va. C'est exact. Pour tout un tas de raisons qui le font pourtant aimer. D'abord il implique le retrait, la distance prise vis-à-vis de la réaction première, le respect de l'autre – et de soi-même. L'homme, ou la femme, doté de courtoisie, qui dirait "Après vous…", va-t-il se faire marcher sur les pieds, être écarté d'un geste dans un débat où tous s'acharnent à placer leur mot, luttant à qui mieux mieux pour se faire entendre, et plus encore pour gagner, écartant d'un coup de gueule l'adversaire, le neutralisant par l'insulte, le classant d'emblée parmi les ringards, les réactionnaires, l'arrière-garde dépassée par l'air du temps ; va-t-il dans cette foire d'empoigne être oublié, mis de côté, voire néantisé ? C'est le risque à prendre, il demande du courage.
Le mot évoque aussi le roman courtois, le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde, *Le Roman de la Rose* : le récit d'exploits et d'amours merveilleuses, d'une recherche de la vérité… Il permet de rêver et, en élargissant sa portée, d'imaginer un monde où tous, et non seulement les chevaliers de l'aristocratie, seraient courtois et amicaux. Comme le fut récemment la foule à l'occasion des Jeux de 2024, autour des exploits, encore et toujours les hauts faits : cette fois de ces héros des temps modernes, les athlètes. »

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld

➔ À paraître le 11 octobre : *Le Fil d'or* (Seuil)



Une bonne correction

Vous avez découvert cet extrait de *Pompes funèbres*, de Michel Winock, dans notre numéro de septembre. Las ! depuis lors, neuf erreurs s'y sont indûment glissées. Les repérerez-vous sans coup férir ?

« Protestant, oui. Louis Rossel en a l'éducation, la rigueur, la fidélité à l'histoire d'une minorité qui a été persécuttée en France, qui a su résister vaillemment, mais il refuse le carcan d'une communauté. Malgré tout, son projet de mariage reste sans suites. Il se montre exigent envers celle qu'il pourrait épouser : "Tu me demandes pourquoi, écrit-il à sa sœur, je suis embarassé avec les jeunes filles, c'est peut-être que je ne suis pas assez gai, ni assez folatre, et peut-être aussi parce que je me méfie un peu d'elles. Les sujets de conversation qui me sont les plus naturels sont sérieux et seraient déplacés avec des demoiselles qui ne se soucient pas de choses sérieuses ; au contraire, je ne me soucie pas de leur batifollage…" À quoi s'interresse-t-il tant, ce fringuant lieutenant un brin misogyne ? »

Français, Françaises !

Quelles images que ces Français et Françaises réunis, en août dernier, par la magie des Jeux olympiques ! Vous sera-t-il aussi aisé de les relier en identifiant, par le biais des définitions suivantes, les dix mots qui, sur le mode du *Marabout, bout d'ficelle*, conduisent ceux-là à celles-ci ? Tous n'ont que deux syllabes et celle qui sert de charnière change d'orthographe presque à chaque fois !

Français…

A. On s'assied dessus ; **B.** Brosse à reluire ; **C.** Blanc, rosé ou rouge ;
D. Hippocrate lui doit sa notoriété ; **E.** Il s'en fait sous lui ! ; **F.** Spécialité extrême-orientale ;
G. Coup de choix au jeu des *Mille bornes* ; **H.** Avec lui, la moutarde nous monte au nez ;
I. La galère, ça le connaît ; **J.** Relève le riz…

… Françaises

Le mot mystère

Je suis un adjectif qui aura beaucoup servi, ce dernier été, à qualifier le public de Paris 2024, dans certaines enceintes sportives promptes à s'embraser. Il est vrai que, pour l'étymologie, je signifie « être en feu ». Vous brûlez ?

Triste fin

Tous ces mots commencent comme *octobre*, mais ce qui suit est moins brillant. Seuls deux d'entre eux n'insultent pas l'orthographe : lesquels ?

A. ocarina ;
B. occasionalisme ;
C. occipute ;
D. occurence ;
E. oclocratie ;
F. octaëdre ;
G. octanne ;
H. ocytocine.

• LE COUP DU GREC par Ève Guerra

Plaidoyer pour le lyrisme

Si le lyrisme est décrié de toutes parts, longtemps il reste le prérequis de la poésie, elle-même dimension la plus aboutie du langage. C'est qu'autrefois le lyrisme n'était pas toujours associé à l'expression d'une plainte écrite dans un style ornemental. En 1930, le poète Paul Valéry, de culture classique, en propose une définition plus avisée, lorsqu'il qualifie le lyrisme de « *voix en action* » (*Littérature*, NRF).

Valéry garde en mémoire un sens premier, celui de l'adjectif grec « **λυρικός, ή, όν** » – « qui concerne la lyre », « ce qui est lyrique » –, mot lui-même dérivé de l'instrument dont la musique accompagne le poème, « **λύρα, ας (ή)** », la lyre, mais aussi « le lieu où Orphée consacra sa lyre ». Valéry et les poètes antiques voient dans le lyrisme le moyen par lequel la langue accède à sa musicalité : la phrase n'exprime plus seulement une idée, elle la fait ressentir ; et la page devient l'outil sur lequel il est permis de chorégraphier ce spectacle, mobilisant ainsi toutes les possibilités du langage, où le son et le sens participent à ce tableau à la fois auditif et visuel.

Mais pourquoi un tel dévoiement du mot, maintenant restreint à sa seule dimension élégiaque ? Sans doute parce que la littérature, confinée au lieu de la page, s'est éloignée de son caractère incantatoire et spectaculaire. Et si nous réapprenions à faire place au spectacle total qu'offrent les écrivains n'ayant pas renoncé à ce rêve de littérature ? ■

***Le Voyageur au-dessus de la mer de nuages*, de Caspar David Friedrich (1818).**

HAMBURGER KUNSTHALLE

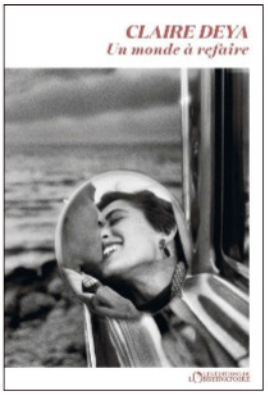
ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

« Avec l'élégance d'une goutte d'eau qui danse sur du métal brûlant, Ariane tourbillonnait sur la piste. »

Un monde à refaire

Une forme d'Ariane

Claire Deya, L'Observatoire, 2024



Charlie, une flic hantée par une promesse non tenue

Alice Pol

La police

Coup de pelle, Pocket, 2024

« Je n'ai rien à dire », murmura-t-elle.

Célestine

Et silence

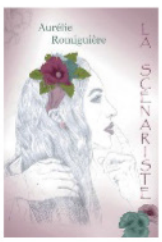
Sophie Wouters, Pocket, 2024

« Ne trahissez plus vos rêves, c'est votre essence même ! »

La Scénariste

La résistance

Aurélie Romiguière, Books on Demand, 2022

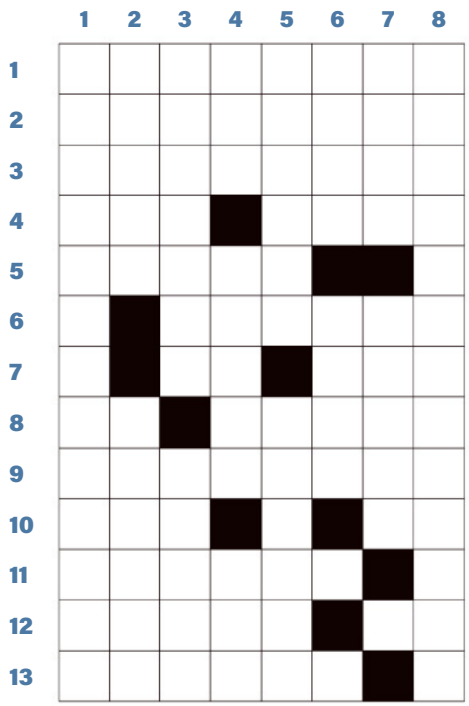


« Le temps est une chose étrange. Il passe, c'est tout. Quoi qu'il arrive, il disparaît. »

Mon autre

Mourante

Herbjørg Wassmo, Actes Sud, 2024



LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. Le temps des épreuves. **2.** Le plein des sens. **3.** Doux et velouté. **4.** Ainsi déformé, ce coup peut-il vraiment être gagnant ? Est dans l'obligation. **5.** Dans le calendrier, est remis à l'endroit. **6.** Peut gonfler des tissus. **7.** Symbole d'un blanc métal. Mou dans de nombreux cas. **8.** Personnel. État des ongles sales, selon le populaire. **9.** Pollution. **10.** Il est censé avoir de bons antécédents. Réunion d'étoiles. **11.** Se dresse au-dessus du pharaon. **12.** Performance d'un golfeur ou d'une golfeuse. Le premier des premiers. **13.** Cité en Italie.

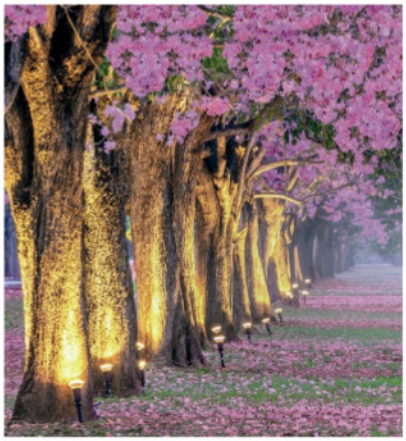
Verticalement

1. Louis et David notamment. **2.** Mis en beauté. Fixai une voile selon l'orientation du vent. **3.** Chants funèbres. Droit de passage. **4.** Unité de mesure de droit pénal. Individu corrompu. Quartiers de Lens. **5.** Précède Bolivar au Venezuela et Juarez au Mexique. En un certain sens, n'a toujours pas celui de l'engagement. **6.** Ce n'est pas le « majeur » pour les Italiens. Prête à fondre. **7.** Qui a perdu de son expression. Tiède et humide. **8.** Sic.

Hypotypose

L'hypotypose, avec son nom au préfixe trompeur (du grec « esquisse », « modèle »), consiste à dépeindre une scène de manière si vive, si réaliste, qu'elle donne l'illusion au lecteur que l'action se déroule sous ses yeux. On ne s'étonnera donc pas de la retrouver sous la plume des romanciers réalistes et naturalistes, tel Zola dépeignant les préparatifs du banquet de Gervaise (*L'Assommoir*) : « *Des roux graillonnaient dans les poêlons, avec une fumée forte de farine brûlée ; tandis que la grosse marmite soufflait des jets de vapeur comme une chaudière, les flancs secoués par des glouglous graves et profonds.* » L'art et la manière d'envoyer le lecteur en cuisine, en somme…

Simple en son principe, ardue dans son application, la figure émerveille sous la plume d'une Colette, styliste inégalée dans ses évocations de la nature : « *Si tu suivais, dans mon pays, un petit chemin que je connais, jaune et bordé de digitales d'un rose brûlant* […]. *Le chant bondissant des frelons fourrés de velours t'y entraîne et bat à tes oreilles comme le sang même de ton cœur,*



jusqu'à la forêt, là-haut, où finit le monde… » (*Les Vrilles de la vigne*). Et les plus virtuoses, comme Perec, de jouer sur le comique de son excès de réalisme (*Quel petit vélo…*) : qu'« *on lui démantibul*[e] *les poches synoviales, qu'on lui pèt*[e] *les tendons, qu'on lui désincrust*[e] *les filaments, qu'on lui caramélis*[e] *les ligaments* », voilà ce qu'on risque quand on veut, pour la bonne cause, casser le bras d'un ami appelé. L'hypotypose : un cinématographe miniature caché dans la pellicule de la phrase. ■

• QUESTION D'ÉCRITURE par Frédérique Anne

J'ai le droit de changer d'avis ?

Vous avez commencé ! Le roman est lancé, les personnages cavalent, l'intrigue se met en place, vous avez dépassé la fameuse page 20, tout va bien. Et pourtant, quelque chose coince…

Ce personnage principal, tout à coup, il vous semble si fade… L'intrigue, vous la voyez venir à des kilomètres. Le style, ce n'est pas vous… Stop !

Même si vous avez noirci des pages de fiches personnages, décoré vos murs de *mappings* somptueux, prévu déjà le passage du tome 1 au tome 2 que ne manqueront pas de réclamer les lecteurs… Stop !

Même si John Irving vous souffle à l'oreille « *l'auteur doit connaître la fin de son roman avant de le commencer* », vous n'avez aucune obligation.

Votre personnage principal, et s'il lui arrivait un bête accident ? Si la petite dame sans saveur que vous avez casée en arrière-plan se révélait bien plus complexe ?

Votre intrigue ? Pourquoi voulez-vous absolument qu'elle ressemble à votre vie ? ou, plus terrible encore, à la vie que vous avez rêvée ?

Votre style ? Pourquoi vous obliger à « bien écrire » ? Et ne pas vous autoriser, comme Maylis de Kerangal, dans un roman d'une grande tenue stylistique (*Jour de ressac*), à parler de « *coups de latte* » ou de se « *retrouver sur le cul* » ? Tant que votre roman n'est pas sur le bureau d'un éditeur, et qu'un stylo ne se présente pas pour vous permettre de signer un contrat, vous êtes le BOSS ! Alors soyez vous-même, vraiment, jusqu'au mot « Fin » ! ■

Retrouvez les ateliers d'écriture de *Lire Magazine* du mois d'octobre animés par Frédérique Anne page 112.

SOLUTIONS

Une bonne correction
persécutée – vaillamment
(avec un « a », sur le modèle de l'adjectif *vaillant*) – sans **suite** (le pluriel est parfois de règle après la préposition *sans*, mais l'usage a ici tranché en faveur du singulier) – **exigeant** (ne pas confondre avec le nom *exigence*) – **embarrassé** (à l'instar du substantif *embarras*) – **folâtre** – **batifolage** – **s'intéresse** (une consonne double suffit ici) – **fringant** (à la différence du participe présent du verbe *fringuer*).

Le mot mystère
Incandescent.

Français, Françaises !
Français… **séant, encens, sancerre, serment, manteau, tofu, fourré, raifort, forçat, safran**… Françaises.

Triste fin
Le premier et le dernier (**A** et **H**).
Les autres gagneraient à s'écrire : *occasionnalisme, occiput, occurrence, ochlocratie, octaèdre* et *octane*.

Mots croisés

	1	2	3	4	5	6	7	8
1	N	O	V	I	C	I	A	T
2	E	R	O	T	I	S	M	E
3	O	N	C	T	U	E	U	X
4	C	A	E	■	D	O	I	T
5	L	I	R	V	A	■	■	U
6	A	O	E	D	E	M	E	E
7	S	S	N	■	M	O	L	L
8	S	A	■	D	E	U	I	L
9	I	M	P	U	R	E	T	E
10	Q	U	E	T	■	■	E	M
11	U	R	A	E	U	S	■	E
12	E	A	G	L	E	■	U	N
13	S	I	E	N	N	E	■	T

TAWATCHAI07/FREEPIK

JUSQU'OÙ IRIEZ-VOUS PAR AMOUR ?

ARIZONA DISTRIBUTION PRÉSENTE

LAIA COSTA

HOVIK KEUCHKERIAN

un amor

UN FILM DE ISABEL COIXET

SSIFF
Donostia Zinemaldia
Festival de San Sebastián
OFFICIAL SELECTION

FESTIVAL DES MONTREURS D'IMAGES

« QUAND LE SENSIBLE CONFINE AU SUBLIME »
SOFILM

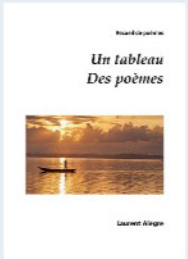
AU CINÉMA LE 9 OCTOBRE

Éditions Grasset

LIRE magazine · QUE TAL PARIS? · VOCABLE · Sofilm

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.



UN TABLEAU DES POÈMES

LAURENT ALEGRE

LIBRINOVA

Dans ce recueil de poésie, les pinceaux du peintre esquissent une large palette de thèmes que la plume du poète éclaire de ses mots. Amours, voyages, environnement, sentiments sont autant d'expériences visuelles et musicales, parfois même sensorielles, que Laurent Alegre partage à ses lecteurs. Au fil des pages, entre lecture et contemplation, parviendrez-vous à découvrir qui, du poème ou du tableau, a inspiré l'autre ?

→ ISBN : 9791040556190 - 108 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

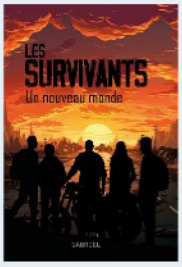
LA FASCINANTE VIE FÉLINE

BALTHAZAR BERTHIER

LIBRINOVA

«Moi Minet je suis fait pour l'espace et la gloire
Je ne suis gouverné que par mon bon vouloir»
Qui, de l'être humain ou du chat, tient vraiment compagnie à l'autre ? Tour à tour espiègles, insaisissables ou touchants, nos amis félins sont au cœur de ce recueil de contes poétiques. De sa griffe ciselée, Balthazar Berthier percera-t-il le mystère qui entoure ces êtres fascinants ?

→ ISBN : 9791040554103 - 109 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



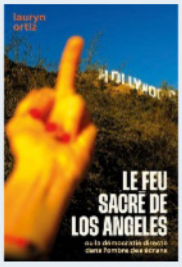
LES SURVIVANTS

GABRIEL

LIBRINOVA

Alors qu'un virus se répand telle une traînée de poudre sur toute la planète, Ayden, un jeune homme de 18 ans, s'avère très certainement être le dernier espoir de l'humanité. Il va non seulement essayer de sauver sa famille, mais aussi ses amis. Dans ce nouveau monde où règne désormais la loi du plus fort, sera-t-il capable de sauver tous ceux qui comptent à ses yeux ? Est-il réellement la clé qui permettra de stopper le virus ?

→ ISBN : 9791040557593 - 305 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



LE FEU SACRÉ DE LOS ANGELES

LAURYN ORTIZ

LIBRINOVA

Tapie dans l'ombre du star-system et des palmiers de L.A., la démocratie directe passe inaperçue. Elle ne fait pas la Une des magazines, mais c'est elle, la flamme qui anime l'État-empire californien. Lucy, reporter décalée, a fini par la considérer comme « l'information » la plus importante à transmettre. Mais comment faire dans un monde d'idoles, où le sujet est un terrain miné ? La plume rangée, Lucy parcourt la ville en quête de ce feu sacré.

→ ISBN : 9791040556848 - 256 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

RÉALISE TES RÊVES

EVA NINGHA

LIBRINOVA

La peur de l'échec vous empêche de prendre des risques et de réaliser vos rêves ? Ce guide clés en main vous offre des stratégies pratiques vous permettant de sortir des frustrations quotidiennes et d'atteindre vos objectifs les plus ambitieux. L'expérience personnelle de l'auteur et les apprentissages qu'elle en a tirés vous guideront pour trouver le courage de choisir l'amour, le bonheur et devenir la personne que vous souhaitez vraiment être !

→ ISBN : 9791040558699 - 120 PAGES
BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

ANGE NUTONI
TEO OSMANOGLU
LIBRINOVA

Ange Nutoni, originaire de Bastia et ambassadeur de France au siège de l'ONU à New-York, s'ennuie profondément… Jusqu'au jour où il se retrouve au cœur d'un complot international orchestré par la Corée du Nord, l'amenant à se frotter à la mafia corse et aux services secrets de l'Hexagone. Dans ce nouveau quotidien débordant d'adrénaline, à qui ira sa fidélité ? Un thriller géopolitique détonnant, entre espionnage et luttes de pouvoir !

→ ISBN : 9791040539988
155 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

GRAINS DE SABLE
JEAN PIERRE T.SILICIUM
LIBRINOVA

Lorsqu'un extra-terrestre vient sur Terre pour acheter leur «sable», aux pays les plus pauvres, une potentielle tempête géopolitique sans pareille s'abat sur le monde. Le visiteur ne connaît que le « rationnel » et ignore tout de « l'affect ». Son marché risque de bouleverser l'équilibre économique mondial. Une comédie satirique pleine d'humour, qui aborde de nombreux sujets, brûlants d'actualité : monnaie, santé, religion, tolérance, paix.

→ ISBN : 9791040557043
210 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

POUDRE DE LUNE : CONSTRUCTION D'UN AMOUR
ISABELLE BOUSSARD
LIBRINOVA

Ajaccio 1967 : Paul, un chimiste passionné et Marie, reporter à l'âme délicate, tissent une forte amitié par des échanges épistolaires. Tous deux ont parcouru la planète et ont au creux de leur cœur, vivant par-delà la mort, Arnaud. Au fil des chapitres, une relation pleine de douceur et de poésie s'établit, liée à leur ami ou amour disparu, un forgeron lorrain. Oseront-ils un jour se rencontrer ?

→ ISBN : 9791040549277
85 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

CHAÎNE DE VIES
PASCALE GIOVANNINI
LIBRINOVA

Un rendez-vous manqué, une femme usant d'un site de rencontres, un suicide raté… Ces quinze nouvelles teintées d'humour, subtilement liées les unes aux autres, nous entraînent dans le quotidien d'hommes et de femmes ordinaires confrontés à une situation inattendue. Ils se croisent, se perdent de vue et finissent par se rejoindre, tels les maillons d'une même chaîne. Découvrez ces portraits habilement brossés à travers des histoires surprenantes.

→ ISBN : 9791040546450 - 145 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

EMMA... OU POURQUOI CE "SYNDROME DU NID VIDE" M'ARRIVE-T-IL À MOI ?
LILLI DAM
LIBRINOVA

Entre le développement personnel et le témoignage sincère, ce livre, étayé et documenté, met en lumière un sujet qui touche tous les parents mais est souvent éclipsé par l'ordinaire : la séparation d'avec son enfant quand il prend son envol. L'autrice l'a vécu et partage son état : cette sensation de ne plus pouvoir respirer, le silence pesant...

Elle offre toutes ses recherches, sa réflexion et des pistes pour avancer dans ce passage de la parentalité si particulier. Cet état porte un nom, il s'agit du syndrome du nid vide et en comprendre l'existence et l'anticiper est l'une des clés qui peut tout changer.

Un livre important pour les parents !

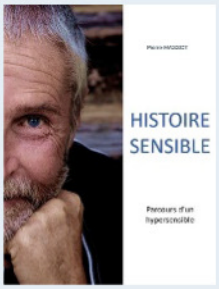
→ ISBN : 9791040550341 - 184 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

BÉLÎTRE
PIERRE-ALAIN BENOIT
LIBRINOVA

Élevé par ses grands-parents, Gabriel est un jeune garçon qui porte la débrouille comme une seconde peau. Il grandit dans un HLM d'une cité bordelaise, et se laisse porter sans faire de plan. À l'âge adulte, il intègre le monde de la finance et en adopte les vices : hauts profits, magouilles, drogues, corruption.

Entre hauts et bas, ombres et lumières, Gabriel fera-t-il la paix avec ses démons intérieurs ? Un roman puissant aux parfums de cigarette, d'embruns et d'espoir !

→ ISBN : 9791040557203 - 247 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

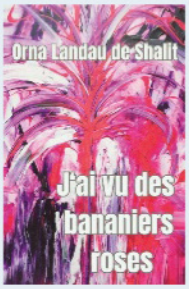


HISTOIRE SENSIBLE
PIERRE MASSOT
LIBRINOVA

Alors qu'il se sentait différent depuis toujours, Pierre Massot a attendu la quarantaine pour comprendre qu'il était hypersensible. Dans « Histoire sensible », il partage avec ses lecteurs son itinéraire atypique, sous forme de réflexions ou de poèmes, compilés depuis plus de soixante ans. Un témoignage très touchant, proche du journal intime, qui prouve que l'hypersensibilité n'empêche pas de réussir sa vie, ni d'être heureux et résilient !
→ ISBN : 9791040545934
626 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

L'INCENDIE DE L'EDEN HOTEL
BERNARD NOVET
LIBRINOVA

1895. Exilé en Écosse après l'échec de son mariage, le journaliste Brendan Philips hérite des mémoires de Gyles, un vieillard marqué d'étranges cicatrices. Bouleversé par son histoire, Philips décide d'écrire la biographie de celui qui se révèle un immense auteur du XIXe, mais aussi un homme entouré de femmes qu'il n'a pas su aimer. Des bas-fonds de Londres aux rivages solitaires de l'Écosse, une fabuleuse quête littéraire, amoureuse et de rédemption !
→ ISBN : 9791040555650
NUMÉRIQUE UNIQUEMENT



J'AI VU DES BANANIERS ROSES
ORNA LANDAU DE SHALIT
LIBRINOVA

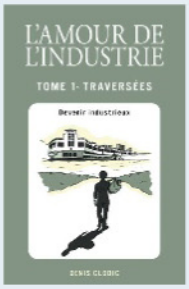
« J'ai vu des bananiers roses » dresse le portrait d'une fille trop gentille, à la recherche de racines et de lumière, qu'elle finira par trouver en elle-même. À partir de son journal intime, l'auteure construit un roman autobiographique cadencé, rythmé par ses mésaventures.
Les sujets abordés sont nombreux : enlèvement d'enfants, pervers narcissique, adultère, déracinement... Le tout bercé de résilience, d'humour et d'espoir !
→ ISBN : 9791040542865 - NUMÉRIQUE UNIQUEMENT

GISÈLE
MICHELE DUVAL-LEPIC
LIBRINOVA

Gisèle a 79 ans lorsque son passé la rattrape : ses huit enfants qu'elle a abandonnés il y a plus de 40 ans l'ont retrouvée. Comment révéler à sa nouvelle famille les secrets d'une vie fragmentée qu'elle leur a toujours dissimulée ? Comment avouer l'emprise d'un bourreau dont elle fut la victime durant quinze années ? Un roman résolument féministe qui explore la résilience face à la violence conjugale, l'abandon, la prison et les trahisons.
→ ISBN : 9791040549888
630 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

QUINZE JOURS AUTOUR DE LA TANIÈRE
ALAIN MARCHESSEAU
LIBRINOVA

Jean Lou, artisan retraité, tourne en rond comme un ours en cage. Sa fin de vie ne s'annonce pas sous les meilleurs auspices, jusqu'à ce qu'il découvre une nouvelle tête dans son rétroviseur. Mais, s'il y voit l'occasion de sortir de sa léthargie, les forces occultes veillent : pressions, chantage, hallucinations… Tout est bon aux hommes en noir pour parvenir à le soumettre. Le roman d'un homme qui espère reprendre la main sur son propre destin !
→ ISBN : 9791040523604 - 281 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



L'AMOUR DE L'INDUSTRIE TRAVERSÉES (TOME 1)

DENIS CLODIC

LIBRINOVA

Après la fracture induite par les révoltes de mai 68, Denis Clodic entame sa carrière dans une usine, pour y planter la graine de la contestation. Il progresse méthodiquement, d'échelon en échelon, pour atteindre les études en ingénierie, le militantisme toujours chevillé au corps. Un témoignage passionnant qui ancre le parcours de l'auteur dans un contexte sociopolitique bien plus large, et qui questionne nos modes de vie au travail.

→ ISBN : 9791040547150
300 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE MAL ENTENDU

ELISABETH HOCLET

LIBRINOVA

Une mort inexpliquée, des patients aux comportements étranges, un grave accident… Que se passe-t-il dans ce service de neurologie ? Solal va de découverte en découverte et, pourtant, personne ne semble prêt à le croire. Pourquoi ce jeu trouble de Claire ? Qui est réellement Théo ? Laissez-vous surprendre par ce thriller captivant où, aux frontières du réel, les mystères du cerveau frontal flirtent avec l'IA !

La suite est prévue pour bientôt…

→ ISBN : 9791040535140
253 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

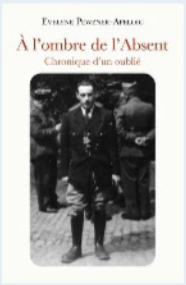
OH VOUS SAVEZ...

LUDOVIC SALMON

LIBRINOVA

Il y a des moments où rien ne va et… cela résume plutôt bien la vie d'Elsa ! Pourtant, même si elle espérait du changement dans sa vie, jamais elle n'aurait pensé un jour être poursuivie par un androïde, gagner une loterie intergalactique ou encore être jeté par-dessus bord d'un vaisseau sur une planète inconnue. Sarcasme, blagues, comique de situation... Un roman dépaysant, et plein d'humour !

→ ISBN : 9791040540595
307 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE



À L'OMBRE DE L'ABSENT

EVELYNE PEWZNER-APELOIG

LIBRINOVA

Cet ouvrage retrace le parcours du père de l'auteure, le rabbin Georges Apeloig : le silence qui a suivi sa mort en 1949 a fait barrage à la transmission. En associant témoignages et archives au journal de captivité de son père, l'auteure fait revivre son engagement auprès de la communauté juive et sa participation à la Résistance pendant la Shoah. Après la guerre, il s'est consacré à l'aide aux survivants et à la recherche des enfants cachés.

→ ISBN : 9791040541479
424 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

EN VOICI DES NOUVELLES !

FABRICE VERDURE

LIBRINOVA

Une discussion au fond d'un bocal, les mémoires d'un cerf dans la forêt de Fontainebleau, une romancière reine du crime et du suspense, une exposition nommée « Malbouffe » … Amoureux de l'art, l'artiste peintre Fabrice Verdure pose son pinceau pour mettre en scène des histoires originales à partir de tableaux, jouant avec les mots comme le peintre joue avec les couleurs, mêlant ainsi subtilement peinture et littérature !

→ ISBN : 9791040540533 - 209 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

UNE QUESTION ?
contact@lire.fr
01 47 00 03 23

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS D'OCTOBRE

→ **Écrire sur l'histoire en train de se faire**
avec Frédérique Anne
● Lundi 30 septembre à 18 heures
Même si vous ne souhaitez pas écrire un roman historique, vos personnages évolueront dans « l'histoire en train de se faire ». Comment en rendre compte ? Comment exposer l'arrière-plan, tenir compte du contexte, l'utiliser comme levier de votre intrigue ? À votre tour, plongez dans l'actualité de vos personnages !

→ **Écrire son livre en douze mois**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 13 octobre à 17 heures
Lors de cet atelier, découvrez des techniques d'écriture créative pour stimuler vos idées et donner vie à vos personnages, recevez des conseils pour construire une intrigue captivante et emportez avec vous une planification stratégique pour rester motivé tout au long de l'année.

→ **Écrire sur soi : comment mener à bien votre autobiographie ?**
avec Frédérique Anne
● Lundi 14 octobre à 18 heures
Vous souhaitez écrire pour comprendre, pour transmettre, pour décrire, pour raconter, pour convaincre… Vous souhaitez évoquer un moment, décrire vos émotions, raconter votre parcours, présenter votre famille… Inscrivez-vous à cet atelier !

ET TOUJOURS

Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur
avec Baptiste Liger
● Vendredi 18 octobre à 18 heures

Comment débloquer son écriture ?
avec Clara Le Corre
● Dimanche 3 novembre à 17 heures

Construire votre roman pour tenir en haleine le lecteur
avec Frédérique Anne
● Lundi 4 novembre à 18 heures

Écrire une nouvelle
avec Lola Sorrenti, en présentiel, à la rédaction de *Lire Magazine*.
● Mercredi 30 octobre à 18 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/

« Si je fais un plan avant d'écrire, le reste ne fonctionne pas »

En prenant pour exemple la très exigeante autrice américaine Gertrude Stein, Julia Kerninon propose une réflexion en miroir sur l'écriture et sur la condition d'écrivaine.

Pourquoi Gertrude Stein, au cœur de votre livre *Le passé est ma saison préférée*, était-elle à la fois suivie dans ses conseils d'écriture par ses contemporains – comme Fitzgerald – et décrédibilisée – par Hemingway notamment ?
Julia Kerninon. Elle était d'abord décrédibilisée parce qu'elle était une femme. Aucun des jeunes hommes de cette génération n'avait envie d'admettre qu'une Américaine qui avait l'âge d'être leur mère avait quoi que ce soit à lui apprendre. Le paradoxe de Gertrude Stein réside dans le fait que certains de ses livres sont relativement accessibles – ceux dont je parle dans mon ouvrage –, tandis que le reste de sa production est extrêmement opaque. Elle était très exigeante en tant que styliste, et avait des avis très forts sur la littérature. Un romancier comme Hemingway, par exemple, ne se posait pas les mêmes questions de forme qu'elle.

Comment est-elle parvenue à parler d'elle-même à travers une autre personne dans son livre *Autobiographie d'Alice Toklas* ?
J.K. Le travail autobiographique est une affaire très compliquée ! Et, à la fois, ce même Hemingway n'avait pas tout à fait tort en disant qu'on se livre à cet exercice lorsqu'on ne peut pas dire autre chose. Cela expose évidemment à des accusations de nombrilisme ou de manque d'imagination. Certains textes qu'écrivait Gertrude Stein ne fonctionnaient pas du tout, personne ne leur accordait l'attention qu'elle estimait mériter. Elle a donc eu l'idée astucieuse de se raconter à travers les yeux d'Alice, ce qui lui permettait de parler d'elle à la troisième personne et de paraître beaucoup plus modeste qu'elle ne l'était réellement.

Vous dites que vous écrivez vos livres *« de façon complètement anarchique »*. Comment construisez-vous alors vos histoires ?
J.K. Ce qui m'intéresse le plus dans les livres, c'est le style et la grammaire. Mais, en tant que romancière, je veux aussi écrire des romans correctement structurés. Me laisser libre au départ me permet de produire une texture d'écriture dont je suis satisfaite. Ensuite, je l'assemble comme un patchwork. Mais si je fais un plan avant d'écrire, le reste ne fonctionne pas du tout. Je préfère produire bien plus de texte que nécessaire, puis découper une histoire dans ce tissu. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

LE PASSÉ EST MA SAISON PRÉFÉRÉE
JULIA KERNINON
128 P., JULLIARD, 16,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 3 OCTOBRE.

JULIEN ALCACER

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

Les incipit d'une rentrée littéraire

L'été fut riche, comme à l'accoutumée depuis que j'appartiens à l'académie Goncourt et que je reçois en juin les romans de la rentrée. J'insiste sur le terme « reçois », car prétendre les lire tous relève de l'illusion, du mensonge ou de la fanfaronnade. Leur nombre m'écrase. Rien ne s'avère plus ingrat que d'œuvrer dans un prix littéraire. Outre le fait de renoncer bénévolement à ses lectures personnelles – un classique, un auteur étranger – pour consacrer son temps aux romanciers francophones contemporains, être juré consiste à échouer dans cette mission. Matériellement, personne ne parvient à la remplir. En sus des erreurs de jugement, chacun passera à côté de certains livres et ignorera un chef-d'œuvre. Tout juré sérieux finit par se rendre compte qu'il est un mauvais juré. Une tâche asymptotique, un travail de Sisyphe! Pourtant, en contrepartie, quelle joie de découvrir tant de talents authentiques! Et quelle douleur cruelle de penser qu'un seul d'entre eux sera récompensé…

Cette année, les vendanges m'ont enchanté et je souhaite vous présenter quelques incipit de saison qui vous permettront d'appréhender l'art du commencement.

Un début procure une promesse. « *Au troisième jour de sa vie, Antonio Borjas Romero fut abandonné sur les marches d'une église dans une rue qui aujourd'hui porte son nom.* » (Miguel Bonnefoy, *Le Rêve du jaguar*, Rivages) Voilà qui annonce un roman large, plein de souffle, qui décrira un destin exceptionnel contrariant tous les déterminismes.

En même temps qu'une promesse, le début donne à sentir un style. « *Aucun continent ne partirait volontairement à la dérive.* » (Amélie Nothomb, *L'Impossible Retour*, Albin Michel) Une seule ligne montre l'écriture ironique, le thème principal du départ et du retour.

« *Aux confins de la Louisiane, une île porte le prénom de mon père. Chaque jour, elle s'enfonce un peu plus sous les eaux. J'ai appris, en même temps que son existence, qu'elle s'apprêtait à disparaître.* » (Hélène Gaudy, *Archipels*, L'Olivier) Ainsi s'ouvre un récit poétique, sensible, attaché aux objets afin de décrire les êtres, sur les mystères d'un père racontés par sa fille.

« *J'ai reçu l'appel vers quatorze heures, je venais de rentrer, j'avais encore mon manteau sur le dos et mon sac contre la hanche, lourd, une pierre, je l'ai fouillé sans trouver mon portable, j'ai même fini par le vider sur la table de l'entrée qui nous sert de dépotoir, mais rien, je me suis figée,* […] *et là, une fois assise, j'ai écouté celui qui, usant du parler neutre et factuel propre à ceux qui appliquent des procédures, m'intimait de me présenter au commissariat du Havre: nous aimerions vous entendre dans le cas d'une affaire vous concernant.* » (Maylis de Kerangal, *Jour de ressac*, Verticales) L'immense phrase qui débute ce roman – cet article m'oblige à la couper – offre une promesse qui sera tenue: dans une atmosphère de quotidienneté, on vide un sac, la mémoire de la narratrice, avec des volutes à la Virginia Woolf qui épouse la pensée subjective.

Certains incipit correspondent à l'« *attaque en falaise* » – Péguy – car ils prennent l'action en route. « *Stella s'était précipitée dans le jardin. Elle l'avait vu s'effondrer au sol. Son ami, son enfance, son univers. Les hommes aux machettes étaient sales, luisants de sueur, satisfaits d'eux-mêmes. Elle avait poussé un cri de terreur avant de tomber à genoux dans l'herbe, la main pressée sur son ventre, le visage en feu. Depuis ce jour, Stella est internée.* » (Gaël Faye, *Jacaranda*, Grasset) Et le roman, riche en événements et en émotions, va effectivement brasser une intense histoire familiale liée aux tourments d'un pays.

Certains incipit subtils ne dévoilent pas une action, mais un projet littéraire cohérent avec son sujet. « *Il n'existe aucune image de cet instant précis. Aucun film, aucune photo. On ne peut qu'imaginer ce bleu, ce rose, ces lueurs douces sur les masses sombres qui viennent d'apparaître à l'horizon.* » (Étienne Kern, *La Vie meilleure*, Gallimard) Déjà s'annoncent les vertus de l'imagination dans ce beau roman sur Émile Coué, inventeur de la fameuse méthode, qui croyait au pouvoir des mots.

Voilà que l'injustice continue! La brièveté de cette chronique m'oblige à négliger d'autres excellents débuts. **Mon conseil? Résistez à l'insignifiance et à son contraire, la phrase choc. Que votre incipit soit une promesse – mais pas une fausse. Que votre incipit déroule votre phrase, votre monde, votre projet.** ■

AUDREY SOVIGNET

ANTOINE DULÉRY

Vu des milliers de fois au cinéma, à la télévision et au théâtre, cet acteur populaire monte sur scène pour partager sa passion des livres dans *Ceci n'est pas une lecture*. Autant dire qu'il est l'homme de la situation pour évoquer sa (grande) bibliothèque.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« *Tintin !* J'avais 6 ou 7 ans. *Tintin au Congo, Le Trésor de Rackham le Rouge*... À Noël, je réclamais toujours le dernier album de *Tintin* comme cadeau. J'ai évidemment adoré *Astérix*, sans doute davantage, mais je reste particulièrement attaché à *Tintin*, parce que c'est le premier. Ce sont de vrais souvenirs d'enfance, d'autant que c'est à cette époque que j'ai vraiment commencé à lire. Autant le dire tout de suite, je suis un dingue des livres, j'en ai partout, je ne sais plus où les mettre... Il faudrait qu'on m'interdise de librairie comme d'autres sont interdits de casino. »

LES OUVRAGES FAVORIS ÉTUDIÉS AU COLLÈGE?

« Deux m'ont marqué : *Colomba* de Prosper Mérimée et *Nana* de Zola, même si j'ai eu plus de mal à entrer dans celui-là. Et puis *Paroles* de Prévert. Je lisais aussi beaucoup de récits d'aventures : Dumas, *Les Misérables*, *Le Capitaine Fracasse.* Mais aussi du théâtre : Musset, Corneille, Molière... Le théâtre me ramenait aux romans, les romans me ramenaient au théâtre. »

LE CLASSIQUE QUI VOUS TOMBE DES MAINS?

« J'adore Proust, mais j'ai toujours du mal. Après *Du côté de chez Swann*, j'ai réattaqué *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, mais j'ai laissé tomber. À chaque fois que je m'y mets, je trouve ça génial, mais ça me demande beaucoup d'efforts. Avant de mourir, j'aimerais lire intégralement *La Recherche.* »

VOTRE ÉCRIVAIN PRÉFÉRÉ?

« Simenon, je n'arrête pas ! J'ai lu tous les Maigret quand j'étais plus jeune, puis j'ai découvert les romans durs : *La neige était sale, La Mort de Belle, La Fuite de monsieur Monde*... Ce sont des bouquins extraordinaires. En ce moment, je lis *Au bout du rouleau* et *Le Fond de la bouteille.* Mes fils se foutent de moi parce que j'ai toujours un Simenon dans la poche. J'aime l'atmosphère, sa façon de regarder "l'homme nu", comme il disait. »

LE LIVRE QUE VOUS OFFREZ?

« J'ai beaucoup offert *Voyage au bout de la nuit*, parce que c'est l'un des livres que j'ai lus dans mon adolescence et qui m'a bouleversé. Aussi *Le Petit Prince*, parce que c'est sublime. De temps en temps, je fais cadeau d'un Simenon. Mais celui que j'ai le plus offert, c'est *Le Livre de ma mère* d'Albert Cohen. À chaque fois qu'un copain perd sa maman, je lui offre ce livre. Je l'ai même offert à mon père quand il a perdu ma grand-mère. »

LES AUTEURS QUE VOUS LISEZ EN CE MOMENT?

« Je lis beaucoup de livres en même temps : *L'Éducation sentimentale*, la biographie de Kessel par Yves Courrière, et Simenon, bien sûr... Je vais aussi commencer *Jour de ressac* de Maylis de Kerangal. J'ai du mal à lire un seul bouquin, j'aime bien changer d'univers. »

Propos recueillis par Éric Libiot

CECI N'EST PAS UNE LECTURE
De Pascal Serieis, avec Antoine Duléry. Au Studio des Champs-Élysées, Paris 8e. À partir du 3 octobre.

STÉPHANE KERRAD

MAISON DE TANTE LÉONIE

MUSÉE MARCEL PROUST

MUSÉE Marcel Proust

MAISON DE TANTE LÉONIE

Place Lemoine - Illiers-Combray

Renseignements sur **eurelien.fr**

amisdeproust.fr

SOCIÉTÉ DES AMIS DE MARCEL PROUST ET DES AMIS DE COMBRAY

FONDATION DU PATRIMOINE

Eure-et-Loir LE DÉPARTEMENT

RÉGION CENTRE VAL DE LOIRE

PRÉFÈTE DE LA RÉGION CENTRE-VAL DE LOIRE

Direction régionale des affaires culturelles

MAISONS DES ILLUSTRES

MONUMENT HISTORIQUE

Conception, Direction de la Communication du Conseil départemental - Crédit photo : © SAMP - CD28

Une histoire d'art, de science et de beauté à portée de livre.

L'École des Arts Joailliers
Hôtel de Mercy-Argenteau
16 bis boulevard Montmartre, Paris 9e

L'ESCARBOUCLE
La librairie
de *L'École des Arts Joailliers*
avec le soutien de Van Cleef & Arpels